
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181372 5





RÉPUBLIQUE
DES CHAMPS ÉLYSÉES,
OU *MONDE ANCIEN*,

Ouvrage dans lequel on démontre principalement :

Que les Champs élysées et l'Enfer des Anciens sont le nom d'une ancienne République d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les îles du Bas-Rhin ;

Que cet Enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié ;

Que la déesse Circé est l'emblême de l'Eglise élysienne ;

Que l'Elysée est le berceau des Arts, des Sciences et de la Mythologie ;

Que les Elysiens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, &c., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Egyptiens et les Grecs ;

Que les Dieux de la Fable ne sont que les emblêmes des institutions sociales de l'Elysée ;

Que la Voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des Législateurs Atlantes ;

Que l'Aigle céleste est l'emblême des Fondateurs de la Nation gauloise ;

Que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, &c.

OUVRAGE POSTHUME

De M. CHARLES-JOSEPH DE GRAVE, *ancien Conseiller du Conseil en Flandres, Membre du Conseil des Anciens, &c.*

> Veterum volvens monumenta Deorum ;
> ô Patria ! ô divum Genus !



TOME TROISIÈME.

A GAND,
De l'Imprimerie de P.-F. DE GOESIN-VERHAEGHE, rue Hauteporte, N°. 229.

1806.

RÉPUBLIQUE
DES
CHAMPS ÉLYSÉES,
OU
MONDE ANCIEN.

Origine de la civilisation des Atlantes.

On pense communément que les premiers habitans de nos climats ont longtemps vécu épars et séparés par familles, et qu'ils se nourissoient de poisson, de fruits sauvages, et surtout de gland. Ce dernier aliment est encore en usage dans quelques cantons de l'Europe. Cette tradition est confirmée par les détails que Diodore nous donne sur l'origine civile des Atlantes.

Ce fut Uranus premier roi des *Atlantes*, qui retira les hommes de cet état barbare et nomade; il les rassembla dans des villes, les mît sous l'empire des loix, leur apprît à se nourrir de fruits cultivés, et leur enseigna plusieurs

autres moyens de mener une vie douce et conforme à la condition humaine.

Mais ce qui distingua particulièrement ce grand législateur, ce fut la règle du temps qu'il introduisit dans sa république. Uranus étoit un habile astronome, il lisoit dans les astres, il prédisoit avec succès plusieurs phénomènes célestes : il apprit au peuple *la nature et les effets de l'année solaire*; il régla les *mois* d'après le cours de la *lune*, et partagea la révolution annuelle du soleil en différentes sections, *ou saisons*.

Tant de connoissances, qui sembloient tenir du prodige, des services précieux rendus à l'humanité, le firent regarder comme un être bienfaisant, supérieur à son espèce. Après sa mort on lui décerna des honneurs divins, on donna son nom au ciel, et il fut appelé le *père éternel* de l'univers.

On prendroit d'abord ce récit pour une histoire, mais on est bien vite détrompé. Uranus devient dans le cours de la narration le *grand père* du soleil et de la lune, ce qui fait bien voir que Diodore ne parle qu'en sens allégorique : dans ce sens tout ce qu'on dit d'Uranus n'est qu'un développement explicatif du mariage emblématique du *ciel avec la terre* dont retentissent les théogonies anciennes.

Hésiode dans sa théogonie place *Uranus* et *Ghé* à la tête de la famille céleste. Dans la

cosmogonie des *phéniciens* Sanchoniaton fait naître Saturne du mariage d'URANUS, *le ciel*, avec GHÉ, *la terre*.

La théologie des crétois donne également à Uranus pour femme la princesse *Ghé*, et pour fils le dieu du temps.

Apollodore commence sa bibliothéque par la même doctrine; il dit qu'Uranus fut le maître du monde, qu'il épousa *la terre*, et qu'il en eut plusieurs enfans.

Simplicius regarde Uranus et Ghé comme les deux premiers principes sacrés, et assure que la plupart des nations ne faisoient point remonter leur origine au-delà du mariage de ces deux êtres symboliques.

C'est sous ces rapports que le mot *urahn*, dont on a formé Uranus, a été consacré dans la langue teutone pour signifier *grand-ayeul* ou *protoparent des hommes*.

Il résulte de tous ces rapports et de ces considérations que le mariage du ciel avec la terre a été regardé comme le principe de la civilisation de la plupart des peuples.

Nous avons déjà fait entrevoir le sens qu'il faut donner à cette union emblématique, ce n'est dans le fond que le code social établi sur les rapports qui *lient le ciel à la terre*, c'est la chaine d'or d'Homère.

Tout homme, pour peu qu'il fasse attention à la marche des choses, est forcé de recon-

noître l'empire *physique* du ciel sur la terre. Il est impossible de ne pas apercevoir que les trois règnes de la nature se trouvent dans une entière dépendance des courses du soleil et des astres ; déterminer avec exactitude les révolutions de ces corps, donner le vrai système physique du ciel, ces deux objets sont du ressort de l'astronomie ; mais appliquer cette science aux besoins, aux travaux et aux devoirs des hommes, c'est-à-dire en faire une règle de temps, un système social, cela tient à l'art de civiliser les hommes, et forme, au figuré, une espèce de mariage entre le ciel et la terre. Sans doute le sage, auquel on se croira redevable de ce haut bienfait, celui qui aura passé pour avoir ainsi partagé et disposé le temps, aura justement mérité le titre de chef ou de *dieu du temps réglé* ; or comme on attribue la règle du temps *civil* à Uranus, concluons-en hardiment, que son nom doit exprimer cette idée ; c'est ainsi qu'en agissoient toujours nos premiers sages, et cela se vérifie ici à la lettre. *Ur-ans* dont on a fait Uranus, signifie mot à mot *dieu du temps défini ;* ANS, comme on sait, signifie *dieu ;* UR, *heure*, aujourd'hui la 24ᵉ partie du jour (1), signifie originairement *temps à terme ;* le grec

(1) Earum quas *horas* dicunt, datum est cuique suum munus ad *vitæ cultum* et *mortalium commoditatem* : nihil enim est vitæ hominum ad felicitatem comparandam utilius quam *leges*, *justitia*, et pax. Diod. Sic. p. [illegible].

ÔRA a pour racine le verbe ORISEIN, *définir*, *terminer ;* OROS, qui dérive de la même racine, signifie *terme*. *Heure* est le mot qui exprimoit en général toute *section du temps* quelconque, on appeloit les saisons *heures ;* la source en est le mot teuton HUREN, *bailler*, donner à *terme*, dont nous aurons occasion de parler à l'article de la sanctification du mariage. Uranus dans son acception de temps *fini*, ou *créé*, peut être considéré comme le fils du temps *infini*, ou du créateur du temps. Dans le même sens il peut être considéré comme le père de toute *espèce particulière de temps ;* sous ces rapports il est le *père* du temps périodique indiqué par la révolution des planètes et des astres ; il est donc le père de Saturne qui est l'emblême *du temps appliqué à l'agriculture.*

Il est infiniment essentiel de se bien pénétrer de ces différentes distinctions du temps, pour ne pas s'égarer dans le dédale des fables: la confusion des termes, ou l'impropriété du langage sur les différens rapports du *temps* est la véritable source du *babil* mythologique qui a embrouillé la science *morale* du ciel, et enfanté le sabisme.

Uranus selon Diodore a eu une femme appelée *Titea*, surnommée *terre ;* Titea, comme dérivant du grec TITÉ, signifie *nourrice*. Cette dénomination rend la même idée que le mot ATLAND, qui dénote un pays *nourricier ;* cela

nous apprend que la *terre*, avec laquelle on marie le ciel, étoit la *terre atlantique;* ou en d'autres termes que les rapports physiques et moraux établis entre le ciel et la terre par ce mariage emblématique concernoient la patrie des atlantes.

Uranus a eu 45 enfans; entendons par ces enfans allégoriques les constellations primitives du ciel, ou le tableau de la sphère céleste; on peut s'en convaincre d'abord par la nature des *petits enfans* que Diodore donne à Uranus tels que l'étoile du soir et les pléiades. Dans son hymne aux étoiles, Orphée les appelle *filles d'Uranus et de la nuit* (1)*;* Apulée donne aussi aux étoiles le nom de *Cœligonæ*, enfans d'Uranus ou du ciel (2): ce point sera traité plus amplement dans la suite; ses enfans les plus illustres ont été Atlas et Saturne.

D'Atlas.

Atlas est le dieu emblématique des atlantes, son nom est pris du nom de la nation : ainsi tout ce que la fable attribue à Atlas doit être rapporté aux premiers fondateurs et législateurs de ce peuple.

Atlas fut un grand *astrologue*, et inventa la sphère; ce qui, selon Diodore, a donné lieu à la fable, où on le peint portant le ciel sur ses épaules.

---

(1) Poëtes grecs, pag. 305.

(2) Apuleius de mundo, pag. 3.

L'*astronomie* est la connoissance des *loix* (NOMOI) du ciel ou des mouvemens célestes.

L'*astrologie* est proprement la connoissance de l'*influenee* de ces mouvemens sur le monde sublunaire.

La sphère est la désignation symbolique de cette influence, les cercles de la sphère indiquent l'influence *physique*, les constellations l'influenee *morale*.

L'astronome n'est qu'un simple savant, l'astrologue est un philosophe législateur ; celui-ci enseigne et prescrit l'usage des signes célestes ; Atlas étoit un astrologue dans toute la force du terme. Il manifesta, dit Diodore, la science de la sphère, SPHAIRICON LOGON ; ce qui veut dire qu'il enseigna l'usage moral et physique de la sphère (1) : depuis que l'astrologie *morale* est tombée dans l'oubli, l'astrologie judiciaire a pris sa place et continue encore d'égarer le peuple.

Dire qu'Atlas possédoit parfaitement l'astrologie, et qu'il est l'inventeur de la sphère, c'est dire en termes expressifs que les atlantes sont les premiers philosophes mathématiciens de l'univers. Ce sont là des titres incontestables, et auxquels il n'y a rien à opposer ; l'invention de la sphère, considérée dans tous ses points et

---

(1) Sphæræ *rationem* primus manifestare, dit la meilleure traduction de Diodore, mais cette expression n'est pas assez forte et ne rend pas toute l'énergie du texte.

sous tous ses rapports, est le dernier effort de l'esprit humain : elle suppose une connoissance parfaite de toutes les sciences exactes, physiques et morales, en un mot de toute la philosophie divine et humaine, telle que, selon César et Pomponius Mela, les druides faisoient profession de l'enseigner à leurs disciples. Nous avons donc été bien fondés à revendiquer en faveur des mathématiciens gaulois l'honneur d'avoir déterminé les premiers la mesure de la circonférence de la terre ; une preuve ultérieure qu'on a regardé de tout temps les atlantes comme les pères de la cosmographie et de la *géographie*, ou de tout ce qui a trait à la connoissance du ciel et de la terre, c'est que par une tradition, qui date sans doute de l'ère des sciences, on a consacré le nom d'*Atlas* aux mappemondes, aux recueils des cartes, et aux autres documens qui nous en retracent la connoissance.

C'est donc à juste titre que le mot ADEL ou ATTEL, dont est formé ADEL-AS, ATTEL-AS, par contraction ATLAS, est devenu le synonyme de *noblesse* ; plusieurs savans allemands, parmi lesquels on compte Leibnitz, ont fait des recherches sur l'origine du mot ADEL.

On peut voir dans Ihre (1) les différentes conjectures formées à ce sujet ; quelques-unes se rapprochent infiniment de la vérité : mais c'est

---

(1) Pag. 6. de son dictionnaire, verbo ADEL, *nobilitas*, prosapia generosa.

par pur hasard, comme on peut s'en convaincre par les raisons sur lesquelles leurs auteurs se fondent.

Wachter croit trouver la racine du mot ADEL dans ATTA, *père*, par la raison, dit-il, que la noblesse n'est autre chose qu'un patriciat ou *genus paternum* ; ce raisonnement est ce qu'on appelle une pétition de principe. La seule chose qui en résulte, c'est que Wachter, lexicographe estimé, a trouvé du moins de l'analogie dans le mot ATTA avec ADEL. C'est de ATTA, VADER, que nous avons fait dériver le mot ATLAND, pour faire remarquer qu'étant synonyme avec VADERLAND, *patrie*, il vouloit désigner la *patrie des nations*, ou la *patrie par excellence*.

Un autre écrivain qui a presque deviné le mot par une mauvaise cause, c'est Helwaderus, danois ; il le fait venir de ADLER, *aigle*, comme dénotant quelqu'un, dit-il, qui sert sous les drapeaux impériaux portant des *aigles*. Ihre repousse justement un raisonnement si ridicule, cependant on peut admirer comment le hasard a fait songer ici au mot ADLER, car il tient effectivement au terme ADEL, mais par des considérations différentes et d'une manière inverse. ADEL ne vient pas de ADLER, mais au contraire ADLER vient de ADEL ; on a donné à l'*aigle* ce nom d'ADLER à cause qu'il est devenu l'emblême d'*Atlas*, et par conséquent l'emblême de l'origine

de la noblesse; c'est sous ces rapports qu'il figure d'une manière distinguée dans le tableau céleste.

Comme Uranus est un personnage allégorique, nous en avons justement conclu que ses 45 enfans sont également des êtres allégoriques.

Uranus étant le *ciel*, il en résulte que ses enfans ne peuvent être que les corps célestes, ou les planètes et les constellations.

Dans ce cas Atlas doit non-seulement occuper une place dans le firmament, mais il doit y occuper une place conforme à la dignité de son rang et qui soit le prix de ses services. Atlas est le chef de la famille d'Uranus; c'est lui qui a composé la sphère céleste, c'est donc lui qui est le peintre du ciel : on a eu soin de conformer sa constellation à ces idées. Atlas emblême des prêtres philosophes, fondateurs de la nation des atlantes et instituteurs du genre humain, est représenté dans le ciel sous la figure d'un *aigle*. Ce sont les prêtres philosophes qui, sous l'emblême d'*aigles* ont fondé la ville et l'oracle de Delphes, et qui ont porté dans la Grèce le trésor de leur philosophie.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à cette occasion sur la nature des aigles et sur leurs conformités symboliques avec le ministère divin; il a été clairement démontré que l'*aigle* céleste est l'emblême de l'ordre sacerdotal, qui le premier a civilisé et *gouverné* les peuples: l'aigle est peint de manière que son corps est

coupé au milieu par la voie lactée ; *Galathie* ou *Galaxie*, vrai nom de cette voie, indique la *Gaule*, *patrie d'Atlas ;* ce nom fait donc voir que le tableau céleste appartient au pays des druides, et la figure de l'aigle indique que ce sont les savans philosophes de la Gaule auxquels on doit attribuer le projet, le plan et l'exécution de la description du ciel.

L'aigle sous plus d'un rapport étoit un symbole si expressif que les romains en décoroient leurs enseignes. Cet oiseau est passé delà dans les armes impériales. Son image dans le ciel prouve qu'il est la première armoirie de l'univers, et qu'il appartient primitivement *aux instituteurs et aux gouverneurs de la nation gauloise.*

De Saturne.

Saturne, frère d'Atlas, étoit le dieu de l'agriculture, sous ce rapport il étoit l'emblême des cultivateurs ou de la classe des *gouvernés :* Atlas ayant eu pour lot les terres maritimes, on assigna en partage à Saturne les lieux les plus élevés, *loca editiora*, comme plus propres à la culture, et qu'on appela de ce chef *Saturniens*, mot formé de SAT, SAET, *semence*, comme pour dire terres destinées aux *semailles.*

Chez les grecs Saturne passoit pour le dieu du temps, on l'appeloit *Chronos.* Les deux attributions de cette divinité emblématique se rapprochent d'une manière frappante en enten-

dant par Chronos le temps qui se rapporte à l'agriculture; et ce temps, c'est l'*année solaire.*

On n'aperçoit jamais mieux toute la grandeur de la providence qu'en méditant attentivement sur la nature de l'astre qu'elle a préposé au gouvernement du monde physique. Le soleil est un monarque infatigable, qui ne néglige pas un instant de parcourir son immense empire; tous les jours il en fait le tour de l'est à l'ouest. Il visite chaque année la partie centrale du sud au nord, et verse sur tous ses pas la rosée de sa bénigne influence. Toujours en mouvement, sans s'arrêter nulle part, et ne faisant qu'en apparence une pause, aux tropiques, la ligne qu'il parcourt ressemble à un objet circulaire qui n'a ni commencement ni fin : delà le mot *Chronos* qu'on donne à cette révolution éternelle, uniforme et périodique. Il est pris comme terme de comparaison du mot CROONE, *couronne*, dont la rondeur présente une uniformité sans fin ni commenment : c'est cette considération qui a donné lieu de figurer la *souveraineté sans terme*, par l'emblême d'une couronne. On ceint d'une couronne la tête d'un monarque en signe que son règne n'est pas à terme, mais à vie ou héréditaire : c'est dans le même esprit qu'on a formé le mot *année* du mot *anneau*, et que l'anneau conjugal est devenu l'emblême d'une *union à*

rie ; une circonstance qui a fortifié cette étymologie c'est la tradition que Saturne a été le premier roi décoré d'une *couronne* ; on peut ajouter que la planète Saturne est la seule qui soit entourée d'un *anneau*.

Saturne a eu en mariage plusieurs femmes ; dans le nombre on compte *Vesta*, qui veut dire *terre*. VESTA, composé de VESTE-LAND ou VASTE-LAND dénote la *terre ferme*. Saturne a eu en partage les terres fermes ou cultivables, et son frère Atlas les terres maritimes.

Saturne a épousé le *continent* (*Vesta*), comme Atlas, dans le symbole d'Hercule, a épousé *Hebé* (*la mer*).

Nous avons déjà dévoilé la nature de sa femme *Ope*. Mais celle qui mérite de fixer ici notre attention, c'est sa femme *Rhea* ; son mariage avec Rhea est l'image du siècle d'or.

Les hommes ayant été retirés de leur vie nomade et réunis en société, les sages législateurs ont bien senti qu'il falloit prescrire à ces hommes neufs et grossiers une *règle de temps*, où leurs devoirs tant civils que religieux fussent exactement tracés.

Tant que les nouveaux associés sont restés fidèles à cette divine règle de *temps*, ils menerent une vie tranquille et heureuse ; ils reçurent le titre d'*hommes justes* ; leur République fut réputée sainte (Élysée) et leur gouvernement nommé le règne de l'*âge d'or*. La durée de cette

heureuse vie est figurée par le mariage de Saturne avec *Rhea*; cette union, par la valeur des termes, indique l'âge de la *règle de temps*; *Saturne*, *chronos*, signifie *temps*, et *Rhea* signifie *règle*. *Rhea* est un mot usité pour désigner l'instrument qui sert à régler le travail au *juste*, sur une *ligne droite*; cet instrument est la *règle* des maçons et des charpentiers; son nom est *ry*, *rye*, c'est la racine, non seulement de *Rhea*, mais aussi des mots *RAISON*, *reden*; le mariage de Saturne avec Rhea étoit le règne de la *raison*, de la *règle*, de la *droiture*; c'étoit le règne de la justice.

Voilà les notions que nous tenons des grecs sur la civilisation de nos climats; les teutons en ont conservé la tradition en d'autres termes plus énergiques, mais qui rentrent tous dans les mêmes idées; écoutons d'abord ce que Tacite raconte sur leur origine.

Origine civile des Germains.

Les germains, dit Tacite, chantent comme fondateurs de leur nation *Teutson*, *né de la Terre*, et *Manus* son fils.

Voilà une tradition aussi laconique, et non moins mystérieuse que celle des gaulois sur leur descendance de Pluton. Nos ayeux croyoient leur tâche remplie du moment qu'ils avoient *écrit leur philosophie dans le ciel*, ils ne songeoient plus qu'à transmettre à leurs descendans des mémoi-

res concis et énergiques qui y [illegible] [illegible] [illegible] port. Il est heureux que les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] mains aient pris soin de les [illegible] [illegible] de les déposer dans leurs [illegible] [illegible] [illegible] l'antiquité seroit un mystère [illegible]

Il y a des variantes sur [illegible] [illegible] du mot *Teutson*; on l'écrit de différente [illegible] [illegible] loutier, après [illegible] [illegible] dans le [illegible] volume de son [illegible] des [illegible] a [illegible] [illegible] marqué, dans le [illegible] [illegible] que le [illegible] [illegible] doit être [illegible] *Son* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et l'[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] dette *Son* signifie [illegible] [illegible] [illegible] que [illegible] [illegible] *Teut*? C'est ce que [illegible] [illegible] [illegible] cependant c'est ce mot qui [illegible] le [illegible] secret.

Teut se trouve [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Cluverius en a recueilli [illegible] [illegible] [illegible] lesquelles on remarque [illegible] [illegible] [illegible]. Celles-ci sont les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ici que *Teut* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *Teut-Son* ou *Teutson* signifie [illegible] [illegible] [illegible] *temps*? C'est là la première [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ou Saturne.

Autre analogie : *Teutson* [illegible] [illegible] [illegible] rapporte à la culture des terres [illegible] [illegible] suite du mystère de la [illegible] [illegible] [illegible] *naît de la terre*, comme *Teutson* [illegible] [illegible] allégorique celui qui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] fluence du ciel, ou du temps [illegible] [illegible] *labourable*.

Une remarque essentielle à faire, c'est que *teit*, *teid*, ne signifie pas simplement *temps*, mais *le temps* avec l'article ou temps défini. *Eid*, *ed* signifie temps *indéfini*, la lettre T dans *t'eid* est une contraction de *het*; qui est l'article défini; c'est l'article français *le*; *t'eid* formé de *het eid*, signifie donc *le temps*, et dans cette acception il coïncide avec *Uranus*.

Parmi les modernes, Boxhorn et van Leeuwen ont aperçu que *teut* doit être pris ici pour *teit*, *temps*; mais n'en concluons pas avec eux que les germains auroient adoré le temps comme *Dieu*; il est de fait, qu'en vénérant Teitson, ils reconnoissoient un être au dessus de lui, et qui en étoit le créateur ou le père; cet être est *Theut-at*, *Theut-ates*; dont Lucain et d'autres nous donnent une idée si bisarre. *At*, comme on sait, signifie *Père*, tout comme *Son* signifie *Fils*; or si *Teitson* est le *fils du temps*, *Teutat* est le *père du temps*. Les germains, loin d'avoir des sentimens hétérodoxes sur le dogme de la divinité, se servoient de termes infiniment propres pour exprimer son essence; ils varioient les noms de Dieu, suivant les différens rapports sous lesquels ils le vénéroient; par le mot *As* ils désignoient l'être suprême comme principe unitaire de tout; le titre GOD, *bon*, exprimoit la nature de la *providence*, ou les rapports de Dieu avec les hommes. Par *Teut-at* on entendoit le créateur de l'univers. *Créer le temps* c'est

créer [illegible]

ton. les instrumens [illegible]

organs [illegible]

P[illegible]

que le [illegible]

thot [illegible]

Cette opinion [illegible]

notions [illegible]

peuples. [illegible]

[illegible]

[illegible]

Germains.

[illegible]

donner la [illegible]

[illegible]

bord [illegible]

[illegible]

de ce [illegible]

que [illegible]

cal[illegible]

ge, et [illegible]

Les [illegible]

gine [illegible]

maines. [illegible]

ar[illegible]

la nature [illegible]

culte [illegible]

attribut à [illegible]

« Les [illegible]

que *Thoth* avoit inventé les sciences, les arts, et les loix (1).»

Les égyptiens avoient aussi, comme les germains, leur *Theutat*, ou *Thotat*, mais sous une forme littérale différente. Ils disoient *Athot*, *Athotes*, au lieu de *Thotat*. La différence, comme on voit, ne consiste que dans la transposition du mot AT, *père*. Les égyptiens le plaçoient au commencement, et les germains à la fin du mot; cette inversion n'en altéroit ni le sens, ni la nature. Nous finirons ici nos remarques sur *THOT*, pour les reprendre à la suite de la dissertation sur le mot THEOS, *Dieu*, qui est pris aussi de *theid*, mais qui, ayant été mal appliqué aux astres, a donné lieu à l'idolâtrie.

L'autre fondateur des germains étoit Mannus, fils de *Theitson*.

De Mannus, Manas, fondateur des germains.

Mannus, auquel Tacite donne la terminaison latine *us*, est originairement *Manas*, et ce terme signifie à la lettre *premier homme*, *chef-homme* ou *homme-roi*; on ne sauroit mieux qualifier le fondateur d'un peuple.

Si le *Theut* des germains est le *Thot* des égyptiens, de même le *Manas* des germains est le *Menas* des égyptiens. Le premier *homme-roi*,

---

(1) Scientias, disciplinas et artes omnes invenisse Thoth. Diod. Siculus.

qui a [illegible]
Diodore [illegible]
fondateur [illegible]
nom, [illegible]
sente, [illegible]
Or, comme [illegible]
sonnage [illegible]
[illegible]
que [illegible]
en [illegible]

Le [illegible]
dériver [illegible]
[illegible]
[illegible]
civil[illegible]
en [illegible]
[illegible]
mais [illegible]
des [illegible]

Le [illegible]
le [illegible]
sieurs [illegible]
[illegible]
sens [illegible]
verbes [illegible]

Pour [illegible]
le plus [illegible]
tical, [illegible]
ses principaux [illegible]

Man.

De *man*, *maen*, AVERTIR, vient *man*, HOMME, *Manas*, CHEF-HOMME, *manryk*, MANNARICUM *ou* MANNARITIUM, empire de Manas, que nous avons trouvé dans l'île des Bataves (1). De là vient aussi *manheer* ou *maen-heer*, titre que portoient jusqu'à nos jours tous les chefs de corps en Flandre. C'est le même que *Manas*. *Heer*, SEIGNEUR, et *As* sont synonymes. On les appeloit *maen-heer*, parce qu'ils avaient la *semonce*, ou police, MANINGE, et la direction de l'assemblée.

Plutarque remarque que les phrygiens appeloient *maniques*, les illustres et admirables entreprises et les exploits d'armes; MANIQUE est notre MANLIK, *viril*, *mâle*, *courageux*.

Ne cherchons point ailleurs la source des mots MANIEREN, *manières*, *MORES*, *mœurs*. Policer un peuple, c'est lui donner des *manières*, des *mœurs*, MORES. On trouve dans les loix saliques le verbe MANNIRE, pour *diriger, administrer*.

On a déjà observé que *mane*, *maene* (2) LUNE dérive du verbe *man*, *maenen*, AVERTIR. La Lune sert d'avertisseuse des changemens et de la pro-

(1) Voyez tome second, pag. 24., 51. et 203.

(2) MANE, Luna antiquitùs MANA, Ulphianus MANA, Precopius MINE, angl. sax. MONA, all. MANO, isl. MANA, belg. MAEN, angl. MOON, germ. MOND, doricè MANA. Wachterus à MANA *monére*, *hortari*, sidus hocce à veteribus scythis, cursûs lunaris observantissimis, nomen accepisse putat. Ihre, hoc verbo, tom. 2. pag. 158.

gression du temps. Nous avons cité à ce propos un vers de Virgile qui quadre parfaitement avec cette idée ; *Ipse pater statuit quid menstrua* LUNA *moneret* (1) ; de là le mot *maend*, MOIS.

Men.

De *men*, CONDUIRE, dérivent, outre le *Menas* égyptien, les mots MENER, MENEUR, MENT, *institut*, MENTOR, *instituteur*, *pédagogue*.

Les anglais appellent les vaisseaux MEN ; MEN OF WAR, *vaisseaux de guerre* ; les vaisseaux sont des *meneurs* sur les eaux : *méne*, en grec, est le nom de la lune.

Min.

Min a donné l'origine à *Minos*, le même, avec sa terminaison grecque *os*, que Manas.

C'est de MIN que vient l'anglais MIND, *esprit*, *souvenir* ; c'est de MINNE, *mémoire*, *intelligence*, que nous avons fait dériver le nom de *Min-erve* (2) ; la lune chez les précopiens étoit appelée *mine*.

Mon.

Mon, AVERTIR, est la source du latin *monêre*, de *moniteur*, *monitoire*, *monument* ; de MONETA, *monnoie*, en flamand MUNTE. Ten Kate en fait provenir le mot MOND, *bouche*, comme étant l'instrument des monitions et instructions. On ne se tromperoit pas en le prenant même pour la

---

(1) Voyez tome second, page 161.

(2) Voyez tome premier 175. et tome second, page 162.

racine de notre terme *mot*. Un *mot* est un son articulé qui *désigne* un objet quelconque.

C'est de *mon* que les anglais appellent la lune *moon*, et les allemands *mon* ou *mond*.

Mun.

Mun, *avertir*, *faire ressouvenir*, a beaucoup de dérivés qu'on peut voir dans Ten Kate et dans d'autres lexicographes. Il est essentiel d'en relever deux, qui sont comme les deux étoiles polaires de la mythologie et des mystères.

Ainsi que MONETA, *monnoie*, vient de *mon*, de même le flamand *munte*, vient de *mun*. Le sens primitif des termes MONETA, *monnoie*, *MUNTE*, est *signe*; c'est dans cette acception qu'on les applique aux pièces de métal qui sont des *signes* de valeurs. Lorsqu'avant l'usage des lettres on dirigeoit les hommes simples et grossiers par des signes et des emblèmes, lorsqu'on prescrivoit dans le zodiaque leurs devoirs par des images d'animaux, il étoit tout simple de donner à ces signes ou symboles le nom de *munte*, ou plutôt *mute*, ou *muthe* sans *n*; on sait que cette lettre s'est glissée dans une infinité de mots pour raison d'euphonie; les anglo-saxons disent *müth*, les anglais *mouth* pour exprimer *bouche*, tandis que dans les autres dialectes du nord on dit *mond*, *mund*, *munths*, *munnur*, avec une *n*.

Munte, *mute* ou *muthe* étant le nom qu'on donnoit en général aux signes monitoires du

régime social des Atlantes, la *totalité* de ces signes devoit renfermer tous les points d'instruction, de discipline et de doctrine de leur gouvernement; la connoissance de ces signes étoit donc la science de leur philosophie; c'est précisément le sens du mot *mythologie*, que les grecs lui ont donné : il veut dire science des MUTHES ou des *signes*.

Lorsque par la suite on a peint ces signes dans le ciel par des *groupes d'étoiles*, on leur a donné le nom de *mun-sterren* ou *mu-sterren*, dont on a formé le mot *mustères*. Il signifie, dans la véritable valeur du terme, *étoiles monitoires;* STERRE signifie *étoile.*

On fait dériver communément *Munster*, nom topographique très-répandu, de *Monasterium;* en entendant par *Monasterium* une retraite de *moines*, on croit en trouver la racine dans le mot *monachus*, dérivé de MONOS, *solitaire*. Mais dans cette hypothèse, que faire de *sterium*, qui remplit les trois cinquièmes du mot? Qu'a de commun ce *sterium* avec un couvent de moines (1). C'est de quoi les étymologistes ne s'embarrassent pas; ils crient *Italiam*, *Italiam*, lorsqu'ils dé-

(1) Bailly, histoire de l'astronomie ancienne, p. 137., remarque, d'après Chardin, que les Persans appellent les Astrologues MUNEGIIN, ce qui, selon Chardin, veut dire *Globe céleste parlant*. Ce mot *munegiin*, le même que *muninzen*, est la source du mot *moine*.

couvrent une apparence quelconque. Prenons donc encore ici, comme dans tant d'autres cas, le revers de cette étymologie, et disons hardiment que *Munster* ne vient pas de *Monasterium*, mais que *Monasterium* vient de *Munster*. Il y a des villages en Flandres, qui depuis un temps immémorial portent le nom de *Munster*, et où il n'a jamais existé de *monastère*. On rencontre un bourg considérable de ce nom dans le pays de Waes, qui possédoit depuis plusieurs siècles un monastère remarquable, supprimé depuis la révolution françoise; mais les écrivains nationaux ont justement remarqué, que *Waes-munster* portoit son nom, non-seulement long-temps avant la fondation de cette abbaye, mais depuis un temps dont on n'apercevoit plus l'origine.

Les endroits appelés *Munster* doivent leur origine à l'ancien culte; c'étoient des lieux consacrés à l'étude des astres, ou aux cérémonies religieuses des mystères. Sous ces rapports ce ne pouvoient être que des lieux *solitaires*, habités par de savans prêtres versés dans l'*astronomie*, et chargés de l'instruction du peuple (1).

---

(1) Il est même probable que les moines de Westminster ont continué l'étude de l'Astronomie qu'ils y trouvèrent établie par les prêtres d'Apollon. Ce qui donne lieu à cette idée, c'est qu'ils conservoient dans leur cloître une belle salle ornée du tableau céleste, qu'on appelloit *camera stellata*. Après la suppression du monastère, on a consacré cette salle à l'administration de la justice, en y plaçant le tribunal

Les anglais, qui ont adopté la lettre *i* au-lieu de la lettre *u*, comme on a vu dans le verbe *mind*, donnoient à ces sanctuaires le nom de *minster*; on connoît la fameuse abbaye de West-minster, devenue la place de l'auguste assemblée de leur parlement. Il est de fait qu'à l'endroit, où l'on a bâti ce couvent de moines, il se trouvoit un temple consacré à Apollon. On peut se rappeler que l'arc et les flèches de ce dieu étoient des symboles relatifs à la science des astres, et nommément aux constellations zodiacales (1). L'Angleterre dans ses armoiries a conservé la Lyre d'Apollon. On s'étoit approprié ce lieu par la raison que d'après le systême pris par la cour de Rome, on convertissoit les sanctuaires de l'ancien culte en lieux pieux à l'usage de la nouvelle foi. Ainsi des solitaires religieux chrétiens prirent la place des anciens prêtres payens, et à leur exemple ils consacrerent leur temps aux études. Personne n'ignore les grands services que

suprême du roi, *curia concilii regii*. Malgré ce changement, cette place a conservé son ancien nom de *chambre étoilée*, CAMERA STELLATA (*a*). Tant on a trouvé l'origine de ce nom respectable.

(*a*) Camera stellata, sive potius cura concilii regii; hæc si antiquitatem spectemus, est antiquissima, si dignitatem, honoratissima: cameræ vero *stellatæ* nomen accepit, ex quo in camera stellis ornata Westmonasterii, hoc concilium fuit constitutum. Cambden in Britannia.

(1) Voyez tome second page 168.

les premiers moines ont rendus au monde littéraire, et savant.

MUN-STER, ou MU-STER, étant le synonyme du mot *constellation*, il est tout naturel que, du moment où l'on a oublié l'origine et le but des groupes célestes, et dès que leur nature a été reconnue pour être une *chose occulte*, leur nom ait pris la même acception. C'est ainsi qu'aujourd'hui MUSTERE, ou *mystère*, veut dire une *chose cachée*.

Après avoir reconnu le sens littéral et figuré de THEITSON et de MANAS, il reste à considérer la force de ces noms emblématiques dans leurs rapports avec la civilisation d'un peuple; c'est ici que se manifeste l'extrême justesse du choix de leurs termes. THEITSON et MANAS expriment avec une précision admirable les deux pouvoirs essentiels d'une république : THEITSON est le symbole du *pouvoir législatif*, et MANAS, du *pouvoir exécutif*.

Une règle de temps, civile, morale, politique et religieuse, est le code de la législation : THEITSON en est l'emblême; une bonne administration, une sage direction et une active surveillance forment l'exécution de cette règle, et c'est Manas qui en est le symbole; Theitson est le législateur, Manas l'exécuteur, l'exécution NAIT de la législation, et c'est sous ce rapport que *Manas* est le *fils* de *Theitson*.

A ces deux pouvoirs quelques modernes en

ont associé un troisième sous le nom de pouvoir judiciaire; mais ce n'est pas ainsi que pensoient les premiers sages ; ils considéroient l'administration de la justice, comme une branche du pouvoir exécutif. *Minos* ou *Manas* exerçoit la fonction de grand-juge. Aussi les grecs n'ont-ils consacré dans leur langue que les deux pouvoirs sous les noms de *Demiourgos* et de *Demagogos*.

Demiourgos dans la vraie propriété du terme est le fondateur, ou le législateur d'un peuple ; c'est le même que *Teitson* ; *Demagogos* est le *meneur* ou le gouvernant d'un peuple ; c'est *Manas* ; les deux noms ont de commun le mot *demos*, PEUPLE ; *ourgos*, dans le premier, signifie *facteur*, *créateur ;* AGOS ou AGAGOS, dans le second, *meneur*. Par *peuple* il faut entendre une multitude d'hommes réunis sous les mêmes loix, et cela est exactement exprimé par le grec *demos*. On peut s'en convaincre, en ouvrant un lexique ordinaire ; on y trouve que DEMOS, *populus*, dérive de DEÔ, *ligo* ; *est turba*, dit Schrevelius, *convincta* LEGIBUS, *c'est une troupe liée par des loix*. Il est singulier que les auteurs, qui n'ont pas hésité de reconnoître dans *demagogos* le mot PEUPLE, se soient cependant opiniâtrés à ne pas le reconnoître dans *demiürgos*. On a pris celui-ci pour le titre de l'architecte ou créateur du monde *physique*, au lieu de le prendre pour le créateur du monde *moral* ; c'est toujours par suite

de ce faux systême qui rapportoit les points de la mythologie à des objets physiques.

Demiurgos étant le même que THEUTSON, et *demagogos* le même que MANAS, il ne faut rien de plus, pour en conclure que le grec *demos* doit avoir aussi de l'analogie avec le mot *GERMAINS*. Cette conjecture se vérifie comme à l'ordinaire d'une manière frappante : le mot *GERMAINS* offre dans la valeur du terme la même acception que le mot *demos* (1) : si celui-ci dénote une troupe d'hommes réunis en société politique, le mot *geermannen*, ou *gaermannen*, GERMAINS, marque également une multitude d'hommes associés. Il dérive de *gaeren*, anciennement *geeren* (2), *réunir*, *ramasser*. Les germains prenoient ce titre par la raison qu'ils formoient une assemblée de confédérés et qu'ils étoient devenus *frères par la loi*. C'est sous ce rapport que le mot *germanus* est passé dans la langue latine pour signifier *frère*. Strabon fait mention de cette signification et observe que les germains se traitoient mutuellement de frères.

En méditant mûrement sur cette grande précision d'idées que les premiers élémens de la langue mythologique expriment, on ne s'étonne

---

(1) Voyez tome premier, page 21.

(2) GAEREN, anciennement GEEREN, *colligere*, *congregare*. Ten Kate, vol. 2. p. 184.

C'est de GEEREN, GAEREN, que dérivent les mots latins *grex*, troupeau, et *congregare*.

pas que ces termes, en passant dans des langues étrangeres, aient subi tant de fausses interprétations.

Passons à la règle du temps.

Des premières divisions du temps et de leur nomenclature.

En appellant les hommes errans et sauvages dans des communes pour les habituer à une vie décente tant physique que morale, il a fallu leur prescrire une direction propre à les guider dans cette nouvelle carrière. Il a fallu leur apprendre à employer utilement le temps. Les sages fondateurs, convaincus que le soleil est le grand régulateur *physique* du monde sublunaire n'ont point hésité de régler sur sa course leur calendrier, pour tout ce qui a rapport à l'agriculture et autres influences physiques : mais ils ont bien senti que cette règle du temps ne s'adaptoit pas à la vie civile et morale. Le nombre des jours de l'année solaire étoit trop grand ; le cours de la lune présentoit un régulateur plus commode : sa courte révolution de vingt-huit jours, partagée en phases ou quartiers de sept jours, se prêtoit mieux à régler le cours de la vie ordinaire. Sous ce rapport on a adopté la révolution annuelle du soleil pour le grand régulateur de la vie rustique et physique de la société, et la course périodique de la lune pour le calendrier du commerce

social, et des affaires courantes, tant civiles que politiques et religieuses de la république.

Une chose qui peut nous donner une juste idée de la haute sagesse qui régnoit dans toutes les institutions de nos pères, c'est l'heureux choix des termes qu'ils ont employés pour les faire respecter et en assurer l'exécution. Les noms qui ont du rapport à la règle du temps, ne sont point pris dans le règne météorologique ou physique, mais dans l'empire de la morale; ils sont tous instructifs, ils ont tous un but salutaire, chaque mot est un avis paternel ou *monition* sur les travaux, les devoirs, ou les occupations qui y sont analogues.

Pour apprendre au cultivateur que c'est à la marche solaire qu'on est redevable de la moisson, les législateurs ont identifié le nom *d'année* avec celui de *récolte*; on a jugé qu'il ne falloit qu'un seul et même terme pour exprimer l'un et l'autre, ce terme est *jaer* (1), il veut dire *année* et *moisson*. Sa signification seule rappelle sans cesse à l'esprit du laboureur qu'il doit prendre sagement son temps, et arranger ses travaux de manière à se procurer une récolte à chaque période solaire.

---

(1) Scandianos etiam annos per *messes* numerasse, conjicias ex vocibus *ar* et *arna*, quod veteribus illud tempus, quo seges colligitur, notabat, et convenit cum *ahr*, ANNO. Loccenius, antiquit. sueo-goth., cap. 4.

C'est dans cet esprit qu'on a peint Saturne avec une *faulx* et des *ailes* : la faulx n'est point, comme on s'imagine, l'emblême de la destruction ; les anciens étoient trop judicieux pour regarder un instrument, aussi foible que la faulx, comme l'instrument symbolique de ce pouvoir terrible qu'on attribue au temps de détruire les villes, les empires, les rochers, les montagnes. A peine cette arme fragile remplit-elle sa destination, qui est *de couper des* grains ou des herbes. La *faulx* [illegible] de la coupe des grains ou de la [illegible]

Les aîles de Saturne [illegible] de la marche des [illegible] que est un avis au [illegible] gliger un temps, qui [illegible] et ne revient [illegible] cet art consiste [illegible] le calendrier [illegible] momens propres au [illegible] à la récolte. [illegible] que, sous ce rapport [illegible] des avantages [illegible] les jours portent un nom [illegible] vénéré par le peuple. [illegible] sont consacrés par l'usage [illegible] de l'époque propre à quelques [illegible] de culture [illegible] dans nos cantons qu'il [illegible] les navets avant [illegible]

C'est dans les mêmes vues que les législateurs ont partagé l'année agricole en quatre temps, à raison de trois mois pour chacun. On les appelle *saisoenen*, SAISONS, mot formé du verbe *saïen*, SEMER; les semences sont les élémens des productions terrestres. Les deux temps plus particulièrement destinés à la culture sont l'*automne* et le *printemps;* l'*automne* est la saison de la culture des fruits en *épis*, AREN-VRUCHTEN; le printemps est la saison du *jardinage* ou des fruits en *cosse*, SCHELP-VRUCHTEN. Il est essentiel de faire cette distinction pour pouvoir bien comprendre la valeur de ces noms.

L'automne est appelé *herfst*, *herfs-tyd*, nom qui veut dire temps de *labour*. Il vient de *erfen*, terme vieilli, mais qui est cependant le mot propre pour exprimer *labourer la terre;* c'est de cette racine que dérive le substantif *erfe* ou *erve*, dont on a fait en latin *arvum*. *Arvum* signifie *terre labourée*.

Le nom du printemps est *lente*, *lente-tyd*, il signifie saison des *lentilles;* ici les *lentilles*, comme étant l'espèce la plus noble, sont prises pour marquer en général les fruits en *cosse*. Souvenons-nous que Strabon a trouvé devant la grande pyramide d'Egypte des *lentilles* et des *grains* pétrifiés. C'étoient précisément les productions qui caractérisent les deux saisons de la culture. Donner au printemps le nom du principal légume en *cosse*, c'étoit annoncer le

temps du [illegible], et la saison de [illegible] des [illegible]. Le [illegible], lors de sa résurrection au printemps, s'est montré sous la figure d'un [illegible].

Au lieu de *lenz*, ou *[illegible]*, on disoit aussi anciennement *[illegible]*, *[illegible]* ou *[illegible]*. Le mois de Mars, comme premier mois du printemps, étoit, dans le calendrier de Charlemagne, connu sous la dénomination de *[illegible]*; [illegible] en celtique signifie [illegible].

C'est durant l'été qu'on recueille le fruit des travaux champêtres : c'est dans cette saison que l'on coupe, *amasse*, entasse les grains. Aussi est-ce sous ce rapport qu'on lui a donné le nom de *sommer*, ou *sommer-[illegible]*, qui veut dire *temps de récolte*; *somer* est formé de *samen*, *samen*, *recueillir*, *amasser*, verbe antique qu'un gaulois reconnoîtra aisément pour être la source des mots *somme*, *recueil*, *sommaire*, *recueil abrégé*, et pour un autre mot *somme*, en arithmétique, par lequel on désigne la quantité de différens nombres réunis.

Il nous reste à parler de l'hiver : on ne s'attend sûrement pas que son nom aura des rapports directs avec l'agriculture ; l'hiver est un temps mort pour les terres. Cependant son nom n'a pas moins un but moral, et qui dans son acception générale n'est pas étranger même aux travaux du cultivateur.

Le nom de l'hiver est *winter*, *winter-[illegible]*; il

signifie dans la juste propriété du terme, *temps de profit* ou *d'acquisition* : la racine est le verbe WINNEN, *gagner*, *profiter*. En lui donnant ce nom, le but des législateurs a été d'engager les hommes à mettre *à profit* le loisir de l'hiver, pour tous les objets de la culture et de l'industrie, autant que la rigueur de la saison le permet.

Hésiode, dans son poëme intitulé *les travaux et les jours*, rappelle à son frère qu'il a aussi des devoirs à remplir pendant l'hiver. »l'Homme »actif et infatigable, lui dit-il, *accroît ses pos-»sessions* même dans cette rude saison; ainsi »que les frimats de l'hiver ne t'engagent pas à »languir dans une molle oisiveté, mère de l'in-»digence; le paresseux manque du nécessaire.»

Accroître des possessions se rend donc par WINNEN, *acquérer* ; ainsi la leçon qu'Hésiode donne à son frère revient exactement à celle que nos pères ont donnée par le mot *winter*.

Le temps de l'hiver laisse des momens de loisir pour battre les grains, pour épurer et préparer les semences; il peut être utilement employé aux études, à la culture des arts. C'est au retour de cette saison qu'on ouvre dans plusieurs endroits des écoles pour l'instruction publique. Le terme *winter* réveille toutes ces idées, c'est le mot d'ordre pour passer heureusement la triste saison de l'hiver.

Chacune des quatre saisons étoit annoncée

par l'éclat des fêtes ; on en rencontre encore les traces dans nos fêtes modernes. KERS-MISSE, *noël*, est la fête de l'hiver ; PAESCH-MISSE, *pâques*, la fête du printemps ; SINT JANS-MISSE, *St. Jean-Baptiste*, fête de l'été, et BAEF-MISSE *St. Bavon* en Flandre, fête de l'automne. On sait que *misse*, signifie fête, ou jour de récréation (1).

Les quatre temps de l'année étoient subdivisés en douze portions égales à raison de trois pour chaque saison ; ce sont les signes du Zodiaque ; nous en traiterons après avoir dévoilé la nature mystérieuse du système hebdomadaire.

Origine de la semaine : nomenclature des jours.

Si l'éternelle uniformité de la marche du soleil avoit invité à partager l'année en quatre portions égales, qui répondissent toujours aux mêmes points du ciel, la course de la lune présentoit aussi naturellement une division en même quantité par la succession constante et uniforme de ses quatre phases.

Un premier avantage des quartiers de la lune, c'est d'offrir une courte période de temps, telle qu'il faut pour le commerce journalier de la société.

Un autre avantage, c'est que le nombre de sept jours se prête admirablement à un arrangement de temps convenable à la nature et aux facultés de l'homme. En partant du principe, que le bonheur de l'homme demande une ap-

---

(1) Voyez tome second, page 67.

plication suivie aux travaux, et qu'il est dans sa destinée de gagner son pain à la sueur de son front, ses facultés physiques ne demandent pas moins des intervalles de relâche; il lui faut des momens de repos et de dissipation. Les premiers instituteurs ont sagement calculé qu'on atteignoit ce but, en faisant succéder à six jours de travaux, un jour de délassement et de dissipation.

Une circonstance qui a fait regarder le systême hebdomadaire comme un ouvrage divin, c'est la sagesse avec laquelle les législateurs ont su consacrer tous ses jours aux institutions fondamentales de la république.

On traite de barbares les noms que les jours de la semaine portent en langue teutone; mais c'est qu'on en a perdu le sens, et qu'on ignore le but du systême. Les noms teutons sont pour la valeur les mêmes que les noms latins; la différence, c'est que les premiers, comme *primitifs*, expriment la chose en sens *littéral*, et les autres en sens *mythologique*.

Les institutions, qui forment les bases d'une heureuse république, sont au nombre de cinq, l'*agriculture*, la *justice*, le *commerce et les arts*, la *religion*, le *mariage*; c'est à ces institutions, dans l'ordre où l'on vient de les énumérer, qu'on a consacré les différens jours de la semaine, en leur imposant des noms analogues à ces mêmes institutions.

On chercheroit vainement l'esprit de ce divin ouvrage dans l'ordre des jours observé aujourd'hui ; le système primitif est altéré, l'ordre des jours est interverti. Le premier jour de la semaine étoit le *Samedi* (1), le dernier le *Vendredi*, ordre encore en usage chez différens peuples de l'orient.

Les Juifs en se séparant de la communion des gentils ont substitué le Samedi au Vendredi (2) ; les chrétiens ont remis le sabat au jour suivant, que les descendans des premiers instituteurs continuent d'appeler par son nom primitif de SONDAG, jour *du soleil*. Voici le sens des noms des jours, et leur but suivant l'ordre de leur création.

Du Samedi, SATURDAG.

En partant du fait que le cadre hebdomadaire renferme le tableau des grandes institu-

---

(1) Ihre, verbo FÖKEN-DAG. — Bailly, astr. anc. p. 409. cite un bronze pour constater que les égyptiens commençoient leur semaine par le *Samedi*. „ Les égyptiens, y dit-il, „ commençoient donc la semaine par le Samedi, au contraire „ des hébreux, qui la finissoient par ce jour là. „ Rudbecks observe aussi que les Scythes et nos ayeux la commençoient par le Samedi.

(2) Veneris festum quondam institutum eodem tempore, quo à christianis postea festum Paschatis. Unde adhuc feriæ paschales *ostem* in Germania, et in Anglia *easter* vel *aestar*, ab *Astar*, Venere, nuncupata fuit. Loccenius, antiquit. sueo-goth., cap. 5.

tions sociales, il est tout naturel de s'attendre que le premier jour aura été consacré à *l'agriculture*; c'est l'art le plus utile, c'est celui qui fournit le pain quotidien, premier besoin de l'homme. *Saturdag*, *Saterdag*, nom du jour, répond à cette idée; la racine est *saden*, *saeden*, SEMER, ou *sat*, *saet*, semence (1); *Saterdag* signifie littéralement jour de *semailles*. On voit clairement que c'est de ce mot que les latins ont formé leur *Dies Saturni*; Saturne étoit le Dieu de l'agriculture.

Du Dimanche, SONDAG, jour du Soleil.

L'agriculture est nulle sans le secours du soleil; c'est cet astre qui en animant la nature fait germer les semences, et porte les fruits à leur maturité. C'est sur la marche solaire que le cultivateur doit règler ses travaux; on a donc justement consacré le jour suivant au soleil, comme à l'astre tutélaire de l'agriculture, en l'appelant *SONDAG*, *Dies Solis.*

Lundi, MAENDAG.

C'est dans le même esprit qu'on a donné au troisième jour le nom de *Maendag*, *Dies Lunæ*. Cette planète influe aussi sur la végétation, Horace l'appelle *LUNA MINOR*, *le croissant de la lune* (2). Des jardiniers bien instruits ne man-

(1) Voyez tome premier, page 73.

(2) Post hoc me docuit melimela rubere *minorem*
Ad *lunam* delecta. . . . Hor. satyra 8. lib. 3. v. 31.

[illegible]

[illegible] pour [illegible]

[illegible]

les [illegible]

[illegible]

[illegible] les [illegible]

[illegible]

[illegible]

de la [illegible]

[illegible]

S[illegible] besoin [illegible] pas moins [illegible] tion des [illegible] et [illegible] la [illegible] de ses [illegible] le cultivateur [illegible] l'encourage [illegible] l'esprit de la [illegible] et les [illegible] des [illegible] le [illegible] ment la [illegible] l'agriculture [illegible]

Conformément à [illegible] le Mardi [illegible], à la [illegible]

(1) Dies Martis [illegible] non à *Dies*, [illegible]

nom *Dings-dag*; il signifie à la lettre *jour de plaids*; DINGEN signifie *plaider*, DING *procès*; DINGE-DAG étoit un ancien terme de barreau en plein usage au conseil de Flandres pour exprimer le jour *servant aux plaids*, jour destiné à l'administration de la justice.

En Flandre on dit communément *Dissendag*, ou *Dyssendag*, tandis que les hollandois disent *Dingsdag*; cette différence ne change point le sens de la chose. *Dis* le même en grec que *bis* en latin, est la particule initiative de presque tous les mots qui marquent *contention*, tels sont les mots DIS-SENTIO, *dis-corde*, DIS-UNIO, *discordance*, *dis-pute*; DIS vient de la même source que *deux* DUO; il est donc de la nature de ce mot de faire naître des expressions auxquelles on ajoute l'idée d'une *union rompue*. Delà le nom *tues-day* què les anglais donnent au Mardi; ce mot vient visiblement de TWO *deux*, et offre le même sens que DISSENDAG, TWIST-DAG, *jour de contention*, de *dissention*, ou de *dispute*.

Mardi se dit, en latin, DIES MARTIS, *jour de mars*; quoiqu'on ait beaucoup dénaturé les attributs de ce Dieu, il est cependant facile d'apercevoir que Mars doit avoir été, dans son origine, *l'emblême de l'administration de la jus-*

---

tingsdagh, velut etiam vicinis Saxonibus et Belgis dicitur *dingsdagh*, quod olim ille dies esset *judicialis*. Loccenius, antiquit. sueo-goth., cap. 4.

sée. La guerre, dont on le fait Dieu, est un procès entre des corps de peuples, et ne diffère d'un procès entre particuliers qu'en ce qu'il est plus intéressant, plus solemnel, plus terrible. Mais un Dieu, qu'on fait présider à ces grandes querelles nationales, doit à plus forte raison être considéré comme l'arbitre des disputes privées.

Une considération fait clairement voir que les grecs, qui ont si étrangement défiguré la nature de Mars, nommé par eux *Arès*, l'ont cependant révéré primitivement comme la divinité symbolique de la justice: cette considération résulte du nom du plus ancien et du plus auguste tribunal d'Athènes. On prévoit sûrement que je veux parler du célèbre Aréopage. On convient que le mot aréopage est formé de Arès, *Mars*, et de Pagos, champ ou colline, et qu'il veut dire champ ou colline de Mars. Cette dénomination seule seroit-elle pas déjà un indice pressant que Mars doit avoir des rapports directs et immédiats avec l'exercice de la justice. *L'Aréopage*, tribunal si auguste et si sage, auroit-il pris ce nom et se seroit-il mis sous la sauvegarde de Mars, s'il ne l'eût pas regardé comme la divinité tutélaire de la justice? et dans toute autre hypothèse le nom d'Aréopage, colline de *Mars*, n'auroit-il pas été improprement appliqué à cette assemblée de juges? en prenant Mars pour la justice tout est

en règle ; Aréopage signifie champ ou colline de la justice, et cette dénomination convenoit à un tribunal qui tenoit ses séances dans cet endroit.

Le territoire d'Athènes, appellé *attique* formé de *Atland*, pays *nourricier*, étoit concacré à l'agriculture. Cérès, selon la fable y avoit apporté l'art de la culture du blé. Outre les fêtes éleusiennes en l'honneur de cette déesse, on célébroit aussi à Athènes ses THESMOPHORIES, *fetes des loix*, instituées pour faire respecter l'agriculture.

Hasardons ici une conjecture sur l'origine du nom de Mars ; il est apparent qu'autrefois on a fait usage du mot *Mart*, ou *Maert* pour dénoter un *ministre*. Ce qui le fait présumer c'est que ce mot avec une terminaison féminine est de nos jours encore en plein usage pour désigner *une femme de service ;* MAERTE est une fille employée à quelque fonction *domestique*, KINDER-MAERTE est une garde d'enfans, les mots masculins ont précédé les féminins : il est donc apparent que *Maert* aura été en usage pour signifier un *ministre* ou *surveillant*, et dans ce sens *dings-maert*, veut dire *ministre de la justice*. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ait abandonné l'acception primitive, lorsque *maert* sera devenu le titre ou plutôt le nom d'un dieu.

Mercredi, *WOENSDAG*.

Les produits de l'agriculture ne fournissent pas à tous les besoins de l'homme, il y a d'autres objets qu'on ne peut se procurer qu'à l'aide des arts et du commerce. C'est pour cette raison que les législateurs ont consacré le Mercredi, cinquième jour de la semaine, *au commerce et aux arts*. Son nom latin *dies Mercurii*, *JOUR DE MERCURE*, en est une preuve ostensible : chacun sait que Mercure est le dieu du commerce et des arts.

On fait dériver communément le mot Mercure de *Merx*, *Mercari*, *Mercator*; la vérité est que Mercure vient du mot *merkt*, *signe*. Les pièces de monnoie sont des *signes*, et c'est avec cette espèce de signes qu'on fait le négoce; de là MERKT, *marché*. *Mercure* est proprement composé de MERKT-UR, temps ou jour de marché; le Mercredi étoit *le jour du marché de la semaine*.

Mais comme dans les premiers âges on ne faisoit pas le commerce avec des *merks* ou pièces d'argent, *Merkt-dag*, ou *Merkt-ur* n'est pas le nom primitif du Mercredi. On l'appelloit comme il est encore appelé de nos jours, *Wonsdag* ou *Woensdag*. L'étymologie de ce terme a intrigué les écrivains; la plupart le font venir d'un prétendu Dieu *Woden*, mais sans être d'accord sur la nature de cette divinité payenne. Juste Lipse a été assez heureux pour en donner le mot; dans ses notes sur

Tacite, ce savant observe que *Wonsdag*, ou comme il le nomme *Wonstdagh*, vient du verbe WINNEN, *gagner*, dont le prétérit est *won*, et le principe passif *wonnen* ou *gewonnen*.

»Paul Diacre rapporte, dit-il, que les lon-»gobards, qui sont des germains, appellent »Mercure *wodam*. Moi, continue l'auteur, je »crois qu'il faut lire *wondam* ou *wonstam*, du »*gain* auquel il préside, *à lucro cui præest*. La »preuve de cela c'est que nos pères ont nommé »*Mercredi* DIES MERCURII (1) le jour que nous »appellons encore *Wonstdagh*. On peut rappeller à l'appui de cette opinion tout ce que nous avons dit, en plus d'un endroit, sur le sens extrêmement étendu du verbe WINNEN, *gagner* (2). Il suffira d'ajouter qu'on en a aussi formé le mot WINKEL, *boutique*, lieu consacré au commerce.

Jeudi, DONDERDAG.

L'agriculture, le commerce et les arts four-

---

(1) Les anglais appellent le Mercredi WEDNESDAY : il est apparent que leur verbe GUET, *gagner*, a été prononcé autrefois WET, WED. Il y a plusieurs mots en anglais dans lesquels la lettre w est échangée en GU, témoin entr'autres le mot GUARDS, *gardes*, dont l'originel est incontestablement WARDS ; ainsi WEDNESDAY aura du rapport à gain, tout comme *Wonstdag* ou *Woensdag*.

Mercurium mensuram ac pondus, et mercaturæ *quæstum* reperisse affirmant. Diod. Sic., lib. VI. cap. XV. pag. 471.

Quæstus est *winste*, *wonste*.

(2) Voyez tome premier, page 110.

[illegible]

Toutes ces discussions étymologiques sur les noms des dieux sont certainement bien propres à causer de l'ennui. Elles sont cependant indispensables pour remonter à l'origine des choses. Les combinaisons étymologiques sont une espèce de *chymie morale ;* si on se donne tant de peines pour déterrer les premiers élémens de l'histoire-naturelle par des travaux laborieux et souvent dangereux ; pourquoi se refuseroit-on à quelques dissertations arides lorsqu'il s'agit de découvrir les premiers élémens de l'histoire *morale* et *religieuse.*

Le Jeudi n'étoit pas consacré à Jupiter comme *auteur* et *créateur suprême*, mais particulièrement comme *juge suprême :* c'étoit à Jupiter armé de la foudre, emblême de la vengeance céleste. Cette idée est exprimée par le sens figuré du nom *Donderdagh ;* le mot *Donderdagh* composé de DONDER, *tonnerre*, et de DAGH *jour*, signifie *jour du tonnerre : donder*, *thonder*, *thunder*, *thor*, *tonitru*, *tonnerre*, tous termes synonymes, provenant de la même source, ne sont point, comme quelques-uns pensent, des onomatopées. Leur racine est TOORN, *courroux ;* l'épouvantable bruit du tonnerre, et le feu dévorant de la foudre étoient regardés comme des signes de la colère des dieux et les instrumens symboliques de leur justice. Le culte du jeudi étoit dirigé de manière à représenter la religion comme le *tribunal des mœurs*, c'est

pourquoi dans la célébration des mystères, on donnoit le spectacle magique de la punition du crime après la mort, et des suites effrayantes des passions déréglées.

Jeudi se dit en anglais *thorsday*, *jour de Thor*: quant à l'étymologie du nom, il y en a beaucoup, dit Ihre, qui croient que *thor* signifie *tonnerre* (1), et que le *thor* teuton est le même que le Jupiter grec, qui excite le tonnerre, BRONTAIOS. Nous avons traité de *thor* à l'article de *Thorhout*, ville de la Flandre occidentale (2).

Rien n'intéresse plus les mœurs que le mariage. Une république n'est qu'une grande famille composée de la réunion de familles particulières. La bonté d'un tout se compose de la bonté des ses parties; si l'état politique demande de la stabilité, l'état conjugal en exige de même. L'intérêt des conjoints, l'intérêt des enfans et par conséquent celui de la société en général commandent que l'union maritale soit sacrée et durable. Si la *religion* est le *lien* le plus fort des familles *associées*, c'est donc à la *religion* à sceller du sceau de son autorité le nœud du *mariage* pour le rendre *sacré et*

(1) Quod ad nominis rationem attinet, credunt multi *Thor* tonitru denotare, atque adeo nostrum *Thor* exprimere Jovem tonantem, BRONTAION. Ihre, verbo TOR.

A THOR adhuc Dies Jovis THORSDAGH, et THORDÖN, *tonitru* appellationem suam retinuit. Loccenius, antiquit. sueo-goth., cap. 3.

(2) Voyez tome premier, page 196.

indissoluble. Cette vérité a été vivement sentie par les anciens ; par tout la religion s'est emparée de l'état conjugal. Pline nous a conservé la sanctification religieuse du *Gui de chêne* qui se mêloit, dit-il, à toutes les cérémonies du culte des Druides. Il est vrai qu'il traite cette cérémonie de superstitieuse, et qu'il semble avoir pitié de la crédulité et de l'aveuglement du peuple. Mais c'est que Pline en ignoroit le mystère. La sanctification du *Gui de chêne* étoit l'emblême de la sanctification du mariage. C'est même de cette sainte cérémonie que nous sont venus les mots *marier*, *mariage*, *mari*. On en donnera l'explication dans un chapitre particulier.

Vendredi, *Vrydag*.

Après avoir consacré les six premiers jours à des travaux et des devoirs tant religieux que civils, les législateurs ont proclamé le septième jour *libre*. On dit *libre* parce que c'est là le sens propre du nom qu'ils lui ont donné ; Vrydag, nom du *Vendredi*, signifie mot à mot *libre jour*. On jugeoit convenable d'accorder à l'homme un jour de liberté après six jours consécutifs de travaux, de peines et d'occupations, tant pour le remettre de ses fatigues, que pour rendre la vie douce et agréable. Aussi employoit-on ce jour de relâche dans l'ivresse des plaisirs. C'étoit d'abord un jour de *bacchanales*. On se souvient que Circé recommande à Ulysse et à ses com-

pagnons de passer dans les plaisirs de la table le jour qui suivoit la célébration des mystères.

C'est de-là que *Bacchus*, qui faisoit les honneurs de ce jour a reçu le surnom de *libre*; les latins l'appellent *liber pater*.

Dans les fêtes religieuses du sixième jour on bénissait le *lien du mariage*, le septième jour étoit destiné à la célébration des *nôces*. Sous ce rapport l'amour présidoit aussi à ce jour; c'est de-là que le mot *vry* a donné naissance au verbe *vryen* (1) qui dans l'usage moderne signifie *faire l'amour*, rechercher une fille en mariage.

Si on donne aussi le nom de *frayer*, VRYEN, à *l'amour des poissons*, c'est que les apôtres de l'ancienne loi étoient originairement pêcheurs de profession.

C'est par la même raison que le nom *vrydag*, lorsqu'on a divinisé les noms des jours de la semaine, est devenu chez les romains le titre symbolique de la déesse de l'amour.

Le vendredi s'exprime en latin par le mots DIES VENERIS, *jour consacré à Vénus*, déesse de l'amour.

Il n'est pas probable que, dans son origine, *Vénus* ait été le nom d'une femme. *Us* en latin est une terminaison masculine; selon le génie de cette langue il auroit fallu dire *vena*. Cette forme se rapproche de si près de la vérité qu'il

---

(1) VRYEN, *faire l'amour*, rechercher une fille en mariage. Halma, dict., hoc verbo.

ne faut que l'interposition de la seule lettre I pour nous rendre le mot primitif : ce mot est *venia*, il signifie *congé*, *liberté*; DIES VENIÆ est le même que *Vrydag*, et veut dire mot à mot *jour de liberté*. C'étoit un terme consacré dans les anciens gymnases pour annoncer les jours de vacance qu'on accordoit aux écoliers.

St. Augustin et d'autres auteurs remarquent que la planète *Vénus* a été nommée autrefois *Junon*. Il est permis d'en conclure que le vendredi aura primitivement porté le nom de Junon et que dans les siécles de corruption, on lui aura substitué celui de *Vénus*. Ce qui vient d'abord à l'appui de cette opinion, c'est que suivant les traditions mythologiques Junon présidoit aux mariages légitimes, et à la solemnité des noces. C'est des unions avouées par les mœurs, et munies du sceau de la religion, qu'il s'agissoit le Vendredi, et nullement des passions auxquelles préside la déesse de Cythère.

Une circonstance qui jette sur cé point beaucoup de lumière, c'est la signification du mot *Junon*; on s'imagine que le mot *Junon* est le même que *JUVANS favorable*. On a tiré aussi l'étymologie de Jupiter, de *Juvans pater*; mais ces étymologies sont visiblement forcées et ne sont d'ailleurs pas assez caractéristiques. L'épithète *Juvans* est applicable à toutes les divinités sans distinction. Nous avons déjà donné le sens pro-

pre du mot [illegible]
l'académie royale de [illegible]
du mot [illegible]
marque que [illegible]
comme [illegible]
terme que [illegible]
dans [illegible]
la langue anglaise [illegible]
dre [illegible]
la femme [illegible]
communion [illegible]

G[illegible] tenir pas [illegible] des Scandinaves [illegible] auteurs [illegible] celle du mot [illegible] anglais F[illegible]

Fr[illegible] rus ; la femme [illegible] humain. L'enfant [illegible] fr[illegible] grosse, qu'elle [illegible]

Du moment qu[illegible] quéroit le [illegible] énergiquement [illegible] est la propagation de [illegible] l'appelloit [illegible]

---

(1) Voyez ci-devant, page [illegible]

(2) Voyez tome premier, page [illegible]

étoit contractée *à vie* et suivant les loix ; *trauwe* veut dire *foi ;* TRAUWEN , *donner sa foi* , *promettre une fidélité inviolable.* On distinguoit ainsi une femme *légitime*, des femmes qu'on ne prenoit *qu'à terme*, ou en forme de *bail ;* celles-ci étoient appelées *hoeren* , mot formé du verbe HUREN , HOEREN , *prendre à bail*, *CONDUCERE.* C'est dans cet esprit qu'en latin elles sont nommées *MERETRICES*, *feminæ mercede conductæ.* HOURIS , nom des nymphes du paradis de Mahomet, qui servent aux délices des bienheureux sans engagement fixe , ne viendroit-il pas de la même source ?

Dans la description que Pline nous donne de la sanctification du gui de chêne, il décrit les sacrifices et les alimens qui se trouvoient tout préparés pour le repas public que l'on donnoit aux assistans à la fin de la cérémonie. Sous ces rapports la sanctification du mariage, à laquelle présidoit Jupiter, et la solemnité des noces, à laquelle présidoit Junon, se trouvoient comme enchainées l'une à l'autre. Voilà ce qui a donné lieu à la fable de la solemnité du mariage de Jupiter avec Junon; ce prétendu mariage entre le roi et la reine du ciel n'est que *l'emblême de l'état conjugal associé à la religion*, ou en d'autres termes, *du lien conjugal érigé en sacrement.* C'étoit un dogme établi chez les élysiens que le ciel avoit interposé son autorité pour *unir l'homme à la femme*, afin de rendre

leur lien indissoluble. Avant la civilisation, les mariages ressembloient aux amours de cette espèce d'oiseaux dont le nom est passé en proverbe pour dénoter des infidélités conjugales ; la fable nous donne en termes formels cette comparaison singulière. Jupiter, dit-on, s'est rapproché de Junon sous la forme d'un *coucou*, mais ajoute-t-on, il l'a épousée ensuite légalement. La première partie de la fable est l'image commémorative de l'ancien commerce charnel brut, l'autre est l'image de l'union de l'homme et de la femme dans l'état sacré du mariage.

Pour rendre *solemnelles* ses noces *avec Junon*, Jupiter ordonna à *Mercure* d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux. En disant que *Mercure* fut chargé d'inviter les convives, on veut exprimer par là qu'on ne négligeoit pas les ressources du commerce et des arts, pour rendre les repas des noces somptueux et splendides. Des fêtes, célébrées avec beaucoup de pompe, étoient bien propres à imprimer aux unions conjugales un caractère de respect et de considération. La publicité qui résultoit de leur éclat, et de la multitude des assistans, formoit une preuve publique de ces engagemens sacrés ; elle prévenoit les dangers et le scandale des mariages irréguliers ou clandestins.

Il y avoit des hôtels particulièrement consacrés à la célébration des ces fêtes. Ils portoient

le nom de *melle*, mot formé du vieux verbe MELLEN, *marier*. On rencontre dans la Belgique, en France et en Allemagne plusieurs lieux qui en ont conservé le nom. On en parlera à l'article du mariage.

La solemnité des repas de noces s'est maintenue longtemps; elle étoit poussée à un dégré de luxe si dispendieux que quelquefois l'autorité s'est trouvée forcée d'y mettre ordre, en bornant le nombre des convives. L'usage en a insensiblement diminué, et presque disparu depuis que les pères du Concile de Trente ont pris le sage parti de proscrire les mariages clandestins, et d'entourer la célébration du mariage de formalités capables d'en assurer la preuve.

Junon ne présidoit pas seulement aux mariages et aux noces, mais aussi aux accouchemens. Junon est l'emblême de la *providence*. Sous ce rapport une de ses attributions étoit de veiller à l'heureuse propagation de l'espèce humaine, c'étoit la *déesse de la bienfaisance*; (1) aussi de toutes les divinités il n'y en avoit

(1) Comme on donnoit à chaque dieu quelque attribut particulier, Junon avoit en partage les royaumes, les empires et les richesses. Ordinairement Junon est peinte en matrone qui a de la majesté. Elle a auprès d'elle un *paon*, son oiseau favori, et qui ne se trouve jamais avec une autre déesse. La multitude des yeux d'un paon, lorsqu'il étale son plumage, est le symbole de la *providence*, ou de la nature bienfaisante. C'est l'*Isis* des égyptiens.

point dont le culte fut plus étendu et plus solemnel.

Les festins, qui avoient particulièrement lieu le Vendredi, étoient des repas en commun, institués pour faire naître l'amitié, et entretenir la paix et la concorde entre les fidèles. C'est dans ces banquets fraternels qu'on répandoit les premiers germes de la religion, et qu'on introduisoit les premiers exercices du culte. Avant d'admettre le peuple à table, on lui faisoit sentir que les mets étoient un bienfait de la providence, qu'on devoit en reconnoître Dieu pour auteur, qu'en conséquence il falloit les lui offrir comme un hommage dû à sa bonté et à sa puissance ; aussi les prêtres les bénissoient, et cette sainte cérémonie finie, on se mettoit à table pour manger. Par le moyen de l'offrande les mets passoient dans le *domaine* de Dieu, et devenoient des biens *sacrés* ; voilà l'origine des *sacrifices* ; terme formé de *sacrum facere* : nous en traiterons spécialement.

Suite du systême hebdomadaire : son institution regardée comme divine.

L'esprit de haute sagesse qui règne dans le systême hebdomadaire, cette heureuse harmonie entre la répartition des sept jours et son application aux grandes institutions sociales, l'indication précise de ces sept jours par le cours et

les phases d'une planète qui est le *satellite* de la terre, qui ne tourne qu'autour de la terre, et qui semble être faite exprès pour la terre, ont fait regarder cette institution comme dictée par une inspiration divine ; on s'est persuadé que ces admirables accords ne pouvoient être l'effet du hasard, mais que la providence même les avoit ménagés pour le bonheur de l'homme. C'étoit une croyance reçue que la création de la semaine, qui présente un système du *monde moral*, avoit pour type la création du monde *physique*. Sans avoir besoin pour le prouver de recourir à nos livres sacrés, on n'a qu'à consulter la cosmogonie des Perses et celle des Etrusques ; l'une et l'autre assurent que le monde a été créé en six temps. Les Perses évaluent chaque temps à un mois, et les Toscans à mille ans. La Genèse le borne à un jour. Ces prétendues variantes résultent des différens sens qu'on a donnés autrefois aux termes *année*, *mois* et *jour*. Moyse n'entend certainement pas parler de *jours solaires*, puisqu'il assure que le soleil n'a été créé qu'au *quatrième jour*. Ce qu'il y a d'essentiel à remarquer, c'est qu'on s'accorde sur les parties intégrantes de l'univers, qui ont été l'objet de la création pendant chacun de ces temps : au premier temps Dieu crée le ciel et la terre, au second le firmament, au troisième la mer et les eaux, au quatrième le soleil, la lune et

les astres, au cinquième les animaux, au sixième l'homme et la femme.

Ensuite, dans la formation de la semaine, on a pris ces six temps pour des jours solaires. Le Sadder, livre sacré des Perses, après avoir parlé de la distribution du temps en six jours, *ghahanbar*, fait remarquer que cette institution est due à *Gjemschid*, et que Dieu même en a montré l'observation (1) au législateur des Persans.

» Le créateur du monde, dit Hyde, a partagé » son ouvrage en six jours, et s'est reposé au » septième, pour manifester aux hommes par son » exemple que sa volonté divine étoit que ce » jour-là fût sanctifié. Dieu, ajoute-t-il, a com» mandé strictement cette observance, et a me» nacé d'en punir les transgressions par des peines » sévères (2). » Cette loi étoit nécessaire, car telle est la nature de l'homme qu'il doit être *commandé* et forcé à faire son propre bien. Les premiers législateurs conduisoient le peuple comme un

---

(1) Le Sadder chap. 94., après avoir parlé de l'institution des six jours, *ghahanbar*, dit : „ *Scito hæcce sex* „ *ghahanbar instituta fuisse à Gjemschid ; horum autem ob*„ *servationem Deus ostendit Gjemschido.* „ Hyde, de relig. Persarum, pag. 162.

(2) Ille autem antropopathos opus suum divisit in sex dies, et tunc quievit septimo, ut exemplo esset hominibus, quos diem septimum sanctificare voluit, et id strictè *præcepit*, et sèveram pœnam in delinquentes irrogandam curavit. Hyde, page 167.

médecin conduit son malade ; ils lui prescrivoient une rigoureuse diète, ou manière de vivre, qui tendoit tant au bonheur de chaque individu, qu'au bien-être général de la société. C'est de-là que ces instituteurs philanthropes ont été nommés *Hélisiens*, HEILIGE, terme qui, comme on l'a vu, signifie *médecins* (1).

Il existoit encore une autre raison pour rendre la sanctification du septième jour obligatoire ; c'étoit pour en étendre les doux effets à toutes les classes du peuple. On vouloit que ce jour fût universellement *libre*, VRY, et observé comme tel, tant par les *esclaves* que par les *maîtres*. Par cette sage mesure, la religion venoit au secours de la classe malheureuse : elle protégeoit les *esclaves* contre le despotisme des *maitres*, souvent trop durs ou trop avides. On peut juger du soin que ces pieux législateurs prenoient d'inspirer des sentimens d'humanité et d'amour du prochain, par la manière dont on traitoit quelquefois les esclaves. Macrobe rapporte que, pendant les fêtes nommées Saturnales, les maîtres servoient les esclaves à table ; voilà des époques réputées à juste titre comme des siècles d'or.

Mais ces sages institutions n'ont point été à l'abri de la corruption du temps. Le Vendredi, ce jour de liberté consacré au soulagement et

---

(1) Voyez tome second, page 10.

à la récréation du peuple, est dégénéré insensiblement en jour de licence et de débauche; des orgies et des bacchanales ont succédé aux repas fraternels des sacrifices; la voluptueuse *Vénus* a pris la place de la décente et bienfaisante *Junon*. Le mal étoit porté à un tel point que la nouvelle loi, en conservant l'institution divine de la semaine, n'a pas trouvé de meilleur moyen pour y remédier, que de changer l'ordre des jours, et de déplacer le jour du sabat. Non contente de cela, et considérant combien les hommes tiennent aux vieilles habitudes, l'Eglise n'a pas cru pouvoir mieux atteindre son but qu'en frappant le Vendredi d'une espèce d'anathème; elle a, comme par forme d'expiation, transformé ce jour *gras* par excellence en jour *maigre*; le *Vendredi*, ce jour de délices et de la bonne chère, est devenu, par le nouvel ordre des choses, un jour d'*abstinence perpétuelle*.

Du moment que le Vendredi étoit changé en jour maigre, il ne convenoit certainement plus à un jour de noces. Mais, abstraction faite de cette circonstance, on a jetté tant de défaveur sur le Vendredi, qu'il en est résulté un préjugé singulier contre ce jour, préjugé qui se soutient encore par l'effet d'une tradition sourde, malgré qu'on en ait perdu le principe. Dans l'opinion vulgaire, le Vendredi est devenu un jour funeste et de mauvais augure, même pour les sujets auxquels il étoit jadis consacré. C'étoit le jour des noces;

c'étoit la fête des esclaves ; on n'en veut plus ni pour les formalités du mariage, ni pour jour d'entrée au service domestique.

Avant de finir cet article, arrêtons-nous un moment sur l'origine du mot *weék*, nom de la semaine.

SEPTIMANA, dont on a formé *semaine*, veut dire *sept jours luni-solaires ;* il est composé de SEPTEM, *sept*, et de MANA, *lune : HEBDOMÉ* en grec, formé aussi de *EPTA*, *sept*, a la même origine. Ces noms, comme on voit, ne présentent qu'un sens matériel ; nos pères, qui avoient toujours un but moral, lui ont donné le nom de WEÉK, en anglais aussi WEEK, et en flamand communément WEKE. Ce mot signifie à la lettre *éveil*, il dérive du verbe WEKKEN, *éveiller*, *réveiller*. Ainsi que la révolution entière de la lune s'appelle MAEND, de *MAENEN*, *monêre*, comme étant une période qui donne avis des devoirs à remplir pendant son cours ; de même on a nommé les phases de la lune WEÉK, comme réveillant sans cesse dans l'homme le souvenir de ses devoirs journaliers.

Les Jours de la Semaine divinisés.
Noms des Planètes.

Lorsque l'on considère que les Planètes portent les mêmes noms que les Jours de la Semaine, et qu'on ignore le secret du systême hebdomadaire, on est d'abord tenté de croire, qu'on aura appliqué aux Jours les noms des Planètes. Une circonstance qui cependant affoi-

blit cette idée, c'est que dans la nomenclature des Jours on n'a pas suivi l'ordre du système planétaire. Le premier Jour porte le nom de Saturne, le second celui du Soleil, le troisième le nom de la Lune etc., ce n'est pas ainsi que les Planètes sont rangées dans le ciel? Quel peut donc avoir été le motif de cette disparate?

Si les Planètes n'ont point donné leurs noms aux Jours, il faut que ceux-ci aient donné les leurs aux Planètes; la conformité entre les uns et les autres ne peut pas être un jeu du hasard. Faudroit-il au reste s'étonner que des hommes, qui ont voulu environner le système hebdomadaire de toute la majesté possible, aient voulu le faire figurer dans le Panthéon de la nature? Cette idée n'étoit qu'une suite de l'opinion que la Semaine est une institution divine. Il étoit tout naturel de consacrer les noms d'un ouvrage si sublime de l'*ordre moral*, aux agens les plus augustes de l'*ordre physique*. Une chose qui se prêtoit à cet ingénieux projet, avec autant de justesse que si elle eut été arrangée par la Providence, c'est que, non-compris le Soleil et la Lune, qui faisoient déjà partie de la Semaine, on aperçut que le nombre restant des Planètes étoit égal au nombre restant des Jours de la Semaine. Cette heureuse combinaison ne permit plus de balancer; on érigea les Planètes en représentans des Jours hebdomadaires, en leur donnant le même nom qu'à ces Jours. Mais les instituteurs ne se sont pas assujettis à une imi-

tation servile ; ils ont voulu motiver leurs procédés. Faute de trouver dans la nature des autres cinq planètes des propriétés analogues aux objets indiqués par les jours, comme dans celle du soleil et de la lune, on s'est attaché à des accessoires. On a cherché de l'analogie dans la *position*, dans la *course*, et dans la *couleur* de ces astres. Voici la marche de cette opération.

Saturne, *Samedi*.

On a donné à la planète la plus éloignée le nom de Saturne : cette application est heureuse sous tous les rapports. Saturne est à la tête du systême planétaire, comme le Samedi est à la tête de la semaine, et l'agriculture à la tête des institutions sociales. Quelques-uns ont justement pris la couleur *blanchâtre* de cette étoile pour l'emblême de la *candeur* des cultivateurs. Sa course lente répond à la marche lente de la végétation et de la croissance des fruits terrestres. Le nombre de trente années que dure sa révolution compose le *siècle* des Gaulois, et donne la mesure d'*une génération*. Saturne, après cette course de trente ans, revient au signe du Taureau, et on célèbre son retour par des fêtes *séculaires*. On a choisi l'*âge de ce retour* pour peindre Saturne ; on le représente toujours comme un *vieillard jubilaire*, qui a achevé son cours d'agriculture.

Mars, *Mardi*.

La raison qui a fait prendre la troisième planète

(Mars) pour représenter la *Justice*, c'est sa couleur *rougeâtre*. Le *rouge*, couleur de *sang*, a été regardé de tout temps comme la couleur emblématique de la Justice. C'est dans cet esprit que le parlement de Paris, après la fin des vacances, faisoit au mois d'Octobre l'ouverture de son nouveau cours par la célébration d'une messe solemnelle, à laquelle les membres assistoient en robes *rouges*. Cette messe, par ses rapports avec l'exercice de la *justice*, fut nommée *messe rouge*. Le tribunal de cassation a imité ce pieux exemple ; il reprend aussi en *automne* ses fonctions judiciaires sous la protection du *Juge suprême*, et assiste à une grande messe en costume *rouge*.

Peut-être aussi, en faisant choix de la troisième planète, a-t-on eu égard à la durée de sa course. La révolution de Mars est moyenne entre les révolutions de Saturne et Jupiter d'une part, et de Vénus et Mercure de l'autre. Comme elle n'est ni lente, ni vive, elle semble assez répondre à celle qu'exige l'administration de la justice, où trop de précipitation, ou trop de lenteur sont également dangereuses. C'est bien particulièrement dans les fonctions judiciaires qu'il importe de prendre pour règle la maxime *festina lentè*. Mars achève sa course en *deux ans* ; on accordoit, dans l'ancien régime, à la partie qui avoit perdu son procès en dernier ressort, le terme de *deux ans* pour en réclamer la révision.

MERCURE, Mercredi.

La planète qui met le plus de célérité dans sa marche est celle qui se trouve le plus près du soleil : elle fait son tour dans l'espace de sept mois. Elle étoit donc la plus propre à servir d'emblême au commerce. Les opérations commerciales demandent de la célérité. En conséquence on a donné à cette planète le nom de Mercure ; on peint ce Dieu avec un *pétase* ou bonnet de voyageur, comme étant le voyageur par excellence. *Voyager* et *commercer* étoient jadis la même chose : l'objet des voyages étoit le négoce ; et pour preuve que c'étoit ainsi que les anciens l'entendoient, c'est que le pétase de Mercure étoit peint avec des *aîles ;* on n'a pas besoin d'aîles lorsqu'on ne voyage pas pour affaires.

JUPITER, Jeudi.

Pline le naturaliste rapporte comme une vérité reconnue que la *foudre* qui tombe sur la terre se forme principalement dans la région de la *planète Jupiter ;* ne cherchons point ailleurs la raison qui a fait consacrer à cette étoile le Jeudi, jour du TONNERRE, *Donderdag*. Il est vrai que, selon Pline, on en a tiré une autre conséquence ; on a cru que c'étoit de-là que naissoit la fable qui fait Jupiter lancer des foudres (1). Mais c'est parce qu'on igno-

(1) C'est un fait ignoré du plus grand nombre, mais dont

roit la nature de Jupiter : ce dieu armé de la foudre est l'emblême de la vengeance céleste.

Vénus, Vendredi.

La planète dont il nous reste à parler accompagne toujours le soleil ; elle devance cet astre le matin et semble hâter l'arrivée du jour ; le soir elle suit cet astre et semble prolonger le jour (1) ; C'étoit de ces momens, qui précèdent ou suivent les heures des travaux, que les jeunes gens de la campagne profitoient pour se voir, et pour préparer les nœuds que l'hymen rendoit sacrés et solemnels dans les fêtes du Vendredi. Il étoit donc bien naturel de consacrer ce jour à l'étoile qui préside à ces heures du *berger*. *Vénus* dont le nom a été donné à cette planète, et qui a prévalu sur celui de Junon, est encore distinguée dans

---

l'élite des savans s'est acquis la certitude par l'examen assidu du ciel, que les feux qui, en tombant sur la terre, sont nommés foudres, proviennent des trois astres supérieurs, Saturne, *Jupiter* et Mars, mais surtout de celui d'entr'eux qui occupe le poste du milieu.... Et c'est ainsi que Jupiter a acquis l'épithète de *foudroyant*. Ideoque dictum Jovem fulmina jaculari. Traduct. de Pline, liv. 2. chap. 20.

(1) Ante matutinum exoriens *Luciferi* nomen accipit, ut sol alter, diem maturans : contrà ab occasu refulgens nuncupatur vesper, ut prorogans lucem, vicemque lunæ reddens. Plin., lib. 2. cap. 8.

les poésies pastorales par le titre d'*étoile du berger*. Remarquons que Vénus est la plus brillante de toutes les étoiles ; l'éclat augmente la pompe et la magnificence des fêtes (1).

Conclusion de nos réflexions sur la semaine.

Maintenant que le voile, qui couvroit le système hebdomadaire, est levé, on voit se vérifier à la lettre toutes les idées que nous avons données sur la nature de la Mythologie. Les dieux, que les uns croyoient avoir été des personnages vivans et que d'autres vouloient faire passer pour des emblêmes physiques, ne sont, conformément à l'opinion du philosophe Persée, que des *choses utiles et salutaires mêmes* (2). Or comme ces objets d'utilité étoient les institutions fondamentales de l'ordre social, qui sembloient naître graduellement les unes des autres, on les a personnifiés et divinisés comme

(1) Suus quidem (Planetis) cuique color est. Saturno *candidus*, Jovi clarus, Marti igneus, Lucifero candens, Vesperi refulgens, Mercurio radians. Plin., lib. 2. cap. 18.

Ainsi Saturne *candidus*; les laboureurs sont des gens candides; Jupiter *clarus*, il lance l'*éclair*; Mars *igneus*, *id est rubicundus*, c'est la couleur du sang qu'on répand à la guerre, c'est la couleur de la justice; Vénus *candens* le matin et *refulgens* le soir, c'est pour éclairer l'heure du berger; Mercure *radians*, ce sont les arts, les sciences et le commerce qui font briller l'homme et les nations.

(2) Voyez tome premier page 8.

s'ils ne formoient dans leur ensemble qu'une seule famille partagée en plusieurs générations. l'Agriculture étant à la tete des institutions, Saturne, qui en est l'emblême, fut regardé comme la tige de cet arbre généalogique. Jupiter considéré comme l'embleme d'une de ces institutions, *le culte religieux*, passoit pour être le fils de Saturne : Mais cela n'empêchoit pas que, considéré aussi comme *chef de la religion*, comme être suprême, il ne fut appelé le *père des Dieux et des hommes*. C'est sous ces différens rapports que les deux natures symboliques de Jupiter, qui sembloient se contredire, se trouvent en harmonie.

On aperçoit aussi sous quel rapport Mars fut appelé le fils de Jupiter ; on regardoit la justice humaine comme une émanation de la justice divine.

Jupiter, dit-on, régna 120 ans ; 120 ans font quatre générations à raison de 30 ans pour chacune. Tout porte à croire qu'on a voulu faire entendre par cette fable que la famille céleste a eu quatre générations. *Uranus* est la première, Saturne la seconde ; Jupiter la troisième, les *enfans de Jupiter*, les héros composent la quatrième ; c'est à cette gradation généalogique que se borne le tableau de la sphère céleste (1).

(1) C'est de cette quatrième génération que parle Hésiode

En considérant mûrement la haute sagesse qui a présidé à la confection du système hebdomadaire, à cet esprit de sollicitude paternelle pour le bonheur de l'homme qui a commandé le jour de repos, on ne s'étonne pas que cette institution soit passée chez tous les peuples policés de la terre, qu'elle ait été accueillie partout avec enthousiasme, qu'on l'ait chantée et célébrée de différentes manières, comme un présent de la divinité. Flave Josephe, qui a écrit sous Titus et Vespasien, assure que de son temps le septième jour de la semaine étoit par-tout respecté et observé comme un jour de Sabat.

Passons à la division du temps en mois, on y reconnoîtra le même esprit de sagesse et de philantropie qui a présidé à l'organisation de la semaine.

---

dans son poëme des travaux et des jours, vers 156. et suiv. „ Sed postquam et hoc genus terra operuit rursum aliud „ quartum in terra multorum alumna. Jupiter Saturnius fe„ cit justius et melius virorum *heroum* divinum genus qui „ vocantur semidei, *prior ætate* per immensam terram. . . . „ Iis autem seorsum ab hominibus vitam et sedem tribuens „ Jupiter Saturnius constituit eos ad *fines terræ* procùl ab „ immortalibus. Saturnus horum rex est; et ii quidem habi„ tant securum animum habentes *in beatorum insulis* juxtà „ oceanum profundum felices heroes.

Le Zodiaque, étymologie du mot.

Le Zodiaque est la règle du temps pour la vie sociale durant la course annuelle du soleil. Examinons d'abord le sens du mot, il ne manquera pas de nous donner des lumières sur la nature de la chose ; tous les mots techniques de la république des atlantes sont des définitions.

Les astronomes font dériver communément le mot Zodiaque de *Zoon*, qui en grec signifie *animal* par la raison que les douze signes du zodiaque sont autant d'images de différens animaux. Mais dans l'hypothèse même que *Zo*, première syllabe de *zodiaque* seroit formé de *zoon*, *animal*, à quelle fin est-il suivi de cette longue terminaison *diaque*, qui compose les trois quarts du mot ? que veut dire ici *diaque ?* c'est de quoi l'on ne s'embarrasse pas. Quelques-uns cependant, qui sentent cette difficulté, préférent de faire venir le mot zodiaque de ZODION, *petit animal*, au pluriel ZODIA ; mais si cette explication se rapproche plus de la forme du mot, elle s'éloigne davantage du bon sens ; un belier, un taureau, un lion, sont-ils de *petits animaux ?*

La première syllabe de zodiaque ne vient pas de ZOON, *animal*, mais de ZOÉ, *vie : diaque* présente ici le même sens qu'il a dans l'hiérarchie de l'église ; *diaken* en flamand, *diaconos* en

grec, *diacre* en français signifient *ministre* (1). de sorte que zodiaque dans la véritable valeur du terme veut dire *ministre* ou *régulateur de la vie*. Cette définition exprime parfaitement sa nature; le zodiaque est institué pour être la *règle de la vie sociale*.

On connoit les signes du zodiaque, ils sont consignés dans ces deux vers latins.

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Le Belier, le Taureau, les Gémeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons.

C'est dans cet ordre qu'on range ordinairement les signes du zodiaque. On met à la tête le Belier, en lui donnant le titre de *dux gregis*, chef du troupeau. Mais ce n'est pas dans le même ordre que les signes ont été rangés dans leur origine. Les anciens avoient plusieurs années; l'année civile qui commençoit à l'automne, l'année naturelle qui commençoit au printemps, l'une et l'autre toujours au temps que le soleil

---

(1) Les anciens hébreux appeloient le soleil SHEMESH, *minister*, quasi totius orbis *minister* vel famulus officiosus. Hyde, page 105.

Le Zodiaque fondé sur la course du soleil, est le ministre du globe.

brille au centre du ciel, et de son empire (1).
L'année civile coïncidoit avec l'année agricole, par la raison que c'est l'agriculture qui a donné naissance aux sociétés civiles. L'année primitive étoit mesurée sur la progression des saisons. La nature durant l'hiver est regardée comme morte, et elle semble renaître au retour du printemps. Les législateurs, qui avoient à créer un monde *civil*, sont donc partis d'une saison à laquelle commence le travail de la culture; et c'est sous ce rapport qu'ils ont donné à l'année même le nom de *Jear* qui signifie moisson. C'est dans cet ordre que nous allons parcourir et expliquer les signes du zodiaque.

La Balance.

La vierge céleste qui porte l'épi, dernier signe du zodiaque, étoit comme nous allons bientôt le voir, l'emblême de la grande fête de la moisson, qui couronnoit l'année agricole. La saison des labours et des semailles renaissoit au signe de la balance; pour appeler les cultivateurs à reprendre leurs travaux on n'avoit pas besoin de signe particulier; le mot *herfst*, nom de l'automne, signifiant temps de labour,

(1) Ils avoient encore une année sacrée; celle-ci commençoit au solstice d'hyver; le jour ou plutôt la nuit de ce solstice étoit appelée MODRANECHT (*a*), *nuit-mère*. Scaliger, de emend. temp.

(*a*) Voyez page 68. du tome second de cet ouvrage.

étoit un avertissement suffisant. Mais une chose essentiellement nécessaire, c'étoit de montrer au cultivateur un garant de sa propriété, et d'une récolte paisible des fruits de ses frais et de ses travaux. Cette garantie étoit l'action de la justice, ainsi qu'on vient de l'établir dans la distribution des jours de la semaine. Il ne faut que cette réflexion pour reconnoître à l'instant la nature et le but du signe dont nous parlons. La balance a passé de tout temps pour le symbole de la justice, le devoir d'un juge est de *peser* la validité des causes, comme on pese les objets matériels dans une balance. Ainsi par ce signe on annonçoit l'activité des tribunaux et l'empire de la justice. Le cours de la justice s'ouvroit simultanément avec le cours de l'agriculture. On plaçoit le glaive de mars ou de la justice, à côté de la charrue et de la faulx de Saturne. Et c'est pour cette raison que Saturne avoit son exaltation dans le signe de la balance. Cet usage né avec la civilisation de nos pères, s'est perpétué jusqu'à nos jours; on voit par-tout les juges, après avoir joui d'un repos nécessaire durant la dernière saison de l'été, reprendre leurs fonctions aux premiers jours de l'automne.

Quoique ce soit une vérité connue de tout le monde que la balance est l'emblême de la justice, cependant, comme dans la profonde ignorance où l'on est tombé sur la nature du

zodiaque, on ne soupçonnoit pas que ce signe pût avoir quelque rapport avec l'administration de la justice, on cherche son origine dans l'état du ciel. Comme la balance répond à l'équinoxe, on s'est imaginé qu'elle indiquoit l'égalité des jours et des nuits, et annonçoit l'équinoxe; cette erreur règne toujours.

Une circonstance qui repousse cette idée, c'est qu'il n'y a pas de signe pour annoncer l'équinoxe du printemps. Le signe du Belier n'offre rien d'analogue à une égalité entre les nuits et les jours. S'il étoit entré dans le plan des législateurs de signaler l'équinoxe de l'automne quel auroit pu être leur motif de négliger celui du printemps? une pareille différence auroit marqué une incohérence dans leur ouvrage; et avec de pareils défauts le zodiaque n'auroit point passé à l'immortalité.

Mais une raison directe, qui tranche la difficulté d'une manière sensible, c'est qu'il répugne au sens commun de désigner l'équinoxe par la figure d'une balance. Il est de principe que l'objet *figurant* doit avoir une sorte d'analogie, soit morale, soit physique avec l'objet *figuré*; mais comment indiquer l'égalité des jours et des nuits par l'image d'une balance? la balance est un instrument pour *peser*; la durée du temps, la longueur des jours ne se *pesent* pas, on les *mesure*. La destination du juge au contraire est de peser moralement, au poids de la loi et

de la saine raison, les moyens, les prétentions les droits, les torts des parties contendantes qui se présentent à son tribunal. Un astronome pese-t-il la longueur des jours et des nuits pour constater leur égalité? il les mesure sur la course du soleil. La balance en fait d'allégorie n'est pas plus propre à désigner la longueur, l'égalité ou l'inégalité des jours et des nuits, que l'instrument de mesure, nommé *aune*, n'est propre à déterminer l'égalité ou l'inégalité de la pesanteur des corps. S'il eût été question de signaler les équinoxes, il ne manquoit pas de symboles propres; une sphère par exemple moitié noire, moitié blanche auroit parfaitement rempli ce but.

La propriété symbolique de la balance a été reconnue par les astrologues. Dans leur science généthliaque la balance passe pour l'*emblême de la justice*; ils tirent un heureux horoscope en faveur de ceux qui naissent sous ce signe; c'est dans leurs principes le pronostic d'un caractère droit et *juste*.

Du Scorpion.

Pour bien comprendre le but de ce signe, ainsi que celui du sagittaire, il faut se reporter en idée dans ces siècles reculés où, avant l'âge de la civilisation et les progrès de la culture, la terre présentoit par-tout, et nommément dans nos climats, de vastes déserts et

d'immenses forêts, repaires d'animaux nuisibles. On rencontroit sur tous ses pas des reptiles venimeux, ou des bêtes féroces, sans parler pour le moment des bêtes sauvages, dont on traitera à l'article suivant. On est effrayé au récit de cette innombrable quantité de serpens qui anciennement infestoient toute l'étendue des gaules. En Egypte, pour se garantir contre ces reptiles, les ouvriers ne travailloient que chaussés avec des bottes, *ocreati*. Tout le monde a entendu parler des gros serpens, et surtout de ces serpens à sonnettes, qui rendent si dangereux les cantons incultes de l'Amérique. On peut juger de-là du triste état, auquel sous ce rapport seul, l'homme étoit réduit avant l'époque des réunions civiles. Chaque individu étoit en guerre perpétuelle contre ces animaux funestes. Mais que pouvoit l'habitant isolé contre cette multitude d'ennemis ? sans cesse il devoit sentir l'impuissance de ses efforts, et la nécessité de s'allier avec ses semblables pour opposer une résistance mutuelle à ces destructeurs du genre humain. Ce sentiment, n'en doutons pas, a grandement influé sur la détermination de former des associations politiques. Il devoit naturellement entrer dans le plan des hommes de faire cause commune, pour attaquer dans des temps donnés, avec des forces réunies les animaux nuisibles.

L'époque la plus convenable pour employer

ces mesures étoit les derniers mois de l'automne. Cette saison, quoique spécialement destinée à la culture des terres, laissoit aux cultivateurs des intervalles suffisans pour s'occuper de ces soins. Voilà le vrai but du signe du scorpion; l'image d'un serpent servoit de cri de ralliement pour marcher à la destruction des reptiles venimeux. Le temps qui répond à ce signe étoit sagement combiné; c'est au milieu de l'automne que les serpens deviennent comme *engourdis*, et sont le moins à craindre.

Du Sagittaire.

La chasse que l'on faisoit aux bêtes féroces succédoit à la guerre des serpens: elle étoit annoncée par le signe du sagittaire qui présente la figure d'un chasseur. De tout temps l'homme eût des ennemis déclarés dans les animaux carnassiers; il a été forcé de les combattre même avant l'invention des armes, témoin le combat d'Hercule contre le lion de Némée. Selon Diodore de Sicile, la classe des cultivateurs en Egypte étoit chargée de la destruction des animaux nuisibles.

La chasse dans les temps anciens étoit le plus sûr chemin de la gloire et des honneurs (1).

(1) Ferarum venationes militiæ rudimentum et prælüdium; Cyrus, Mithridates et plerique *heroes* ita instituti. Bellum

Les hommes courageux et adroits qui excelloient dans cet art et qui employoient leurs forces et leurs talens à purger la terre des monstres, attiroient l'admiration et la reconnoissance des peuples. Le premier mortel que les livres sacrés nous peignent comme un héros étoit un chasseur, c'est Nemrod, qualifié de grand chasseur devant le seigneur (1), il passe pour être le fondateur de l'Empire de Babylone.

On peut se rappeller ici la belle description qu'Homère nous donne du baudrier d'Hercule (2); on y avoit peints différens animaux féroces, comme autant de trophées de ses utiles et brillans exploits. Dans ce tableau l'*ours* se trouvoit à la tête, par la raison que c'étoient sur-tout les *ours* qui infestoient le climat du nord, et qui étoient le principal objet de la chasse: cela est si vrai que du mot *beer*, *ber*, on a formé celui de *BERSARII*, *chasseurs*. C'est ainsi qu'on appeloit les chasseurs des rois des Francs,

---

à belluis. Stemmata nobilium ursi, tigres, leones, venatio cur olim maximè necessaria. Venatio *Nimrodo* gradus ad monarchiam. Bocchart, p. 226.

Le même auteur observe que le nom de Nimrod se rend en hébreu par le mot GIBBOR, qui a beaucoup de ressemblance avec le mot *gibier*.

(1) Et erat robustus venator coram domino. Genesis, cap. X. ℣. 9.

(2) Voyez tome second, page 56.

on se rallioit, on faisoit des traques, on les attaquoit et les poursuivoit au grand bruit des cors, des trompes ou d'autres instrumens; par ces moyens on les effrayoit, on les faisoit fuir, on les éloignoit des villes et des lieux habités; c'est ce qui s'appelle en terme propre CHASSER, *jaegen*, *katsen*. Lorsqu'ensuite on est devenu assez fort pour s'en défaire entièrement, on ne s'est plus borné à une simple battue, on leur a fait une guerre meurtrière; mais le terme *chasse* consacré par l'institution est demeuré intact.

Du Capricorne.

Lorsque le soleil entre dans le Cancer, il commence à s'éloigner de nos climats; il prend sa course vers le midi, *descend* toujours pendant six mois comme s'il alloit nous quitter pour jamais; mais enfin ayant parcouru le dernier degré du sagittaire, il s'arrête, fait une pause, remonte au ciel, revient visiter nos climats pour y répandre les effets de sa salutaire influence. C'est cette *bonne nouvelle* qui est annoncée par le signe du Capricorne. De même qu'une chèvre, en broutant l'herbe sur des montagnes, va toujours en montant et franchit les lieux les plus élevés, le soleil, arrivé au point du Capricorne, remonte au haut du ciel et continue une marche ascendante jusqu'à son retour au signe du Cancer : c'est cette analogie qui a

suggéré l'idée de désigner ce phénomène céleste par la figure d'un bouc, ou d'une chèvre.

Ainsi le Capricorne est un signe astronomique qui marque le retour du soleil. Le signe du Cancer qui annonce le départ de cet astre, est, sous ce rapport, aussi astronomique, comme nous le verrons plus bas. La nature de ces deux signes a été reconnue par la plupart des écrivains; Macrobe l'a développée d'une manière satisfaisante dans son commentaire sur le songe de Scipion.

Dans la sphère indienne ce signe est composé de deux animaux, d'un bouc et d'un poisson, quelquefois d'un bouc seul à *queue de poisson*; le poisson a pour objet d'indiquer la saison de la pêche d'hiver. Dans nos sphères le dauphin céleste, emblême de la pêche, remplit la même fonction. Il annonce aussi l'ouverture de la pêche par son lever, qui coïncide avec celui du capricorne. En traitant du cancer nous verrons que ce signe, outre sa qualité astronomique, a aussi des rapports avec la pêche; il annonce l'ouverture de celle de l'*été*. Ainsi en hiver la chasse aux bêtes féroces est suivie immédiatement de la pêche.

Le Capricorne commence la saison d'hiver; cette saison étoit annoncée comme toutes les autres par des fêtes particulières. Nous avons déjà observé que *Kersmisse*, *Noël*, en rappelle l'origine. C'est le temps de la plus longue nuit,

appelée *Moeder-Nacht*, *Nuit-Mère* (1). Elle est dans nos climats de la même durée que dans la patrie des premiers prêtres chaldéens, c'est-à-dire, pour nous servir des termes du Zend-avesta, *égale aux deux plus courtes nuits d'été*. C'étoit durant cette nuit qu'on célébroit les mystères auxquels Ulysse a assisté, et où les initiés subissoient une espèce de mort civile et reprenoient une nouvelle vie.

Du Verseau.

Le signe du Verseau répond au *milieu* de l'hiver; la nature dans cette triste saison est comme morte. L'homme après avoir enduré le froid de l'automne et celui du premier mois de l'hiver, cherche les moyens de ranimer son sang glacé : les législateurs en ont senti le besoin eux-mêmes; ils ont bien jugé qu'il convenoit d'user d'une certaine indulgence dans des temps si difficiles. En conséquence ils ont accordé au peuple des jours de récréations. Ils lui ont permis de se rassembler et de se divertir dans des banquets fraternels; c'est ce qui est indiqué par le signe du Verseau. Ce signe représente un homme qui tient une cruche (*amphora*) inclinée comme s'il versoit à boire.

Pour preuve d'abord que les anciens l'ont ainsi compris, c'est qu'on a donné à l'homme

---

(1) Voyez tome second, p. 68.

qui tient le vase, le nom de *Ganymede* ; on sait que Ganymede est l'*échanson* du ciel, et qu'il versoit à boire aux dieux. On entend par ces fables les fêtes du peuple de dieu, ou des hommes justes de la République Elysienne.

Une autre preuve se tire du mot HORNUNG que l'on continue de donner au mois qui répond à ce signe ; l'étymologie de ce mot a beaucoup exercé le génie des glossateurs. Keysler, dans ses antiquités germaniques, en a saisi le véritable sens. Il remarque que HORNUNC vient de *Horne*, *Corne* ; ce mois a été ainsi nommé, parce qu'il étoit consacré aux bacchanales : les *Cornes* étoient anciennement les vases qui servoient pour *boire*. L'auteur après avoir bien développé son opinion, invoque à l'appui plusieurs tableaux contenant nombre de figures de cette espèce, qui comme instrumens emblématiques avoient des rapports au mois HORNUNC.

Il n'est pas difficile de reconnoître dans cette ancienne institution la source de notre *carnaval*, qui continue d'être en vogue dans le signe du *Verseau* chez la plupart des peuples de l'Europe. Ceux qui se sont le plus distingués dans ces divertissemens sont les *Vénitiens* originaires, comme on sait, des bords de la manche, et colons des premiers phéniciens (1). On a vu

(1) Voyez tome premier, p. 230.

que c'est ce peuple qui a établi l'usage de ses ancêtres d'épouser *hebé*, ou la mer (1).

Ceux qui ont envisagé les signes du Zodiaque comme météorologiques ont pris le Verseau pour le symbole de la pluie; mais dans ce système même l'image du verseau, auroit été mal appliquée; le mois moyen de l'hiver auquel il répond, n'est nullement remarquable, ni particulièrement distingué par une abondance de pluies; c'eut été plutôt le mois d'Octobre (2) auquel il auroit pu convenir d'appliquer le signe du Verseau.

D'autres qui ont voulu chercher l'origine du Zodiaque en Egypte, ont regardé le Verseau céleste comme l'emblême du débordement du Nil. Mais outre que, pour pouvoir faire application du Verseau sous ces rapports, il a fallu renverser l'ordre total des signes, et placer la Balance à l'équinoxe du printemps, on ne conçoit pas comment on a pu attribuer de pareilles conceptions aux premiers instituteurs qu'on nous représente comme si sages. Un vase *incliné*, tel que celui du Verseau, pourroit figurer le cours d'un fleuve ou plutôt d'une *cascade*, mais nullement un dé-

(1) Voyez tome premier, pages 230. et 231.

(2) Le mois d'Octobre étoit nommé *Brumaire* dans le calendrier de la république française; le nom de *Pluviôse* lui convenoit davantage.

Le calendrier grégorien a reparu avec le premier Janvier 1806, qui répondoit au 11 Nivôse an XIV.

bordement ; l'eau qui déborde *monte*, et ne *descend* pas.

Des Poissons.

Si une sage police permet d'adoucir les rigueurs des saisons par des intervalles de récréations et d'amusemens, elle n'ordonne pas moins de circonscrire le temps de ces réjouissances souvent dangereuses, et d'y mettre un terme qu'on ne puisse dépasser. Nos législateurs ont fait plus ; ils ne les ont pas seulement bornées à l'espace du signe du Verseau ; mais de peur qu'elles n'eussent quelquefois opéré sur le physique des individus des effets qui, sans précautions, pouvoient devenir funestes, ils ont fait succéder aux jours de ces bruyantes fêtes et des festins recherchés, des jours de calme, d'abstinence, d'expiations, et ont pour ainsi dire mis le peuple au régime et à la diète ; c'est ce qui, en style emblématique, est admirablement exprimé par le signe des Poissons. Le poisson est, sous plusieurs rapports, un vrai symbole de la frugalité et de la pureté ; point d'animal plus *sobre* qu'un poisson, il ne vit que d'*eau ;* point de chair *moins substantielle* que celle de poisson : elle n'est produite que par l'eau ; point d'animal plus *pur*, il habite l'eau, il se baigne, il se purifie sans cesse. Se nourrir de poisson est passé en proverbe pour dire, faire abstinence ; *jour de poisson*, VISCHDAG, et jour *maigre*, sont, dans notre manière de parler, devenus synonymes.

Comme on vient de voir dans le signe du Verseau l'origine des bacchanales, il n'y a personne qui n'aperçoive à l'instant, dans le signe des Poissons, l'origine de notre carême, temps consacré à l'abstinence et aux exercices de piété. Nous verrons sans cesse que, sans nous en douter, nous observons la plupart des institutions élysiennes et les règles du Zodiaque, nous sentons à tout moment la vérité de ce que le Seigneur a dit sur le but de sa mission. Je ne suis point venu, dit-il, dissoudre l'ancienne loi, mais la révéler et l'accomplir (1). Le ramazan des Turcs est également un reste de cette pieuse et salutaire institution, figurée par le signe des Poissons.

C'est vers le signe des Poissons que les Romains avoient fixé leurs cérémonies religieuses de *purifications* et d'*expiations*. Le mot de *Februarius*, nom consacré à ce culte, en fait foi : il signifie *mois de purification ;* la racine en est le verbe *februare*, qui, en vieux latin, selon Varron et d'autres, veut dire *purifier*, *expier ;* FEBRUA sont des *purifications ;* on expioit, dans cette période sacrée, les excès et les débauches des fêtes bacchiques.

Il est présumable cependant, qu'en prolongeant le temps d'abstinence jusqu'à l'équinoxe, on a eu encore un autre but dans cette sainte institution, savoir celui de munir l'homme physique contre les dangers atmosphériques de la nouvelle saison.

---

(1) Non veni solvere sed adimplère legem. Matth. cap. 5. ℣. 17.

Il est reconnu que la lune de Mars est un temps critique pour les gourmands, surtout pour ceux qui se livrent à des excès dans la boisson; et on sait que les anciens habitans du nord n'étoient point délicats sur cet article. La bierre étoit leur idole, c'étoit le nectar du Valhalla ou Paradis des Scandinaves. Les anciens législateurs, on le répéte, dirigeoient l'homme physique et l'homme moral; ils étoient, sous les deux rapports, des HEILIGE, *sanantes*, des *médecins*. On croyoit que Dieu n'exige de sacrifice de l'homme, et ne lui impose de mortification corporelle que pour son propre bien-être.

Du Bélier.

Le soleil, roi de l'univers physique, après avoir parcouru durant l'espace de six mois la partie méridionale de son empire, vient visiter la partie boréale pour y répandre également sa vertu fécondante. A son entrée dans le signe du Bélier la nature prend une nouvelle face, et annonce une espèce de régénération. L'homme comme engourdi par les frimats, sent refluer dans ses veines le feu qui sembloit l'avoir abandonné, la terre ouvre son sein aux herbes destinées à la pâture des bestiaux; la vie pastorale reprend sa vigueur; les femelles commencent à peupler les troupeaux, et trouvent dans les nouvelles productions de la terre un aliment pour la formation de leur lait; voilà ce qui est indiqué

par le signe du Bélier, ou, selon d'autres, de l'*agneau ;* l'image de cet animal est un appel aux bergers et aux bergères, une invitation de reprendre leur vie pastorale.

Cette heureuse révolution céleste se célébroit avec toutes les démonstrations de la joie dans des banquets fraternels, dont un *agneau* rôti étoit le mets principal et les délices des convives. Cet usage, comme on sait, s'est perpétué jusqu'à nos jours, quoique le temps ait apporté un changement total dans l'économie pastorale. Il étoit tout simple de se régaler au retour du printemps avec les prémices des troupeaux ; c'étoit le temps de la naissance des agneaux ; c'étoit sous le signe du bélier que les mères mettoient bas. Attentifs non-seulement aux progrès de la propagation, mais surtout au perfectionnement de l'espèce, les premiers pasteurs ne laissoient couvrir les brebis que durant la saison indiquée par la nature ; et cette saison dans nos climats est l'espace de temps contenu entre le 15 Novembre et le 15 Décembre. Cette vérité a été clairement démontrée dans un mémoire couronné par l'académie royale de Bruxelles en 1776 (1).

On avoit proposé la question suivante : *Quels sont les moyens de perfectionner, dans la Belgique, la laine des moutons ?*

L'auteur, Mr. Fouillé, cultivateur expert, dit

(1) Il se trouve dans le recueil des mémoires qui ont remporté des prix.

dans la première partie de son mémoire : »Les »béliers mêlés en tout temps avec les brebis, les »*couvrent dans toutes les saisons ;* aussi voit-on »dans les troupeaux des agneaux de tous les mois. »Ceux qui viennent après le mois de *Mai* n'ont »que des herbes trop avancées qui ne conviennent »ni au lait de la mère, ni à la foiblesse de l'es-»tomac du petit..»

Ensuite examinant, dans la seconde partie, les avantages que les animaux *sauvages* ont sur les animaux *domestiques*, il observe :

»Que les animaux sauvages n'ont qu'un temps »marqué pour l'accouplement. L'auteur de la na-»ture a tellement ménagé ce besoin, que les »mères mettent bas dans la saison la plus favo-»rable à la nature de leurs petits. C'est, conclut »Mr. Fouillé, d'après ce peu d'observations, qu'en »rapprochant les moutons de l'*état naturel*, on en »perfectionnera l'espèce ; il faut à cette fin séparer »les béliers des brebis, et ne les réunir que *du* »15 *Novembre au* 15 *Décembre*, pour que les »mères mettent bas dans le courant d'*Avril.*

»Dans cette saison l'herbe commence à pousser, »la mère trouve une nourriture qui contribue à »la qualité et à la quantité de son lait, et l'agneau »qui commence à paître à cinq ou six semaines, »un aliment délicat qui convient à son âge. »

Le sacrifice et le festin solemnel de l'agneau qui se faisoient précisément au signe de cet animal, ne permettent pas de douter que les

anciens pasteurs ne se soient conformés à cette règle de la nature. Les premiers législateurs étoient des mages (*scrutatores naturæ*) (1) : ils consultoient dans toutes leurs institutions l'oracle de la nature et de la providence. Nous verrons à l'instant qu'ils ont suivi la même marche pour la propagation de l'espèce humaine. Ils ont rapproché l'union conjugale de la saison indiquée par la nature, en la fixant au signe des Gémeaux, ou du mois de Mai.

Les fêtes du printemps ont été de tout temps, et chez tous les peuples, les plus riantes de l'année; les Romains les appeloient *hilaries* par excellence (2). Dans leurs pseaumes et leurs hymnes sacrés, les Scaldes faisoient retentir leurs voix jusqu'aux cieux; on s'animoit mutuellement, on s'écrioit, chantons *tout haut*. C'est là le sens du mot *alleluia*, qui est passé dans nos chants d'église. On a cru qu'il appartenoit à l'hébreu; mais c'est une erreur. *Alleluia* est formé des mots ALLE-LUYE, qui signifient littéralement *tout haut*. *Alleluia* n'est pas plus hébreu que *hosanna*, celui-ci veut dire *haut-chant*, cantiques adressés à l'Etre suprême qui réside au *plus haut*, IN EXCELSIS. Il vient de HOSANG, qui est une contraction de HOOG-SANG, *haut-chant*. Nous avons déjà vu que PSALLEIN, *psalmos*, viennent du verbe SCHALLEN,

---

(1) Voyez tome second, p. 193.

(2) Festum maximum (Sabiorum) est die quo sol arietem ingreditur. Hyde de veteri religione persarum.

chanter, sonner (1). Il n'y a pas jusqu'au mot *pascha* qui ne soit teuton. On croit vulgairement qu'il est hébreu, et on l'interprête dans cette langue par le mot *transitus* : mais si *pascha* signifie *transitus*, les mots belges PASSAGIE, PAS, et le mot français *passage* signifient la même chose. Cette ressemblance entre *pascha*, PASSAGIE, *passage*, font clairement voir que tous ces mots viennent de la même racine. Quelle est donc cette racine ? Ce qui décide contre l'hébreu, c'est que *pascha* n'a point de co-relatifs dans cette langue ; on n'y trouve point de *verbe actif*, ou de substantif de ce mot ; au lieu que dans le belge on a les verbes PASSEN, PASSEÉREN, et le substantif PASSAGIER, PASSEERDER, et dans le français le verbe *passer* et le nom *passager*.

Le signe du Bélier est le *passage* du soleil de l'hémisphère méridional dans le septentrional ; c'est le *passage* de l'hiver à l'été ; c'est le *passage* d'une vie, presque égale à la mort, à une vie active ; c'est le retour à la vie pastorale qui étoit celle des patriarches. C'étoit sous tous ces rapports intéressans le *passage* ou le *pascha* par excellence ; il n'est donc pas surprenant qu'il ait été célébré avec tant d'éclat et de dévotion.

Le grand intérêt de la chose a donné de l'importance au nom même ; le Bélier joue un

---

(1) Voyez tome second, p. 70.

si grand rôle dans les mystéres de l'antiquité que nous avons été plus d'une fois dans le cas de devoir anticiper sur son nom primitif, pour éclaircir les sujets qui se présentoient à notre examen. On sait donc que ce nom étoit *hammel*, il signifie proprement *mouton mâle*. Si les arabes et d'autres savans orientaux, en adoptant notre Zodiaque, n'ont point fait scrupule de traduire quelques noms des signes dans leur langue, ils ont cependant respecté le nom *hammel*. Le titre du premier signe, qui étoit comme le chef de la milice Zodiacale, leur a paru trop sacré pour oser y toucher, *al-hammel* le même que *le hammel*, est le nom que les arabes ont toujours donné au signe du Bélier.

Hammel, comme on sait, vient de *ham*, *PRAIRIE*, c'étoit à proprement parler le *mouton mâle* qui conduisoit le troupeau à la prairie, et qui dans cette vue portoit au col une *sonnette* (BEL) ce qui lui fit donner le nom de BEL-HAMMEL, *mouton à sonnette*. Les anglais disent *bell-wither*, les allemands GLOCKEN-HAMMEL, de GLOCKE, *cloche*, en vieux allemand *bell;* les gaulois en ont formé *bélier*, mot visiblement émané de *bel*, et le même que BELLER, *sonneur*. On ne répètera pas tout ce qui a été déjà dit à l'occasion de ce mot sur les différens noms de Jupiter hammel, Jupiter bel-hammel, Jupiter-Ammon, sur le peuple

des [illegible] minution [illegible]

Le [illegible] pâturage [illegible] s'appelle [illegible] qui veut dire [illegible]

Ce [illegible] lasciveté [illegible] l'histoire des dieux.

[illegible]

Le signe du Taureau [illegible] le même but que [illegible] et l'autre pour [illegible] bélier regarde [illegible] bêtes à lait. Le premier [illegible] consacré aux [illegible] l'herbe naissante [illegible] demandent des [illegible] du taureau appelant [illegible] bêtes à lait au pâturage [illegible] à ce signe, leur est [illegible] du lait alors commencement [illegible] et c'est ce qui a fait [illegible] nom de [illegible], et qui [illegible] toute périphrase, [illegible]

---

(1) Voyez tome second, page [illegible]

(2) Voyez Ten Kate, tom. I, pag. [illegible]

Il y a des auteurs qui ne voient dans le signe du Taureau que l'emblême de l'agriculture ; ils se fondent sur l'ancien usage d'employer des bœufs à la charrue ; mais ce travail n'est pas la destination naturelle de ces animaux. On a élevé des vaches longtemps avant qu'on connût même l'usage de la charrue ; les patriarches n'étoient point cultivateurs. On fait traîner la charrue de la manière que l'on juge la plus convenable ; on y emploie tantôt des bœufs, tantôt des chevaux, et dans quelques endroits des esclaves. Prendra-t-on aujourd'hui l'image d'un cheval pour le symbole de l'agriculture, par la raison que cet animal a remplacé le bœuf presque partout dans le labourage ? Et pourquoi un taureau qui tire l'instrument aratoire, représenteroit-il plutôt l'agriculture que le laboureur qui le dirige ? C'est la charrue qui est le symbole du labour des terres ; les vaches sont destinées par la nature à nourrir l'homme de leur lait. Ce n'est qu'en les immolant en l'honneur de la divinité, qu'on a primitivement osé se servir de leur substance pour se nourrir.

Des Gémeaux.

Les législateurs, après avoir pris soin des troupeaux, n'ont point négligé l'intérêt des bergers et des bergères. Ils ont consacré le signe suivant à l'*hymen* ; c'est ce qui est indiqué par les Gémeaux, emblême du couple conjugal. Il est vrai que nos sphères ne distinguent pas leur sexe ;

mais la sphère des Indiens supplée à ce défaut. Dans leur Zodiaque, les Gémeaux sont de sexe différent : on les traite de Gémeaux, non pour dire qu'ils sont frère et sœur, mais pour marquer une *égalité morale d'âge*, circonstance heureuse pour bien assortir les mariages. *Si vis nubere nube pari :* les mariages disproportionnés sont rarement heureux.

Les législateurs, attentifs à rapprocher l'union des sexes au temps marqué par la nature, ne pouvoient pas choisir des instans plus propres pour couronner l'amour. Le mois de Mai, par sa température moyenne entre le froid et le chaud, est la meilleure saison pour la propagation de l'espèce humaine. Le savant Bailly s'exprime à ce sujet avec beaucoup de sagesse (1), lorsqu'il dit : « Quoique l'homme civilisé ait l'industrie de s'entourer de » la saison qu'il veut, la saison de la nature est » toujours la plus puissante ; la plupart des enfans » naissent ici dans les mois d'hiver, parce qu'ils » ont été conçus dans les mois du printemps. Nous » n'avons cependant ni des étés bien chauds, ni » des hivers bien froids ; mais notre mois de *Mai* » est la température moyenne, et le temps de » l'amour pour tous les êtres. »

C'est sans doute pour cette raison qu'on a donné à ce mois le nom de *Mey* (2), mot qui en vieux teuton signifioit PUELLA, *fille*. MEY-

(1) Bailly, lettres sur l'Atlantide, pag. 252.
(2) *Mey*, puella, virgo est. Keysler, p. 395.

MAEND, *mois de Mai*, veut dire, *mois consacré aux filles*, et par suite *mois consacré à l'amour*. C'est la veille du premier jour de ce mois que les jeunes gens de la campagne rendent leurs hommages aux filles nubiles les plus importantes du village, ou à celles que leurs cœurs ont choisies, en décorant la façade de leur demeure de branches de feuillage. Ces trophées d'amour portent le nom du mois et des nymphes auxquels ils sont consacrés, on les appelle *meyen*, ou *mey-tacken*.

Aussi le signe des Gemeaux est encore l'appel aux unions conjugales dans nos habitations villageoises. Les campagnards, les bergers et les bergères, dirigés par les loix de la nature et par les institutions anciennes, remettent communément la solemnité de l'hymen au mois de mai. C'est au premier de ce mois que finit le service des domestiques à la campagne ; sans doute afin que rien ne mette obstacle à leur bonheur. Le *trois de Mai* continue d'y être une fête religieusement observée et où l'on fait éclater toute la joie qu'inspirent la douceur de la saison, et l'innocence des mœurs.

C'est dans le même esprit que dans le calendrier de Charlemagne le mois de Mai est appelé *Wonne-monath*, WONNE-MAENDT (1), terme

(1) Veteribus etiam (majus) *hewila*, id est nuptialis, dictus ab *bowaöl*, nuptiis quæ tum frequentius celebrantur. Loccenius, antiq. sueo-goth., cap. 4.

qui veut dire *mois propre à la propagation* ou à *acquérir des enfans*. Il vient du verbe WINNEN, *gagner*, *acquérir*, dont nous avons eu plus d'une occasion de relever l'énergie et la valeur. *Kinderen winnen*, est encore une expression triviale pour dire *procréer des enfans*. Le mot *winner*, signifioit anciennement *genitor* (1).

Remarquons que la femelle des Gémeaux dans la sphère des indiens est figurée jouant de la guitarre ; observons aussi qu'Apollon, dieu de la musique, des chants, des danses, préside à ce signe, *formosus Phœbus Geminos*; tout cela démontre de plus en plus qu'il s'agissoit dans ce signe d'objets, dignes d'être célébrés par tous les élémens de la joie.

Du Cancer, Ecrevisse.

Nous venons d'observer à l'article du Capricorne que, parmi les signes, il y en a deux qui sont mixtes, c'est-à-dire des signes célestes et *terrestres*; ce sont ceux qui marquent les deux extrémités de la course annuelle du soleil, ou les solstices. Le Capricorne est le signe du solstice d'hiver, le Cancer est celui du solstice d'été. Lorsque le soleil entre dans l'Ecrevisse, il se trouve au dernier jour de sa course ascendante, et commence [illegible]

(1) [illegible]

dante vers la plage méridionale. Dans les efforts qu'il semble faire pour arrêter sa marche, et prendre une direction rétrograde, il décrit, pendant quelques jours, à-peu-près les mêmes cercles et paroît stationnaire, ce qui a fait donner à cette position le nom de *solstice*. En retournant ainsi lentement, le soleil prend une nouvelle route, mais toujours oblique, et va traverser dans sa course descendante des espaces marqués par de nouveaux signes. On n'a pas cru pouvoir annoncer ces phénomènes célestes d'une manière plus sensible que par l'image d'une Ecrevisse ; cet animal, remarque justement Macrobe, semble marcher à reculons, et décrire une ligne oblique (1) ; c'est ainsi que la plupart des auteurs expliquent la nature de ce signe.

Tandis que le soleil fait une pause dans le ciel, la terre semble aussi accorder des momens de repos aux cultivateurs. Le mois de Juin exige peu de soins ; les grains marchent alors à grands pas vers le dernier degré de maturité. C'est pour cette raison que le mois de Juin porte dans nos calendriers le nom de *braek-maend*, qui veut dire *mois de repos*.

---

(1) Cancer obliquo gressu quid aliud nisi iter solis ostendit? Qui viam numquam rectam sed per illam semper meare solitus est, obliquus qua se signorum verteret ordo : maximèque in illo signo, sol à cursu supero incipit obliquus inferiora jam petere. Macrob.

B[illegible] comme [illegible]
reposer, et c'est [illegible]
lan[illegible] les [illegible]
poser pen[illegible] années.

Outre l'indication [illegible]
donnoit sur la [illegible]
comme [illegible]
pêche [illegible]
de fixer l'ouverture [illegible]
à la fête de St. Jean-[illegible]
même esprit que [illegible]
poisson annonçoit la [illegible]
signes du Scorpion et [illegible]
la saison de la chasse aux [illegible]
féroces et sauvages. [illegible]
stellations de la sphère [illegible]
cors de chasse : [illegible]
le zèle des cultivateurs [illegible]
de la police rurale.

Il est possible qu'[illegible]
visse pour marquer le [illegible]
diminution progressive [illegible]
aussi égard à la couleur [illegible]
Le soleil en quittant [illegible]
la région des ténèbres, [illegible]
nuent, semblent à chaque [illegible]
noircir par les deux [illegible]

Au signe du Cancer [illegible]
qui est l'emblème de la [illegible]

(1) Voyez tome second, [illegible]

la providence a ménagé exprès le repos, dont le cultivateur jouit durant le signe du Cancer, pour préparer ses forces au rude travail de la récolte.

Du Lion.

Le Lion est le signe intermédiaire des trois qui remplissent l'espace de l'été. Le temps de la moisson s'annonçant par le mot SOMMER, *récolte*, et la maturité des grains se manifestant d'elle-même, il ne restoit qu'à encourager le cultivateur pour qu'il se livrât avec ardeur aux pénibles travaux de la coupe et de la récolte des bleds. Voilà à quoi tend le signe du Lion; cet animal est l'emblême de la valeur et du courage. Homère comme on le sait, donne à Hercule l'épithète de *Tumoleonta*, héros *au cœur de Lion* (1). En exposant aux regards du laboureur l'image d'un Lion, on semble lui dire : » homme des Champs, voilà l'époque » qui va vous récompenser de vos peines et » couronner vos travaux; regardez ces champs » parés de riches moissons, fruits de vos » labeurs, de vos soins, de vos dépenses! Le » temps est venu de recueillir tous ces biens, » et de les déposer en lieu de sureté. Le tra- » vail est rude; mais sachez que la nature, » pour mieux faire sentir tout le prix de ses » bienfaits, ne les accorde qu'à la sueur du

(1) Voyez tome premier, p. 220. de cet ouvrage.

» front de l'homme. Armez vous de courage, » imitez la valeur du roi des animaux ; et bien » loin de vous laisser abattre par les chaleurs » brûlantes de la canicule, qu'elles ne servent » au contraire qu'à enflammer de plus en plus » votre ardeur pour terminer heureusement la » carrière agricole. »

Tel est le langage symbolique qu'on paroît prêter au signe du Lion; on remarque que les hébreux donnent au Lion céleste le nom d'*Arish*, et les syriens celui d'*Arya*. Il est apparent que ces mots viennent de AR, *épi*, *moisson*, que *Arish* est une épithète donnée au Lion pour marquer ses rapports avec les travaux de *la moisson*, et que les syriens en adoptant le Zodiaque, ont conservé ce mot à cause de son grand intérêt, comme d'autres peuples ont gardé celui de *Hammel* nom du Bélier.

Si le courage est indispensable dans la saison brûlante des récoltes, il n'est pas moins une vertu nécessaire dans toute grande action. Le courage est l'ame des sociétés ; il répand la vie dans toutes les classes du peuple ; il anime les arts, les fabriques, et toutes sortes d'exercices d'utilité publique. C'est pour ces considérations que nos protoparens ont adopté le Lion pour les armes de leur république. On connoit le *Lion Belgique* ; les chefs du peuple s'étoient appropriés pour armes particulières l'*Aigle*, les bardes et les scaldes, poëtes-musiciens, chan-

tres de la divinité, avoient pris la *lyre*, les prêtresses le *Croissant*. Mais le Lion étoit consacré à la généralité du pays ; il s'étendoit à tous, par la raison que ses vertus sont nécessaires à tous, et en tout temps.

Du signe de la Vierge.

Nous voilà enfin parvenus au signe qui couronne le code Zodiacal ; ce signe tient à de hauts mystères, et a donné lieu à beaucoup de fables.

En considérant d'abord qu'il entroit dans l'esprit de la législation élysienne de faire succéder constamment des jours de délassement et de joie au temps des travaux et d'occupations laborieuses, il ne sera pas difficile de deviner la nature et le but du signe de la Vierge. Aucun travail ne mérite plus d'égard que celui de la récolte, c'est le plus pénible et en même temps le plus utile. On doit donc naturellement s'attendre que le législateur n'aura pas oublié le moissonneur, et que l'année agricole ne se sera pas terminée sans fêtes analogues à l'importance de cette époque.

Beaucoup d'auteurs, en voyant dans la main de la Vierge céleste un faisceau d'épis, ont jugé que ce signe avoit des rapports avec la moisson ; quelques-uns en ont conclu qu'il en marquoit même le temps. Le docteur Hyde, persuadé que la saison de la récolte est pour

lors passée, croit voir dans la vierge céleste le symbole d'une glaneuse, en anglais *a leaser*. Mais on conçoit aisément que, dans un monument aussi important que le Zodiaque, on n'aura pas voulu figurer une fonction aussi secondaire.

Sans doute la Vierge céleste se rapporte à la moisson, et même d'une manière éclatante; c'est le symbole *de la fête de la moisson*. L'heureux succès des travaux agricoles méritoit bien d'être célébré par des démonstrations de joie et de divertissemens; tel est pour lors l'état du ciel, que la providence même semble avoir créé cette saison pour remplir cet agréable objet. Le mois qui répond au signe de la Vierge est le dernier de l'été; c'est un espace intermédiare entre la fin de la récolte et la reprise des travaux agricoles. Sa température moyenne entre le froid et le chaud, comme celle du dernier mois du printemps, a cependant un grand avantage sur le mois de Mai. Si celui-ci donne des fleurs, le mois de septembre en donne les fruits. Le mois qui répond au signe de la Vierge, est sans contredit le plus agréable de l'année, et c'est pourquoi il a été consacré généralement aux vacances.

La Vierge céleste est débout; elle tient de la main droite un faisceau d'épis, qu'elle élève vers le ciel. C'est l'attitude d'une vierge sacrée, qui offre les prémices de la moisson au tout-

puissant en signe d'action de graces. C'étoit par des sacrifices que commençoient toutes les fêtes. Le docteur Hyde, qu'on vient de citer, remarque que le signe de la Vierge aux épis, est nommé par les arabes et les perses *sumbul* ou *sumbula*, et que ce nom veut dire SPICA, *épi*. Il ajoute que les chaldéens et les égyptiens appellent également le signe de la Vierge SIBULLA, *épi*. Il conclut de là, que l'histoire des Sibylles est une pure fable qui n'a de réalité que dans le ciel, que toutes les sibylles ne sont que des êtres imaginaires, qu'il n'en existe qu'une seule qui est la Vierge céleste ; et il n'admet pas d'autre sibylle.

Il n'y a pas de difficulté à reconnoître que la Vierge céleste a porté le nom de Sibylle, non-seulement en orient, mais même et bien particulièrement chez le peuple créateur du Zodiaque. Mais conclure de là qu'il n'y auroit pas existé des sibylles, c'est comme si l'on disoit que dans les temps anciens il n'a pas existé des béliers sur la terre, par la raison qu'on trouve un bélier parmi les signes célestes. Toutes les constellations ont leur type sur la terre ; la figure d'une sibylle dans le tableau du firmament, est une preuve même de la réalité des sibylles humaines.

D'ailleurs l'histoire de ces filles fatidiques, est trop avérée pour être révoquée en doute. Les écrivains de toute croyance l'ont reconnue, et

ont regardé les prophéties des sibylles comme des oracles divins. C'est dans le don de divination de ces Vierges sacrées qu'on trouve leur analogie avec la Vierge céleste. Nous l'avons déjà dit, et on ne sauroit trop se pénétrer de cette vérité, que toutes les anciennes fêtes ou temps consacrés aux récréations, avoient la religion pour principe. C'étoit au milieu des divertissemens, et dans l'ivresse des plaisirs que les sages législatenrs jettoient les semences de la piété et de la vertu. Les arts, faits pour charmer les sens, la musique, le chant, la danse, étoient inventés et employés pour l'ornement et la solemnité du culte. On habituoit le peuple à rapporter toutes ses jouissances à la munificence divine. La Vierge, élevant le faisceau d'épis vers le ciel, étoit l'emblême de l'hommage qu'on faisoit à l'être suprême des bienfaits de la moisson. Les prêtresses chargées de faire ces offrandes, les accompagnoient d'hymnes à la gloire de dieu, et de leçons de piété et de morale. Pour inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, on mêloit dans ces cantiques le récit de grandes catastrophes arrivées au genre humain en punition de ses crimes ; on représentoit le déluge comme un châtiment céleste, et on l'appeloit SOND-VLOET, *déluge de péché*. On ne se bornoit pas au passé et au présent, les sibylles, agitées par un esprit d'inspiration, rendoient des oracles, prédisoient

l'avenir (1), menaçoient les méchans des plus grands malheurs, et annonçoient la destruction future du monde par le feu et les flammes, destruction suivie d'un jugement universel, dans lequel le dieu *Thor* déployeroit toute la sévérité de la justice.

Tous ces faits et d'autres rélatifs à la célébration des fêtes et des sacrifices propitiatoires, ont été recueillis dans les livres sibyllins. Personne n'ignore la haute réputation dont ces livres sacrés ont joui ; les romains les respectoient au point qu'ils établirent exprès des colléges de prêtres, pour les garder et pour y avoir recours dans le cas de calamité. A l'exemple de plusieurs saints pères, l'église a consacré l'oracle de la sibylle sur la fin du monde dans la première strophe d'un cantique religieux connu, *dies IRÆ, dies illa, solvet sæclum in favilla, teste David cum SIBYLLA.*

On se souvient que *dies iræ* est notre *dag van TOORN*, ou jour de colère, et que de ce mot TOORN, *ira*, on a formé *Thor*, nom emblématique du dieu chargé de la vengeange céleste, qui présidoit aux mystères célébrés le Jeudi, *Thors-dag*, dans lesquels on donnoit le spectacle de la punition divine des méchans.

---

(1) Les druïdes, selon Pomponius Mela, connoissoient les volontés des dieux; ce qui veut dire, qu'ils fondoient leurs prophéties, leurs dogmes, sur les inspirations divines.

Quelques auteurs font la Vierge céleste fille d'Apollon, et prétendent que ce fût ce dieu qui la plaça dans les cieux (1). D'autres se bornent à dire qu'Apollon lui accorda le don de la divination; toutes ses traditions s'accordent avec l'idée que nous venons de donner de cette constellation; Apollon étoit le dieu des *fêtes* et des *oracles*.

On ne s'étonne plus de cette multitude de sibylles dont l'histoire fait mention; le nombre de ces prophétesses a naturellement dû se multiplier en raison des progrès que le culte élysien faisoit dans des pays étrangers.

Il est à remarquer qu'anciennement dans nos climats le sexe étoit particulièrement appliqué à la *filature*. Toutes les femmes passoient pour des *fileuses;* on appeloit, dit Ten Kate, les parens du coté maternel *spille-maegen*, parens du coté du *fuseau*, SPILLE. Le mot *quenouille* étoit un terme métaphorique pour désigner les femmes en général. On disoit, (et on le dit encore) qu'une maison étoit tombée en quenouille, lorsqu'une fille en étoit devenue l'unique héritière. Les filles des rois des Francs s'occupoient de la filature: on les excluoit du trône, parce qu'on les croyoit plus propres à *filer* qu'à défendre l'état. C'est ce qui faisoit dire que le royaume ne

(1) Hygini poëticon astronomicon, lib. 2. cap. 25. Theon., pag. 129.

devoit pas tomber en quenouille. Voilà la véritable définition de la loi salique qui refusoit aux femmes la succession au gouvernement.

Sous ce rapport les sibylles étoient donc des *fileuses ;* or comme leurs oracles s'étendoient au *passé*, au *présent*, et au *futur*, et suivoient ainsi *le fil* de la vie humaine, on en a pris occasion d'imaginer la fable des Parques, dont la fonction étoit de *filer* les jours et les destinées de l'homme. C'est dans ce sens que leurs noms sont consacrés dans l'Edda islandais, sous les termes de *urd, verande*, et *skuld* (1), qui signifient à la lettre *passé*, *présent*, et *futur*. Cette division trinitaire embrasse tous les siècles et toutes les générations.

Ainsi les parques n'étoient que les symboles des trois différens temps auxquels se rapportoient les oracles des prêtresses *fileuses*, dont la Vierge céleste étoit l'emblême. Une circonstance qui ne laisse rien à désirer sur ce point, c'est qu'on considéroit la *Vierge céleste* comme la *sœur ainée*, ou plutôt comme l'origine des parques. C'est ce que nous apprend Pausanias, dans l'explication d'une épigramme, où il appelle VENUS URANIE, *l'ainée des parques* (2). Il y a des auteurs qui comptent Proserpine parmi les

(1) Voyez tome second, p. 28. de cet ouvrage.

(2) Venerem esse earum quæ *Parcæ* appellantur natu maximam. Pausanias, pag. 32.

parques. Lucien, dans son traité sur les oracles, dit que la *sibylle de Cumes* est la Vierge céleste. On n'aura pas oublié qu'on a trouvé dans l'enfer (1), ou l'île des bataves, différens endroits dont les noms tiennent essentiellement à la *filature*, tel que *hekelom*, *aspel*, et *spingiom*, qui indiquent des maisons destinées *à serancer*, *dévider*, et *filer* le lin et la laine. Toute l'antiquité a placé les parques dans l'enfer. Le monarque des enfers, (Pluton) les a, selon Orphée, constituées ses ministres.

On n'est plus embarassé pour rendre compte des merveilles qu'on a débitées sur ces filles emblématiques. Lucien les confond avec le destin; Crysippe, au rapport de Cicéron, les regarde comme la fatalité même qui nous gouverne. Tout ce qui arrivoit dans le monde étoit soumis à leur empire; Jupiter même n'avoit pas le pouvoir de changer les arrêts des parques. Tout cela est simple en considérant que les oracles des sibylles étoient l'expression de la volonté divine, et des décrets de la providence sur le sort des hommes et de l'univers.

Il n'est pas difficile à présent non plus d'apercevoir l'origine des *Sphinx* et l'étymologie de leur nom. *Sphinx* vient visiblement de *spinnen*, prononcé avec un *p* aspiré comme *sphinnen*, qui signifie *filer*. La plupart des mythologues

(1) Voyez tome second, page 23. de cet ouvrage.

n'ont vu dans la figure d'une sphinx que la réunion des deux derniers signes du Zodiaque, du Lion et de la Vierge. Les sphinx étoient donc des *fileuses* et des *sibylles métamorphosées.* On se souvient que les sphinx des Pyramides et de Thèbes, avoient rendu des oracles. Euripide a donné la véritable définition de la sphinx, en l'appellant *sapiens Virgo* (1).

Si la belgique avoit pris, comme on l'a remarqué, pour armes le Lion zodiacal, les villes du pays avoient adopté le même Lion réuni à la Vierge céleste, mais sous une forme différente de celle que présente l'image de la sphinx. La Vierge est assise, le Lion mollement couché à ses pieds, la tête posée sur ses genoux; telle est la figure qu'on donnoit aux armoiries des grandes communes et qu'on voit encore sur plusieurs portes de villes; on l'appeloit DE MAEGD; *la Vierge de la cité.*

Le Lion *couché* marquoit la *cessation* des travaux de la récolte; la Vierge *assise*, le mois du *repos* et *des fêtes* qui le suivoient. Ces symboles adaptés à notre climat ne quadroient pas avec celui d'Egypte; le signe du Lion ne répond pas au mois où l'on y moissonne les grains. Cependant le code zodiacal y étoit respecté et adopté avec enthousiasme comme chez la plupart des autres grandes nations. Les étrangers en ont fait ce que nous autres avons

(1) Voyez tome second, p. 243. de cet ouvrage.

fait du code des loix romaines ; en adoptant ces loix faites pour un autre peuple, en considération de leur excellence, nous les avons appliquées à nos mœurs et à nos usages, autant que la nature des uns et des autres en étoit susceptible. Les *Saïtes* ont fait de même du Zodiaque en Égypte ; ils ont réuni les deux derniers signes, le Lion et la Vierge, et en ont fait une figure bizarre. La partie antérieure représente la Vierge, la partie postérieure le Lion. Ils ont placé ces sphinx devant des temples et des pyramides comme symboles des oracles, ils en ont également placé devant le Nil comme des signes du débordement des eaux de cette rivière, qui avoit toujours lieu durant les signes du Lion et de la Vierge (1).

Telle est la vraie nature du systême zodiacal ; tous les signes, comme on le voit, sont parfaitement adaptés à notre climat et aux besoins essentiels, tant de la société en général, que de chaque individu en particulier. Rien de forcé, rien de recherché dans aucun symbole, on diroit avec Tatien qu'ils sont dessinés par la main de la providence. Ce sont ces loix des douze tables qu'on a personnifiées et célébrées sous différens noms chez tous les peuples de la

---

(1) La sphinx est nommée, par Euripide, *sapiens virgo*. On représentoit quelquefois Minerve avec une sphinx au haut de son casque. „ Deæ (Minervæ) signum ex ebore „ et auro factum in galeæ cono sphinx eminet. Pausan., p. 43.

terre. Les uns en ont fait douze grandes intelligences qui présidoient aux douze mois, et aux douze signes; d'autres les chantoient comme les douze anges gardiens de l'univers. On les appeloit les douze sénateurs, les douze modérateurs du monde. Les scandinaves les célébroient sous le titre de douze AZES d'Odin. Un poète ancien nous a conservé sur ce sujet une description symbolique qui mérite de trouver place ici par le rapport singulier qu'elle a avec le lieu où la division du Zodiaque a été inventée. Le poète représente l'administration de l'univers sous l'emblême d'un vaisseau dirigé par *douze* pilotes, au milieu duquel s'élève la figure d'un *Lion*. On reconnoit sans difficulté dans ce vaisseau l'emblême d'un gouvernement politique, dirigé d'après les douze réglemens du Zodiaque, et on devine quel état politique on a eu en vue au pavillon du vaisseau, qui est le *Lion belgique* (1).

Les loix zodiacales avoient rendu le nombre *douze* sacré, comme le nombre *sept* l'étoit devenu par le systême hebdomadaire. On retrouve ces deux nombres non-seulement dans

---

(1) Le Journal du commerce du 10. Juin 1805. écrit de la Haye: „ Le sceau de l'état portera les mêmes armoiries „ qu'avant l'époque des changemens survenus en 1795.; „ c'est-à-dire *un Lion avec un faisceau de sept flèches.*

tous les livres mystiques, mais on les avoit consacrés dans la distribution d'une infinité de grands monumens et d'établissemens publics. Ce culte universel étoit un hommage en l'honneur de la beauté et de la grande utilité de ces deux institutions sociales. Mais après qu'on eut perdu la connoissance de leur but et de leur nature, et qu'on les eut figurées dans le firmament, on en a rapporté la gloire à leurs représentans célestes, qui étoient les planètes et les constellations du Zodiaque.

De la Sphère et des Constellations.

La sphère céleste, divisée en cercles, est le tableau du ciel *physique*, elle marque les rapports du soleil avec l'état du ciel et de la terre. La sphère divisée en constellations est le tableau du ciel *moral*, elle marque les rapports du soleil et des astres avec les hommes. C'est la peinture du mariage d'*Uranus* avec *Ghé*.

Le principal cercle de la sphère, celui qui sépare le ciel en deux hémisphères égaux, est appelé *équinoxial*. Ce terme indique l'égalité des nuits et des jours, qui a lieu lorsque le soleil décrit cette ligne. Mais pourquoi exprimer ce phénomène par le mot *équinoxe*; pourquoi ne pas dire *équidies*? C'est que la création de la sphère appartient aux atlantes qui comptoient l'espace du temps par *nuits*.

On croit généralement que le mot *sphère* est formé du grec *sphaira ;* mais une preuve que celui-ci n'appartient pas au grec , c'est qu'il n'a pas de racine dans cette langue. Le mot *sphère*, quoiqu'un peu altéré par le temps , est pris par comparaison de *sperre* , nom du fruit du sapin , qui , par sa forme ovale arrondie se rapproche de très-près de la figure qu'on veut donner au globe céleste.

Il en est de même du mot *climat ;* on le croit formé du mot grec KLIMAX, *scala*, *ÉCHELLE*. Mais *klimax* est encore un terme isolé et sans co-relatif dans la langue grecque. Il vient du belge KLIMMEN , qui signifie *monter*.

Après l'explication qu'on vient de donner de la nature des signes du zodiaque , on voit naître comme de soi-même le systême des constellations , et on n'a guères à ajouter à ce qui est dit à ce sujet,

Comme les signes sont formés sur les différens espaces du cercle que parcourt le soleil, par la raison que la différence de ses positions détermine la variété de son influence sur la terre , il est tout simple qu'en peignant le ciel , on y ait tracé les mêmes signes , et qu'on ait placé chacun dans l'espace auquel il répond.

En dessinant ces images zodiacales , on y a fait entrer les étoiles fixes qui se trouvoient dans l'étendue de chaque signe. Ces étoiles ainsi marquées suivant l'ordre qu'elles gardoient

entr'elles, formoient des espèces de groupes qui avoient l'avantage d'indiquer les signes mêmes, et par suite d'annoncer successivement la position du soleil. Elles servoient aussi d'avertissement du changement de saison, et devenoient des signaux nocturnes (1). Voilà ce qui leur a fait donner le nom de *mu-sterim*, terme qui, comme on l'a déjà vu, signifie à la lettre *étoiles nocturnes*; c'est de *mu-sterim* ou plutôt de *mu-sterra* qu'on a formé le mot *mystère*, qui doit être écrit *mu-stere* (2).

Ainsi *mystère* signifioit originairement *constellation*. C'étoit la connoissance des constellations zodiacales, qui primitivement étoit le principal objet de l'initiation aux mystères.

Les étoiles, comme on voit, ne figuroient qu'accessoirement dans le zodiaque; les signes étoient réglés sur la *marche du soleil*, et non sur le mouvement des astres. Ceux-ci changeoient de place à la longue relativement au soleil par la précession des équinoxes; mais les signes demeuroient invariables. Le signe du bélier étoit attaché à l'équinoxe du printemps, celui de la balance, à l'équinoxe de l'automne; et les autres dans leur ordre primitif. Le signe du taureau n'a jamais pu occuper la place du signe du bélier; c'eut été renverser tout le

(1) Voyez tome I, pag. 21 de cet ouvrage.

(2) Voyez ci-avant pag. 23.

systéme zodiacal. Cependant comme l'on identifioit les signes avec les groupes, et que ceux-ci étoient sujets à des changemens, quoiqu'après un espace de temps bien long, il est très-probable que la séparation lente entre les signes et les étoiles a porté insensiblement de la confusion dans les idées, et que c'est une des causes qui ont fait oublier la nature des constellations.

En perdant la connoissance des constellations, on a perdu aussi le sens du mot. On est parvenu jusqu'à ignorer qu'il vouloit dire *mun-sterre* ou *mystère*. Cependant on n'ignoroit pas que *mun-sterre* avoit des rapports avec des objets du plus grand intérêt. Dans cet état de choses on l'a pris pour un secret qui commandoit la vénération des peuples, mais qu'il ne convenoit pas d'approfondir; de manière qu'avec le temps *mystère* et *chose occulte* sont devenus synonymes.

Du moment où l'on avoit fait des groupes d'étoiles pour composer les signes du zodiaque, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour transformer d'autres amas d'astres en images *monitoires*; on en a formé autant que l'état du ciel en offre à l'usage essentiel du peuple. L'ensemble de ces images compose le systême primitif des constellations, ou le tableau de la philosophie des atlantes; puisque c'est le peuple gaulois qui a inventé la sphère du ciel et qui y a tracé son nom en appellant *galathie* ou *galaxie*, la zone

lumineuse qui traverse la voûte du ciel. On se rappelle qu'on a peint au milieu de ce cercle un aigle aux ailes déployées, appelé *adelaer*, comme symbole des savans instituteurs et gouverneurs, auteurs de ce tableau céleste (1).

Non-seulement on réunissoit des étoiles en groupe, mais on donnoit aussi à des étoiles *isolées*, remarquables par leur grandeur et leur éclat, des noms symboliques marquans. C'est ainsi qu'on appeloit *chien* la plus brillante des étoiles, celle qui préside à la constellation de la canicule. Ce bel astre est si avantageusement placé dans le ciel, il semble par sa brillante lumière tellement embrasser la vaste étendue du firmament, qu'on diroit qu'il en est le surveillant et le *gardien* : c'est ce qui l'a fait appeler *chien*, à l'imitation du chien cerbère qui garde les champs élysées, ou le ciel sublunaire.

Sirius, c'est ainsi que les grecs nommoient le chien, étoit en même temps un astre *monitoire* pour la *moisson* ; il se lève avec le signe du lion. Le hazard a voulu que les égyptiens pussent en faire une application heureuse ; le lever du chien annonçoit le débordement du Nil, source de la fécondité de l'Egypte.

En employant ainsi les corps célestes comme symboles de leur doctrine et de leurs précep-

---

(1) Voyez tom. I, pages 18, 96 et 165 de cet ouvrage.

tes, les atlantes donnoient à leur législation une publicité permanente et une durée perpétuelle. Tout homme, chaque jour, pouvoit lire dans les cieux la règle de ses devoirs, et ce *livre d'or* se trouvoit à l'abri de la vicissitude des temps et du ravage des siècles; par le même moyen, le systême planétaire devenoit une véritable *image du gouvernement élysien.*

Ce sont ces vérités qu'Hésiode a si bien chantées dans sa théogonie, comme nous l'avons remarqué au premier chapitre de cet ouvrage. Le passage qui en contient l'expression est si remarquable, si parlant et si décisif qu'il ne sera pas inutile de le repéter ici.

» La terre, dit ce poète théologien, a en-
» gendré à son *image* le ciel *orné de constella-*
» *tions*, *URANON ASTEREONTA*, afin de s'y met-
» tre à couvert et pour donner aux dieux une
» demeure sûre et éternelle.

Ne manquons pas d'observer qu'il s'agit ici du ciel *orné de constellations*, du *CŒLUM STELLIS ORNATUM* dit la version latine, et nullement du ciel que la religion promet aux bienheureux, comme on l'a voulu malicieusement insinuer de nos jours en mutilant le texte.

La terre, c'est-à-dire les hommes qui ont peint le tableau des constellations, sont sans doute les hommes *par excellence*, les hommes de la terre *sainte*; ce sont les législateurs du

Peuple Elysien qu'Hésiode a en vue, et qui ont fait du ciel l'*image de leur gouvernement* (1).

Mais quel a été le but de cette opération céleste ? c'est, dit Hésiode, en premier lieu, afin que l'image de la constitution couvrît la terre républicaine, *ut ipsam terram obtegat*, ou en d'autres termes, c'est afin que cette image étant sans cesse vue et reconnue, la constitution fût religieusement observée et servit sans cesse comme l'égide de Minerve, à couvrir, à diriger et à protéger le peuple. En second lieu pour donner aux loix qui, semblables à des dieux, guident les hommes, une place sûre, et une existence immortelle, *utque beatis diis esset sedes tuta semper*. Hésiode se sert ici du mot *theoi* pour exprimer les *dieux* placés dans la voûte du firmament; cela nous mène à examiner sous quel rapport le ciel décoré de constellations a été appelé, et peut être regardé comme le Panthéon de la république des atlantes.

---

(1) Spiritus ejus ornavit cœlos; et obstetricante manu ejus, eductus est coluber tortuosus. Lib. Job, c. 26, ℣. 13. -- Son esprit a orné les cieux, et l'adresse de sa main puissante a fait paroître le serpent (*) plein de replis. -- Le glossateur dit : Comme Job représente ici l'ornement des cieux, les interprètes entendent par ce serpent une des principales constellations.

(*) Le *serpent*, dont il est question ici, est le *Zodiaque*.

Du Panthéon.

Platon qui de son temps trouvoit la mythologie cruellement embrouillée, a vivement senti le besoin de connoître la propriété des mots, pour pouvoir parvenir à la connoissance des choses. En conséquence il a entrepris une dissertation particulière sur les principes qui ont servi de base à la première nomenclature des choses, *de recta nominum ratione.* Platon examine d'abord la question de savoir si l'imposition des noms est le résultat d'un systême réfléchi qui a fait adapter les noms à la nature ou à la propriété des choses, ou bien si c'est un ouvrage de convention, uniquement fondé sur la volonté ou la fantaisie des hommes.

Après avoir rapporté des motifs en faveur de l'une et de l'autre opinion, il remarque que les exemples sont naturellement d'un grand secours pour éclaircir des questions de cette nature, et en se décidant à employer ce moyen, il demande à son interlocuteur par quelle classe de mots il conviendroit d'entamer cet examen, en observant néanmoins que la propriété des termes ne se fait jamais sentir avec plus de force que dans les noms imposés aux êtres immortels, qui tiennent à l'ordre établi par la nature. Car c'est bien dans une pareille matière, ajoute-t-il, qu'il convient de méditer profondément sur le choix et l'application des

mots. Le philosophe grec est tellement pénétré de ce sentiment, qu'il croit même que plusieurs dénominations peuvent être regardées comme l'effet d'une *inspiration divine*, plutôt que d'une conception humaine.

Après ces préambules, il demande encore, s'il n'est pas juste de commencer par les noms des dieux, et d'indiquer d'abord, pour quelle raison on les a appelés THEOI (1). Je crois, répond-il, que les anciens grecs, comme font encore plusieurs nations barbares, n'ont reconnu pour *dieux* que le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel; or, comme ils voyoient ces corps dans une *course perpétuelle*, *PERPETUO IN CURSU*, je m'imagine que c'est à cause de cela qu'on leur a imposé le nom de *theoi*, qui vient de *theîn*, *COURIR*. Remarquons en passant, que Platon attribue ici du mouvement à la terre, comme aux autres planètes.

Ce raisonnement au premier abord doit paroître absurde. Comment aura-t-on donné le nom de *coureurs* aux êtres qu'on regardoit et qu'on adoroit comme des dieux ! Cependant la conjecture de Platon peut se vérifier dans un certain sens, comme nous l'allons voir.

On regarderoit d'abord avec Platon le mot *théos* comme grec, puisque le verbe *theîn*, dont

---

(1) Nonne par est ab ipsis diis incipere, rationemque investigare quâ THEOI vocati sunt. Plato, de recta nominum ratione.

il le fait dériver, est en plein usage dans la langue grecque, pour signifier COURIR ; mais *theín* est un terme emprunté du belge *tyen*, dont on peut voir les différens sens dans Ten Kate, vol. 2. p. 454. Nous observerons d'abord qu'on a tiré de ce mot le nom de tous les êtres auxquels le créateur a imprimé un mouvement perpétuel. C'est ainsi qu'on appelle *tye* le flux des rivières ; on donne le même nom à la *marée*, et c'est des mots DE TYE, *la marée*, en anglais *THE TIDE*, qu'on a formé *Thetis*, nom de la déesse de la mer. Les ministres du culte catholique nomment *ge-tyen* leurs heures canoniques, à cause qu'elles courent et reviennent sans cesse.

Mais le terme le plus intéressant qui vient de *tyen*, c'est *tyd*, *TEMPS*. Sans doute le temps est l'être *courant* par excellence ; il court toujours *uniformément* et sans bruit ; *sine strepitu*, comme dit Pythagore, et sans s'arrêter jamais.

En considérant *le temps* dans ses rapports avec l'existence de l'être suprême, il est non-seulement *immortel*, mais aussi *éternel*, ou *inné*. Il n'a ni commencement, ni fin ; sous ce point de vue, il peut s'identifier avec l'être *éternel*, ou dieu créateur de toutes choses.

C'est de *tyd*, *TEMPS*, pris dans cette acceptation, que les grecs ont formé *theos*, terme dont ils ont fait usage dans les premiers âges et

avant la corruption du culte, pour désigner directement la divinité éternelle.

Les Perses ont aussi identifié le *temps* avec l'être suprême, et, pour mieux faire sentir cette idée, ils l'appellent *temps sans bornes* (1) ou *éternel*; ils attribuent à cet être l'origine de l'univers; on le disoit spécialement Père du *temps borné*, tout comme le THEUTATES, *temps-père*, des germains étoit le Père de THEITSON, *temps-fils*.

Ainsi, suivant ces principes, *Theos* peut passer pour père d'OURANOS, *temps borné ou créé*, et grand-père de CHRONOS, SATURNE, *temps périodique*.

Ces différens rapports du temps avec l'essence divine d'une part, et avec les corps célestes d'une autre, pouvoient facilement donner occasion à des méprises, et faire naître de la confusion dans les idées, surtout lorsque des circonstances particulières y concouroient, comme il pouvoit arriver par la formation du systême des constellations.

Il est tout simple que des institutions sociales d'une si sublime conception, figurées par le

---

(1) Dans la loi de Zoroastre, il est declaré positivement que Dieu (Ormusd) a été créé par le temps (avec) tout le reste (des êtres), et le (vrai) créateur est le temps, *et le temps n'a point de bornes;* il n'a rien au-dessus de soi; il n'a point de racine (de principe); il a toujours été et sera toujours. Anquetil, Zend-Avesta, tom. II, pag. 344.

système hebdomadaire et par le zodiaque, aient excité dans le commencement le plus vif enthousiasme, et qu'on les ait regardées réellement comme des choses *divines elles-mêmes*, conformément à la tradition qui en subsistoit encore du temps de Persée et d'autres philosophes grecs, dont on a réclamé le témoignage plus haut.

Peindre ensuite ces précieuses institutions dans le ciel, c'étoit mettre le sceau divin à cette opinion. Le ciel, les astres, invariables dans leur nature et *courant sans cesse*, pouvoient, sous ces rapports, être envisagés comme des êtres immortels ; le mouvement est le symbole de la vie, comme le repos est le symptôme de la mort, et l'immortalité est comptée parmi les différens attributs divins.

Il faut donc naturellement s'attendre qu'on aura chanté et célébré le système céleste de mille manières. Sans doute le culte primitif aura eu directement pour objets les choses sacrées, figurées dans le firmament, et secondairement les astres et les constellations qui en étoient les images. Mais dans la suite des siècles lorsque la main du temps aura couvert de ténèbres l'origine et le but des constellations, on aura, par habitude, continué le culte, mais en l'adressant directement et exclusivement aux *représentans*, c'est-à-dire au ciel et aux corps célestes.

Maintenant nous concevons avec évidence ce que le psalmiste a voulu faire entendre, en disant que *les cieux racontent la gloire de dieu*, COELI ENARRANT GLORIAM DEI. On a cru que le chantre sacré invoquoit ici l'*existence des cieux* comme une *preuve* de l'*existence de dieu*, comme si le texte portoit *cœli demonstrant existentiam dei ;* c'est dans ce sens qu'on l'interprête ; mais cependant ce n'est là ni le sens du verset, ni le but du psalmiste. Sans doute le ciel, les astres, le bel ordre du systéme planétaire, sont des preuves *parlantes* d'un être qui les a créés ; mais les cieux ne sont pas les seuls objets qui proclament cette vérité, toutes les parties de l'univers l'annoncent. Il n'y a pas jusqu'au plus petit animalcule, qu'on découvre à peine à l'aide d'un microscope, dont la forme et l'organisation ne soient un indice irréfragable de l'existence d'un Dieu.

Ce que le psalmiste a eu en vue, c'est d'annoncer le but divin des constellations ; en disant que les *cieux* racontent la gloire de Dieu, il entend par *cœli* les constellations et les planètes, et il veut faire comprendre que ces corps célestes transformés en symboles de la constitution des Élysiens, sont devenus des monumens qui *retracent et racontent sans cesse* l'histoire de la civilisation de ce peuple, et annoncent la *gloire de Dieu* par la raison que cette heureuse et pieuse civilisation étoit son ouvrage ; c'est ce que la suite du même

pseaume fait clairement entendre ; car après avoir dit : *les cieux racontent la gloire de Dieu* (1), il ajoute : *et l'ouvrage de ses mains annonce le firmament* (2).

Pour faire encore mieux sentir son idée, le psalmiste dit : Ce n'est point un langage, ni des paroles dont on n'entend point la voix ; *leur bruit s'est répandu sur toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre* (3).

Nous découvrons maintenant la source de cette extrême vénération que les Hébreux ont témoigné pour le systéme céleste et pour les nombre *Sept* et *Douze*. En regardant les planètes et les groupes étoilaires du Zodiaque comme des symboles historiques de la gloire du Tout-Puissant, il est assez naturel que leurs législateurs aient cherché à imiter ce pieux exemple, en consacrant les mêmes idées dans leurs monumens religieux. On peut voir dans Josephe les soins qu'ils ont pris pour retracer les nombres *sept* et *douze* dans la construction du tabernacle du temple, et dans la forme tant des ornemens sacrés de ces sanctuaires, que dans les vêtemens du grand-prêtre. L'historien juif rapporte l'imitation de ces deux nombres sacrés aux sept planètes et aux douze signes

---

(1) Cœli enarrant gloriam Dei ; (2) et opera manuum ejus annunciat firmamentum. Liber psalm., cap 18, ℣. 2.

(3) In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. Ibid., cap. 18, ℣. 5.

du Zodiaque ; il en prend même occasion de se plaindre de l'injustice de ceux qui haïssoient les Juifs pour cause de leur religion. Ils nous traitent d'impies, dit-il, parce que nous méprisons leurs Dieux, et ils ne font point attention que notre législateur a représenté toutes leurs divinités dans les monumens religieux de notre culte.

Mais si Moyse et Salomon ont montré tant d'égards pour les nombres *sept* et *douze*, ce n'étoit pas pour honorer les planètes et les constellations zodiacales comme corps *physiques*, mais comme symboles *moraux ;* c'est ce que l'un et l'autre ont soin d'expliquer en termes bien positifs, le premier dans le Deutéronome (1), l'autre dans le livre de la Sagesse. » Faites attention, » dit Moyse, qu'en élevant vos yeux au ciel et en » y contemplant le soleil, la lune et les astres, » vous ne vous fassiez illusion, et ne tombiez dans » l'erreur, en adorant des objets que le Seigneur » votre Dieu a créés pour le service du genre » humain. »

L'auteur du livre de la Sagesse, le même qui, dans la construction du superbe temple de Jérusalem, avoit pris pour modèle le *temple céleste*, s'explique d'une manière encore plus sensible. Il

---

(1) Ne forte elevatis oculis ad cœlum, videas Solem et Lunam, et omnia astra cœli, et errore deceptus adores ea et colas quæ creavit Dominus Deus tuus in ministerium cunctis gentibus, quæ sub cœlo sunt. Liber Deuter., cap. 5, ℣. 19.

plaint l'aveuglement de ceux qui regardent les corps célestes comme des dieux qui gouvernent le monde, et qui, au lieu d'admirer et d'adorer le créateur dans ses œuvres, adressent directement aux objets créés le tribut de leurs hommages (1).

Une circonstance qui se présente admirablement à l'appui de l'explication que nous venons de donner du verset du psalmiste, c'est le sens du verbe TYEN, en grec *THEIN*, dont Platon fait dériver *theoi*. TYEN, au rapport de Ten Kate, signifie *narrare ;* ainsi en disant CŒLI (*THEOI*) *enarrant gloriam Dei*, le chantre sacré exprime parfaitement la propriété du mot.

C'est de TYEN, comme signifiant *narrare*, que dérive le mot TYDINGE, *NUNTIUM*, *nouvelle*.

C'est donc bien à tort qu'on a voulu accuser le peuple hébreu de sabisme, à cause des égards religieux qu'il a scrupuleusement montrés pour la beauté du tableau du ciel.

Un autre peuple qui ne s'est pas moins distingué par son respect pour le système des constellations, ce sont les Perses. Leur législateur avoit tracé dans le fameux *antre mithriaque* tous les corps célestes ; mais la preuve qu'il ne les avoit pas représentés comme des *corps physiques*,

---

(1) Sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut *gyrum stellarum*, aut nimium aquam, aut *Solem* et *Lunam*, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. Liber Sap., cap. 13, ℣. 2.

ou par considération pour eux-mêmes, c'est que, dans ce tableau mithriaque, les planètes n'étoient pas rangées suivant l'ordre qu'elles gardent dans le ciel, mais dans l'*ordre des jours hebdomadaires*. Il n'est pas possible d'indiquer d'une manière plus positive que les planètes ne figuroient dans ce sanctuaire que comme des emblèmes des institutions sociales auxquelles les jours de la semaine étoient spécialement consacrés. Nous observerons plus tard que c'étoit dans ce temple souterrain qu'on initioit aux mystères. La décoration du sanctuaire répondoit donc parfaitement au but de la cérémonie.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que le ciel rendu dépositaire des symboles de la constitution élysienne, ouvrage sublime de la bonté de l'être suprême, étoit devenu sous tous les rapports et dans toute la force du terme un véritable *Panthéon*. Ce terme, qui, d'après nos explications, signifie littéralement *totum currens*, ainsi que *totum narrans*, puisque *pan* en grec signifie *totum*, veut donc indiquer un tableau mobile, permanent, qui, par sa révolution diurne d'un bout du monde à l'autre, annonce, célèbre et *raconte* sans cesse la gloire de Dieu à tous les peuples de l'univers.

On jugera de là qu'il n'y a qu'un Panthéon dans le monde, et que c'est bien improprement qu'on applique cet auguste nom à un édifice immobile ou temple terrestre.

C'est dans le même sens que le prophète Isaïe a donné au ciel le nom de Livre, *liber cœli* (1).

En suivant l'ordre de la matière, il faudroit passer maintenant aux grandes divisions du temps, ou périodes séculaires; mais il ne paroîtra pas déplacé de revenir un moment sur le *Thot* des égyptiens, que nous avons identifié aussi avec TYDT, *temps*. Tout ce qui tient à l'ancienne religion de ce peuple mérite des égards particuliers.

Du Thoth des Egyptiens.

Parmi les grecs le premier qui a parlé du Thoth égyptien, c'est Platon; il le nomme *Theüth*. C'est ainsi qu'on prononçoit le *Theut* des germains.

Les égyptiens ont donné au premier mois de leur année, et au premier jour de ce mois le nom de *Thoth*; voilà déjà des rapports bien directs du mot *thoth* avec sa signification de *temps*.

On attribuoit à *Thoth* l'origine de toutes les sciences, de toutes les institutions, de tous les arts sans réserve; on donnoit à tous les livres scientifiques le titre de *thot*. Le nombre de ces productions littéraires devint si prodigieux et si disproportionné aux talens et aux facultés intellectuelles d'un mortel quelconque, qu'il ne

(1) Et tabescet omnis militia cœlorum, et complicabuntur sicut *Liber cœli*. . . . . Isaias, cap. 34. ℣. 4.

falloit que cette considération seule pour juger que *Thoth* ne pouvoit avoir été un homme réel, mais un personnage mystique. Il seroit aussi inutile qu'ennuyeux de rapporter les différens essais que des savans ont fait pour découvrir la nature de cet être extraordinaire; nous ne nous attacherons qu'à la dissertation qu'a faite sur ce sujet Jablonski dans son *Pantheon ægyptiacum*.

On sait que ce savant antiquaire a fait des recherches profondes sur les étymologies des noms des nombreuses divinités d'Egypte. Il a voulu trouver ces étymologies dans la langue cophte ou égyptienne, au lieu de les puiser dans la langue primitive des saïtes instituteurs de ce peuple, et c'est ce qui ne pouvoit manquer de produire un faux résultat.

Dans le chapitre particulier qui regarde le dieu *Thoth*, Jablonski remarque que les vastes connoissances, qu'on attribuoit à Thoth, étoient inscrites ou gravées sur des colonnes de pierres, nommées STELES, en grec *stylaï*, et qu'on donnoit à ces steles le nom de *livres de Thoth*. L'auteur en a pris occasion de conclure que *stelé* et *thoth* étoient la même chose (1). Il cite à l'appui de son opinion le mot THUOTHI, ou THYOTHI, qui signifie *stelé* ou *colonne* en langue

(1) Quæ omnia, ut revolvo, aliter censêre non possum quam STELAS Mercurii ab ipso Mercurio, sive THOTH, diversas non fuisse. Jablonski, panth. ægypt., lib. V. cap. V.

cophte. Mais en identifiant *steles* ou colonnes avec *thoth*, l'expression *steles de thoth* présenteroit un contresens frappant ; elle se réduiroit à celle-ci, *colonnes de colonnes*.

Nous avons vu à l'article des colonnes d'Hercule (1), que STYLEN en langue saïte ou saxonne signifie *colonnes*; et que c'est même de ce mot que les grecs ont formé leur terme *stylai*, pour désigner les colonnes herculéennes.

En prenant *thoth* pour *theith*, TEMPS, les livres de thoth sont des *livres du temps*, TYDT-BOECKEN, *chroniques*, *annales*, *mémoires historiques*. Ces livres sacrés et d'un si haut intérêt contenoient sans doute l'histoire de la civilisation de l'Egypte et celle de leurs précepteurs, les saxons ou atlantes. Ils devoient par conséquent se rapporter particulièrement aux *symboles du temps*, tels qu'Uranus, Chronos, Teutatès, Teutson, bases de la civilisation des peuples; ce qui seul suffisoit pour donner à ces livres le titre de *thot* ou de *temps*.

Jablonski, qui s'est si grossièrement trompé sur le sens du mot *thot*, dans le chapitre où il discute spécialement ce sujet, va nous donner, dans un autre endroit, où il n'en parle qu'occasionnellement, des lumières qui mettront le sceau de l'évidence à ce que nous venons de

(1) Voyez tome premier, p. 233. de cet ouvrage.

dire; c'est dans la dissertation sur *Sothis*, ou *Isis in canicula*, qu'on rencontre cette particularité.

L'auteur, après avoir disserté longuement sur toutes les versions qui circuloient sur *Sothis*, et après avoir tourné et retourné le mot en tout sens, assure que *Sothis* et *Thoth* sont identiques, que leur nom primitif est *thueite*, et que *thueite* veut proprement dire *prima hora*, ou *principium temporis*: voilà donc *thoth* non-seulement transformé en *thueite*, dont le rapprochement avec *theit* est frappant, mais signifiant *temps*, et qui plus est *commencement du temps*, *premiere heure*, tout comme *Uranus*. Jablonski fait voir ensuite, comment le mot *thueite* est dégénéré en *soth*, en *thoth*, et finalement en *seth*, et il n'hésite pas d'assurer que ces trois termes sont les mêmes, et qu'on emploie tantôt l'un, tantôt l'autre, pour indiquer le *commencement du monde*, *de l'année*, ou *des mois*.

Ce qu'il dit de *seth* mérite une attention particulière, à cause d'un passage curieux de Flave-Josephe sur le patriarche *Seth*.

Selon l'historien juif, Adam auroit prédit la destruction du monde, soit par le feu, soit par l'eau. *Seth*, le patriarche, désirant sauver la mémoire des découvertes faites dans les sciences et l'astronomie jusqu'à son temps, fit bâtir deux colonnes, l'une en briques, l'autre en pierres de taille, sur lesquelles il grava toutes

ces connoissances, afin que si la première venoit à crouler par la violence des eaux, l'autre put résister et transmettre à la posterité ces inscriptions précieuses. Josephe ajoute que ces colonnes existoient encore de son temps dans la terre *Siriad*, mais il ne spécifie pas la terre qu'il entend par Siriad. Manethon place les colonnes de Thoth dans un pays auquel il donne aussi le nom de *Siriad*, ce qui fait assez présumer que les colonnes attribuées à *Seth* ne diffèrent pas de celles qu'on attribue à *Thoth*.

Jablonski, pour appuyer ses assertions, observe qu'on donne aussi le nom de *Seth* à l'étoile du *chien*, *SIRIUS*, dont le lever annonce le débordement du Nil ; et il fait voir que les lettres *th* et *s* se confondent souvent dans les langues orientales.

On aperçoit maintenant la raison qui a fait donner à *Thoth* le titre de *Trismegiste*, *ermès trismegistus*, c'est-à-dire *trois fois grand*. L'empire du temps est partagé d'abord en trois grandes parties, savoir en *passé*, *présent* et *futur*, figurées par les trois parques. L'autre division en temps créateur, en temps créé, et en temps périodique, est encore plus solemnelle et plus importante. De sorte que c'étoit à très-juste titre qu'on donnoit à *Thoth* l'épithète de trois fois grand, ou d'ermès trismégiste.

On est communément dans l'idée que le mot

ermès, dont les grecs font usage pour désigner *Thoth*, doit être interprété par le mot *Mercure*. Jablonski réfute cette opinion et démontre par de fortes raisons que *ermès* est un terme usité dans la langue égyptienne ; il en donne même l'étymologie, et prétend que *ermen*, dont on a fait *ermès*, dénote *quelqu'un qui met la dernière main à la perfection d'un ouvrage*. Cette définition convient sans doute au temps ; c'est le temps qui perfectionne tout. Quoiqu'il en soit de cette étymologie, nous remarquons seulement que *ermès* pourroit bien être le *ermin* des germains ; *ermin* étoit une idole qu'on adoroit encore en Allemagne du temps de Charlemagne. Il avoit sa *colonne* tout comme l'*ermès* égyptien. On lui avoit érigé un temple en Westphalie sur la montagne d'Erersbourg, aujourd'hui Statberg. La statue du dieu étoit posée sur une *colonne*, de là son nom de ERMIN-SUL, *colonne d'Ermin*; SUL en allemand signifie *colonne*. Ermin tenoit d'une main une balance, signe du Zodiaque qui annonce le commencement de l'année agricole, et on voyoit sur son bouclier la figure d'un lion, encore signe zodiacal qui marque la moisson, ou la fin de l'année agricole.

Une chose qui vient fortifier l'identité entre l'*ermès* égyptien et l'*ermin* westphalien, c'est que Censorin donne à l'ermès de l'Egypte le nom d'*Arminon*; c'est *Arminon* ou Arminius, dit-il, qui a fixé la durée de l'année égyptienne à

douze mois cinq jours. Remarquons que Mannus fils de Theut a eu trois fils, dont le second, selon Tacite, s'appeloit *Herminon* (1). On sait que le général qui a détruit les trois légions romaines de Varus sous Auguste, portoit le nom d'Arminius. Ajoutons que Sanchoniaton, dans la cosmogonie des phéniciens, établit une relation bien intime entre Thaaut et Saturne, c'est le thaut phénicien, selon lui, le même que le thoth des égyptiens, qui a établi Saturne roi sur toute l'Egypte.

Nous avons déjà fait voir qu'il existoit deux *thoth* en Egypte, l'un *père* ou *athotes*, et l'autre *fils*. Synesius (2) rapporte que les Egyptiens avoient peint *Thoth* dans un seul et même tableau sous la figure d'un jeune homme et sous celle d'un vieillard. Le docte évêque ne nous explique pas ce mystère ; mais c'est qu'il ignoroit que *thoth* dénotoit le temps. Le temps considéré abstractivement est toujours jeune, il renaît sans cesse ; le temps considéré comme la mesure des évènemens d'ici-bas, et de la vie de l'homme, devient vieux ; Saturne est peint sous la figure d'un vieillard.

---

(1) *Ermès*, ou *Hermès*, est un nom propre connu même dans nos catalogues des Saints ; Saint *Hermès* est patron de Renaix, beau bourg en Flandre.

(2) Mercurium duplici specie fixerunt juvenem juxta sedem collocantes. Synesius, de providentia, p. 210.

En considérant maintenant que l'homme-roi *Menas* qui a policé l'Egypte, est le même que le manas ou mannus des Germains, on voit que la cosmogonie des égyptiens s'identifie de la manière la plus frappante sous tous ses rapports avec la cosmogonie du peuple germain.

Ce que nous venons de dire au sujet des inscriptions scientifiques sur des colonnes de pierres, nous donne une idée du premier usage qu'on a fait de la précieuse invention des lettres; on s'en servoit pour conserver la mémoire des choses d'un haut intérêt pour le geure humain. Les premiers livres étoient de pierre, afin de donner à l'écriture sacrée une consistance durable. Ecrire sur des pierres c'étoit *graver*, *greffer*; on définit le grec *GRAPHEIN* : INSCULPERE LITTERAS VEL NOTAS IN LAPIDEM VEL LIGNUM, *graver des lettres ou des notes dans la pierre ou dans le bois.* Les personnes chargées de ces inscriptions scientifiques étoient des hommes de lettres distingués; c'étoient les secrétaires du corps des savans. Hérodote, en parlant des Hyperboréens et des Arimaspiens, fait mention en même temps d'une caste d'hommes qu'on appeloit *griffons*, et dont la fonction étoit de garder l'*or*; comme on ne les connoissoit pas, on les a bien mal traités. »Les »*griffons*, dit le Pelloutier, tom. I, p. 6, étoient »certaines bêtes sauvages qui tiroient de la terre »une grande quantité d'or et de pierres précieuses, »les gardoient avec la même vigilance, et les dé-

»fendoient avec la même fureur que pourroient le »faire ces avares, à qui on arracheroit plutôt »la vie que leurs trésors.» Croiroit-on, après un tel portrait, qui n'est certainement pas fait d'après nature, que les griffons étoient les hommes les plus savans et les plus respectables de l'antiquité ? La vérité est que les griffons qui gardoient l'or étoient des *greffiers* dépositaires du trésor des sciences, des arts et des institutions, c'étoient les secrétaires ou le savant corps des ASTRONOMES *arimaspiens*. Entendons par *griffons* qui gardent l'or, des *greffiers* dépositaires de l'*or*, ou le trésor des sciences, des institutions et des arts; les étoiles, pommes d'or réunies en groupes symboliques, étoient devenues des caractères d'or qui retraçoient toute la philosophie de l'âge d'or.

Les grecs donnoient aux inscriptions mystérieuses des égyptiens le nom d'hiérogliphes; ce mot veut dire *gravures sacrées;* il est formé de IEROS, *sacer*, et de GLYPHEIN, *graver:* Manethon appelle les hiérogliphes *dialecta sacra.*

En employant le mot hiérogliphe, les grecs n'avoient fait que traduire le mot *rune*, nom qu'on donne aux lettres sacrées des scandinaves. Les auteurs qui ont traité de l'alphabet runique, rendent communément le terme *rune* par le mot *mystère.* Ten Kate fait dériver *rune* de *reyen*, SCULPERE, *graver.* Ces deux explications s'accordent. Les lettres runiques étoient des caractères *gravés* qui contenoient des *mystères:* on

trouve encore des inscriptions runiques en grand nombre sur des cippes ou colonnes, en Danemarc et en Suéde ; elles y sont spécialement consacrées à des épitaphes.

Ce qu'il y a de particulier dans les *runes*, c'est qu'elles sont elles-mêmes des espèces de *steles* ou colonnes ; tous les caracteres sont formés par une ligne perpendiculaire en forme de colonne ou I romain, ce ne sont que les lignes accessoires à cette colonne qui constituent la différence des lettres ; on peut raisonnablement attribuer à la manière d'écrire avec de pareils caractères (stylen), l'origine de notre mot *style* ; les *runes* sont les premiéres lettres alphabétiques du monde.

Les inscriptions des colonnes avoient spécialement rapport à l'astronomie. Manethon dit en termes formels que Thoth fit graver et inscrire sur les *steles* les décrets des astres (1) ; mais n'entendons pas par ces décrets les loix *physiques* du ciel, mais les loix *morales*, les loix symbolisées par les constellations, qui étoient le code social de la république. Les prêtres égyptiens, dit Jamblique, déterminent et réglent tout d'après les *colonnes de Thoth*, *TAS ERMOU STYLAS*, et que c'étoit au pied de ces colonnes que Platon et Pythagore étoient venus

(1) Mercurius (Thoth) invenit columnas (stelas) arcanas, inque iis sculpi et inscribi jussit astrorum decreta. Manetho, apotelesm. lib. V. v. 2. 3.

s'instruire et puiser les principes de leur philosophie (1).

Ce sont sans doute ces pierres qu'on a voulu désigner sous le nom de *pierre philosophale ;* le secret de la pierre philosophale étoit le secret de la doctrine *philosophique* écrite sur des *pierres.* Les douze signes du Zodiaque étoient les loix des douze *tables* des anciens ; le décalogue des hébreux étoit gravé sur des tables de marbre. Dans ce sens, et sous ces rapports, il n'est pas impropre de dire que l'ancienne église étoit bâtie sur une roche, ou sur une base de pierres.

Puisque nous parlons de la pierre philosophale, disons un mot de la toison d'or, objet du célèbre voyage des Argonautes. On a hasardé mille conjectures sur la nature de cette singulière toison; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que, si la conjecture de Strabon, ou toute autre, à l'exception de celle que nous allons exposer, eussent été vraies, ce fameux voyage célébré dans trois poëmes différens et également beaux, seroit depuis des siècles tombé dans le plus profond oubli. On ne sauroit trop se pénétrer de cette vérité qu'il n'y a que des choses du plus haut intérêt, auquel le temps décerne les honneurs de l'immortalité.

(1) Si quod autem philosophicum dubium proponas, illud etiam determinabimus tibi juxtà antiquas *Mercurii columnas*, quas Plato et Pythagoras ante eum, lectitantes, philosophiam inde constituerunt. Jamblichus, de myster. lib. I. cap. II.

On ne voit pas sans peine que des écrivains modernes, d'ailleurs très-respectables, nous peignent les Argonautes comme des pirates, et que, pour donner quelque couleur à cette absurde opinion, ils veulent faire croire, d'après Didymus (1), que, dans les temps anciens, la piraterie étoit considérée comme un exercice noble (2). Ces assertions n'ont ni vraisemblance, ni fond de réalité. On a de tous temps regardé la piraterie comme un métier infâme ; on peut se rappeler le portrait qu'Homère nous fait du château de Scylla. Les Cimbres, habitans des bords de l'Océan septentrional, étoient, du temps du consul Marius, appelés *Larrons*, sans doute à cause qu'ils infestoient la mer.

Mais indépendamment de ces considérations, il est impossible de concilier ce sentiment avec

(1) Latrocinari apud antiquos infame non erat sed honestum. Didymus, *cité par Sheringham*, p. 55.

(2) Les Argonautiques disent, ỳ. 802, qu'Aëtes regardant les Argonautes, les trouva *diis similes*, ATHANATOIS IKELOUS.

ỳ. 827, les Argonautes disent: *Nos neque latrones ut venimus ullave nostro sæva lacessitos injuria reddidit hostes.*

Ils disent à Aëtes qu'ils viennent pour avoir la toison d'or, pour retourner heureusement dans leur patrie:

. . . . . . *Vellera nacti*

Aurea, felices patriam repetamus Jolcum.

Nam sumus heroum, aut nati sanguine divûm.

Argonaut., p. 174 : Jason fait un sacrifice, qui est suivi d'un repas, au milieu duquel il parle ainsi : Jupiter embrasse d'un regard tout ce qui se passe ici-bas ; jamais il n'oublie l'homme *juste et religieux.*

l'idée que les anciens nous donnent tant du caractère personnel des Argonautes, que des détails et des circonstances de leur expédition : on comptoit parmi ces intrépides voyageurs des personnages graves et respectables par leur caractère sacré. Orphée, le grand pontife de l'ancienne religion des Grecs, étoit du nombre.

Le vaisseau l'*Argo* avoit été construit par Minerve, le bois du mât étoit tiré de la forêt sacrée de Dodone; plusieurs Dieux et Déesses s'intéressoient particulièrement au succès de l'entreprise.

Les voyageurs commencèrent la navigation sous les auspices de la religion en faisant des sacrifices; ils répétèrent ces actes de dévotion dans chaque moment de détresse et dans plusieurs autres occurrences. Nous avons vu que le mât du vaisseau eut le don de la parole pour commander l'expiation religieuse du meurtre d'Absyrthe (1), et que cette cérémonie fut exécutée par la déesse Circé; ce n'est pas ainsi que se conduisent des corsaires.

L'expédition des Argonautes étoit un voyage *scientifique ;* c'étoit le désir de s'instruire et de chercher le trésor des sciences, qui engagea ces hommes illustres à une navigation qui devoit être infiniment dangereuse dans un temps où l'art nautique étoit peu avancé et les mers presque inconnues.

---

(1) Voyez tome second, p. 7. de cet ouvrage.

Les Argonautes portoient le nom de MINNEENS ; le rapprochement de ce mot avec celui de MINNAERS, *amateurs*, est frappant ; un philosophe est un MINNAER, *amateur* de science ; sous ce rapport, nos voyageurs grecs étoient, dans toute la force du terme, des philosophes.

Ce qui nous donne de grandes lumières sur ce sujet, c'est l'histoire et la nature de la toison d'or. On connoît la fable de *Phryxus* et de sa sœur *Hellé*, qui, montés sur un bélier, s'enfuirent à travers les mers de Grèce dans la mer Noire. *Hellé* tomba et se noya dans la mer de Thrace, accident qui fit donner à cette mer le nom d'*Hellespont ;* Phryxus aborda dans la Colchide chez Aëtes, frère de *Circé*, où il déposa la toison d'or (1).

Le nom de Phryxus a tant de ressemblance avec la Phrygie ou la Frise, qui étoit le domaine de Circé, et Hellé avec HELLAND, *pays d'enfer*, qu'il n'est pas difficile de reconnoître, dans ces deux noms, l'emblème des habitans de ces deux principales cités de la république des Atlantes. N'entendons par la fuite de Phryxus et de Hellé, qu'une émigration d'une troupe de Phrygiens, dont les uns auront porté le culte religieux et les cérémonies de l'initiation aux mystères dans la Thrace et la Samothrace, et les autres le trésor de leur philosophie sous

(1) Voyez tome second, p. 92, de cet ouvrage.

l'embléme de la toison d'or dans le pays de la Colchide.

En se rappelant que le bélier est le premier signe du Zodiaque, et que les signes célestes sont considérés comme des caractères d'or, on sent d'abord une certaine analogie entre la toison d'or et le livre du ciel ; ce premier aperçu se fortifie admirablement par la tradition allégorique que Suidas nous a conservée sur la nature de la toison d'or, et dont il ignoroit lui-même la force.

L'auteur nous apprend que la toison d'or étoit une peau de mouton sur laquelle étoit écrit l'*art de changer les métaux en or*. On sait que les anciens attribuoient cette vertu magique à la pierre nommée *philosophale* ; ainsi, selon Suidas, la toison d'or étoit cette pierre philosophale ; et, suivant l'idée qu'on vient d'en donner, la toison d'or désignoit le trésor de la philosophie de la patrie de Phryxus gravée sur des *pierres*, et représentée dans le ciel par des constellations dont le *bélier* formoit la première et la principale figure. C'est ce qu'on doit entendre aussi par le discours du roi Aëtes, rapporté par Apollonius de Rhodes : « J'ai traversé, dit le maître de la » toison d'or, la voûte azurée monté sur le char » du Soleil mon père, qui transportoit dans » l'*Hespérie* ma sœur Circé. » Traverser la voûte du ciel, c'est reconnoître, c'est peindre cette voûte, c'est l'embléme de l'astrologie.

Maintenant nous voyons clair dans le motif, dans le but et dans le succès du voyage des Argonautes. De courageux Grecs, avides de connoissances utiles au genre humain, et instruits dans les pratiques de la religion par les Thraces, auront concerté ce voyage scientifique pour recueillir chez Aëtes frère de Circé, c'est-à-dire dans un pays affilié avec la république élysienne, les notions philosophiques figurées par la toison de Phryxus.

On a supposé aux Argonautes le dessein d'aller *enlever* ou conquérir par force cette toison; mais on a vu à l'article d'Hercule, où il s'agissoit de l'enlevement des pommes d'or du jardin des hespérides, ce qu'on doit entendre par cette expression figurée (1). *Enlever, rapere,* c'étoit en style dogmatique gagner une chose à force de soins, de peines et de travaux; c'est dans le même esprit que nous disons que le royaume du ciel n'est le partage que des *violens*, *VIOLENTI RAPIUNT ILLUD*. La toison d'or étoit l'emblême du ciel *physique et moral.*

Les poëtes et les historiens conviennent que les Argonautes ont réussi dans leur entreprise, qu'ils sont parvenus à enlever la toison d'or, et qu'ils ont apporté ce précieux trésor dans leur patrie. Mais loin de nous donner quelque idée de la forme, de la substance, ou de la nature

(1) Voyez tome premier, p. 226. de cet ouvrage.

de cette prétendue toison, on ne dit pas même ce qu'on en a fait, avec quelle solemnité, avec quelle pompe elle a été reçue en Grèce; on ne parle pas de musée ou de temple, où elle auroit été deposée; on garde le plus profond silence sur les circonstances qui par la suite l'auront fait disparoître de la Grèce.

Tout cela ne surprend pas d'après notre systême où il ne s'agit pas d'une toison matérielle, mais d'un emblême des sciences. C'est cette toison symbolique que les Argonautes ont réellement enlevée, et dont ils ont enrichi leur patrie; leur expédition est l'*ère scientifique* des Grecs; c'est depuis cette époque seulement qu'on trouve que ce peuple s'est occupé de la sphère, et c'est ce qui a donné sujet aux savans de soupçonner que la formation de la sphère ne datoit que depuis cette expédition. Newton en fixe l'époque à l'espace intermédiaire entre le voyage des Argonautes et la guerre de Troie, parcequ'il croit apercevoir des constellations qui ont des rapports avec le premier événement, et qu'il n'en trouve pas qui rappellent l'autre. Il est dans l'idée que le *vaisseau céleste*, nommé communément *Argo*, représente le vaisseau des Argonautes; mais on a justement remarqué que l'inspection seule de la place, que le vaisseau céleste occupe dans le ciel, repousse cette opinion. La constellation du vaisseau est si avancée dans l'hémisphère méridional qu'elle n'est pas même vi-

sible en Grèce, à peine en aperçoit-on le bout du mât en Egypte. Ce n'est pas ainsi qu'on place des trophées, ou des monumens de gloire.

Les Argonautes auront sans doute reçu à la cour d'Aëtes des nouvelles de sa sœur Circé; ils auront appris que le domaine de cette Déesse étoit la patrie de Phryxus et le berceau des sciences dont la toison d'or étoit l'emblême; il n'en falloit certainement pas plus pour déterminer nos intrépides philosophes à entreprendre un autre voyage infiniment plus long, plus difficile, et plus dangereux, pour aller visiter ce séjour sacré à l'extrémité de la terre et de l'océan, et pour y recueillir de nouvelles lumières. En conséquence au lieu de retourner en Grèce par la mer noire et le Bosphore de Thrace, ils ont pris une route à travers le continent pour passer dans la mer septentrionale.

Il y a des variantes sur cette route; les uns disent que les Argonautes ont remonté le phase, d'autres le danube. Cette discordance ne doit pas surprendre; le récit de cette expédition n'a été rédigé par écrit que plusieurs siècles après sa date. Les argonautiques, qui portent le nom d'Orphée, passent pour être un poëme d'Onomacrite qui n'a vécu que 550 ans avant l'ère vulgaire. Il est très-naturel de penser que dans l'immense intervalle qui s'est écoulé de cette célèbre expédition jusqu'au siècle de ce poëte, la tradition qui en étoit seule dépositaire ait été altérée en plusieurs circonstances, sur-tout dans celles qui

tiennent à la partie géographique. Les vastes pays que nos voyageurs ont parcourus, étoient peu ou point connus des Grecs; nous avons vu par un aveu formel d'Hérodote que les mers lointaines de l'europe étoient de son temps des regions inconnues en Grèce. Mais la différence dans les détails ne nuit point au fond de l'histoire; il est toujours vrai et pleinement démontré que les Argonautes sont parvenus à passer dans la mer du nord; qu'ils ont vu et visité les deux chefs-lieux du Pays des Atlantes, l'enfer, et la demeure de Circé, qu'ils ont trouvé dans ces lieux un peuple extrêmement juste, *gens hominum justissima* (1), dont ils ont étudié les mœurs et le gouvernement politique (2).

Circé dans les instructions qu'elle donne à Ulysse relativement à son passage devant les écueils de Scylla et Charybde, lui apprend qu'il n'y a que le seul vaisseau des Argonautes qui aît passé librement et impunément dans ces endroits. La Déesse attribue ce bonheur extraordinaire à la protection spéciale de Junon, ce qui veut dire, en style mythologique, à l'extrême vénération que les dominateurs de Scylla ont eue pour le caractère héroïque des voyageurs et pour le but philantropique de leur étonnante

---

(1) Voyez tome premier, p. 60. de cet ouvrage.

(2) Ast ubi jamque hominum mores et novimus urbem.
Argonaut., ỳ. 1140.

entreprise. C'est ainsi que de nos jours encore les puissances ennemies respectent réciproquement durant la guerre les vaisseaux consacrés à des découvertes scientifiques.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici que c'est Circé qui, ensuite d'un ordre de Jupiter prononcé par le mot du navire Argo, a purifié Jason et Médée du meurtre d'Absyrthe; cérémonie auguste qu'on a justement invoquée comme le témoignage le plus respectable du caractère sacré de Circé (1).

Nous ne rappellerons pas également les vifs reproches que la Déesse a faits à sa niéce sur sa honteuse fuite de la maison paternelle pour suivre son amant Jason (2).

Nous croyons seulement devoir revenir un moment sur une anecdote, que nous n'avons touchée que légérement, et qui mérite une attention particulière.

Apollonius de Rhodes nous apprend que Médée a raconté en langue *cholchidienne* à sa tante les aventures des Argonautes (3). Cette circonstance s'accorde admirablement avec tout ce que nous avons dit sur les liaisons de famille, qui existoient entre le peuple élysien et celui de la Cholchide. Elle confirme à l'évidence que le dernier n'étoit qu'une colonie du pays du

(1) et (2) Voyez tome second, p. 6. et 7. de cet ouvrage.

(3) Voyez tome premier, p. 6. de cet ouvrage.

Bas-Rhin. Mais une autre circonstance, qui a l'air d'un phénomène, c'est que la laugue élysienne s'est soutenue dans la race des colons belges jusqu'aux siècles modernes.

Les savans n'ignorent pas que le baron Busbeck de Flandre, lors de sa résidence à Constantinople en qualité d'Ambassadeur de l'empereur d'Allemagne, a eu occasion de s'entretenir avec des députés d'un canton de la Crimée dont la langue étoit, quant au fond, la même que la langue belgique. Plusieurs lexicographes allemands ont recueilli cette anecdote, et ont fait entrer ce dialecte particulier de la Crimée, qu'on a nommé *précopien*, dans le tableau comparatif de la langue teutone avec des langues étrangères, et dans celui de ses différens dialectes entre eux. On peut voir sur ce point le Glossateur Ihre *in proœmio* pag. 6, où il compare le langage *précopien* avec le mœsogothique, et où il donne la liste d'un grand nombre de mots qui se ressemblent. Il met à la tête le mot PLUT, *sanguis*, en mœsogothique *bloths*; c'est de ce mot *plut* qu'on a formé *Pluton*, le même que *pluten*, qui ainsi que *bloten*, veut dire sacrifier des victimes *sanglantes*, comme on a observé à l'article du dieu Pluton (1).

Le troisième mot cité par Ihre est *hus*, en

---

(1) Voyez tome second, p. 21. de cet ouvrage.

mœsogothique aussi *hus*, qu'on rencontre dans GUD-HUSA, *maison de Dieu.* Il se présente également dans EL-HUS ou HEL-HUS, *maison sainte*, dont on a formé *elusium*, nom du célèbre sanctuaire d'Athènes. Les précopiens disent aussi SUNE, *soleil*, MINE, *lune*, STERN, *étoile*, noms d'autant plus remarquables qu'ils se rapportent précisément aux objets qui forment le systême des constellations figuré par la toison d'or.

Après avoir réglé tant sur le cours de la lune que sur celui du soleil les devoirs de l'homme-citoyen, et l'ordre courant des affaires publiques, il restoit à établir une méthode chronologique pour calculer la succession du temps dans ses rapports avec l'existence, la durée, et le cours des choses, avec la date des évènemens, et avec les besoins qu'on pouvoit avoir de réclamer des temps passés dans les futurs, des époques déterminées pour des affaires publiques ou particulières. Ce sont ces considérations qui ont donné lieu à la création de grandes années ou périodes séculaires.

Nos législateurs qui ne s'attachoient guères à des méthodes hypothétiques, lorsqu'ils trouvoient des types dans la marche de la nature, avoient observé que la génération de l'homme ne s'étendoit communément qu'à *trente ans* (1). En

(1) Progenies triginta annis perficitur. Diod. Sic. L. 3. c. 13.

conséquence ils ont adopté cet espace de temps pour la mesure de leur siècle ou première période chronologique. Pline rapporte, dans son histoire-naturelle, que le sixième jour de la nouvelle lune est le commencement du *siècle de trente ans des gaulois* (1).

Pline est le premier qui parle de ce siècle gaulois de 30 ans (2); César, Strabon, et d'autres avant lui, n'en font point mention. Ce n'est même que par hasard qu'il le cite en traitant de la cérémonie religieuse du gui de chene. Il n'est donc pas surprenant qu'on ne nous aît rien dit des années séculaires plus grandes dont les gaulois faisoient usage, nommément des cycles chronologiques de 600 et de 3600 ans. Mais heureusement on les retrouve chez leurs anciens frères les chaldéens. Ceux-ci les ont fidélement conservés et employés pour régler leurs fastes chronologiques. Les noms, que ces deux grandes années continuerent de porter dans la Chaldée, ne laissent aucun doute sur le lieu de leur origine.

Le siècle de 30 ans renfermoit une espace trop court pour servir seul de période chronologique perpétuelle. Le nombre trente revient trop fréquemment dans une longue série d'années, et cette grande accumulation de siècles auroit, après un long écoulement de temps

(1) Seculi post trigesimum annum. Plin., hist. nat., lib. 16.
(2) Voyez tome premier, p. 34 de cet ouvrage.

jetté de la confusion dans la mémoire des hommes. En comptant donc par générations, on s'est arrêté à *vingt*, qui comprennent l'espace de 600 années; et on a donné à ce nombre de 600 ans le nom de *Nère*. On recommençoit ensuite à compter par de nouvelles générations de la seconde *Nère*, et on continuoit jusqu'à ce qu'on parvînt à six *Nères* complètes, qui font 3600 ans ou 120 générations.

On donnoit à la grande année formée de ces six *Nères*, le nom de *Sare*.

Après ce terme on reprenoit de nouveau le calcul par générations ou siècles; mais sur le cours d'une nouvelle *Sare*; de sorte qu'au moyen de ces grandes années la computation chronologique se prêtoit très-heureusement aux facultés de la mémoire.

Neros formé de *Nère* est exactement le même que le terme chronologique *ère*, dont nous faisons usage pour dénoter le point fixe d'où l'on commence à compter les années. La lettre initiale *n* marque l'article *un* ou *le*, de sorte que *Nère* veut dire l'*ère* ou *une ère*, comme on peut voir dans l'auteur dont nous ne cessons d'invoquer le témoignage, et qui, de l'aveu de tous les écrivains hollandais, est le guide le plus intelligent et le plus fidèle en cette matière (1).

---

(1) Je trouve, dit Ten Kate p. 63. du *grondslag* vol 2., qu'on place souvent la lettre *n* devant un mot, sans qu'on

Sare est un terme un peu adouci de *schare* (1) qui signifie *multitude ;* AR-SCARE ou JEAR-SCHARE (2) veut dire *grand nombre d'années* ; cette dénomination convient parfaitement à une révolution de temps qui comprend 3600 années.

On a fait beaucoup de recherches sur l'étymologie du terme *ère ;* mais les auteurs les plus judicieux sont forcés de convenir que l'origine de ce mot est encore inconnue. *Ère*, qui est une section du *temps*, vient d'une racine presque équivalente, mais subalterne à celle qui a donné naissance au mot TYD, *temps.* TYD, comme nous avons vu (3) vient de *tyen*, *être toujours en mouvement ;* les astres sont appelés *theoi* du grec *theîn*, COURIR, parce qu'ils COURENT TOUJOURS : et Platon qui nous donne cette définition appelle, selon Plutarque, les astres les instrumens du temps, *organa temporis.*

Ère vient du vieux verbe *er*, qui signifie *courir*, mais qui ne présente pas comme le verbe *tyen* l'idée d'une course *perpétuelle.* C'est pourquoi on ne l'a appliqué qu'à des *portions* du temps.

---

en change la signification. Il cite ensuite plusieurs exemples, et entr'autres le mot *ère* qu'on écrit aussi *nère* ; il est à présumer, ajoute l'auteur, que l'initiale *n* est prise de l'article *un* ou *le*. *Deze voorgeworpene* n. *mag men gissen ontleent te zyn uyt den articulus* een *of* den.

(1) Voyez tome premier, p. 35. de cet ouvrage.

(2) Jearschare, *multitudo annorum.* Ten Kate, vol. 2. p. 350.

(3) Voyez p. 122. de ce volume.

Le mot *er* s'écrit avec quatre différentes voyelles, on dit *er*, *ar*, *or* et *ur* (1); voici les diverses sections du temps qui dérivent de cette racine-mère.

De *er* vient *ère*, point de départ d'une computation arbitraire, ou convenue de temps.

De *ar* vient l'islandais, et le danois *aar*, le suédois *ahr*, l'allemand *jahr*, l'anglais *year*, et le belge *jaer*, *ANNÉE*.

De *or* le grec *ôra*, et le latin *hora*.

De *ur* le belge *ure*, et le français *heure*.

On peut voir dans *Ten Kate* le developpement qu'il donne à ces racines-mères. Il les regarde comme extrêmement intéressantes, et présume avec raison qu'elles se rapportent à la première vie *civile* de nos ayeux.

Flave-Josephe (2) fait entendre que la grande révolution de 600 ans étoit connue des patriarches avant le déluge. Il ne dit pas qu'il la regarde comme luni-solaire; mais les mauvaises raisons dont il entortille son idée, font du moins présumer qu'il veut parler d'un cycle astronomique. Cependant les auteurs qu'il invoque à son appui ne favorisent pas cette opinion: on ne voit pas que dans les temps anciens on ait regardé cette grande année sous un autre

---

(1) ER, AR, OR *ou* UR. *Currere.* Ten Kate, vol. 2. p. 631.
(2) Livre 1. chap. 3.

point-de-vue que le *Neros* des chaldéens, dont ce peuple faisoit usage pour règler sa chronologie. N'attribuons point à d'autre cause le profond silence qu'Hippàrque et Ptolomée gardent sur ce cycle; s'il eut été luni-solaire, il est bien certain qu'ils en auroient fait une application particulière. Ce n'est que de nos jours qu'on a cru y apercevoir des traces d'une période inventée pour concilier les mouvemens de la lune et du Soleil. On cite Dominique Cassini comme auteur de cette opinion (1); elle a été embrassée par plusieurs modernes. Buffon la fait hautement valoir pour étayer son singulier système sur les sept épôques de la nature, Bailly ne s'est pas borné à prendre le cycle de 600 ans pour astronomique, mais par une inconsidération inconcevable, il a supposé aussi que le siècle gaulois de 30 ans étoit luni-solaire; et il en prend occasion, comme on l'a vu (2), pour déprécier les connoissances astronomiques de ses ancêtres.

Il et très-probable que la grande année de 600 ans a été connue avant le Déluge, et qu'on en a même fait usage pour la chronologie sacrée; le texte de l'écriture vient particulièrement à l'appui de cette assertion. Nous n'avons pas besoin de dire d'abord que le premier livre de la Bible est intitulé *genèse*, ou livre des *géné-*

---

(1) Voyez tome second, p. 117. de cet ouvrage.
(2) Voyez tome premier, p. 34. de cet ouvrage.

rations, que le cinquième chapitre, où Moïse donne toute la chronologie antidiluvienne, porte le titre de *liber* GENERATIONIS ADAM; que dieu dit (chap. VII): qu'il n'a trouvé d'homme juste *in* GENERATIONE *hac* que Noë et sa famille, termes et expressions qui semblent naturellement annoncer un calcul de temps par *générations*. Il suffira de nous arrêter au point chronologique auquel l'écriture fixe l'époque du déluge, et celle du retour d'une *nouvelle génération d'hommes*.

Il est dit, chap. VII ℣. XI, que le déluge a commencé à la *six-centième* année de Noë (1), c'est précisément la dernière année de la grande période de 600 ans, employée, selon Josephe, par les premiers patriarches. On rapporte ensuite que la catastrophe a totalement cessé (2), le *premier* jour du *premier* mois, de la *première* année suivante (3). Voilà donc le monde régénéré précisément au premier instant d'une *nouvelle ère de* 600 *ans*. Ne croyons pas que ces deux dates, qui quadrent si admirablement avec les traditions, soient l'effet du hasard; si l'on a jusqu'à nos jours mal réussi à mettre d'accord les chronologies sacrée et profane, c'est faute de connoître la valeur des

(1) Anno sexcentesimo vitæ Noë.

(2) Exsiccata fuit superficies terræ.

(3) Sexcentesimo primo anno, primo mense, et prima die mensis.

termes et des méthodes, dont on s'est servi pour la mesure du temps dans les premiers âges.

Une circonstance qui ne manquera pas de contribuer à éclaircir ces ténébreuses recherches, c'est le sens du mot *Noë*. On interprète ce nom en hébreu par le mot *cessatio*, *requies*, mais cette étymologie est trop insignifiante pour être la véritable, à moins qu'on ne veuille faire entendre par ce terme que le monde a *cessé* d'exister du temps de Noë. Mais le mot *Noë*, pris dans la langue élysienne, est infiniment plus propre et plus adapté au sujet; *no-e* ou *nu-e* en langue teutone, signifie *novum ævum*, *presens ævum*. Il est formé de *E* (1) qui signifie *ævum*, *âge*, et de *nu*, mot qu'on applique à deux objets d'une même nature; *nu* est d'abord le même que *nieu*, NEUF (2), et dans ce sens *nu-é* signifie *nouvel âge*, il signifie aussi *nunc*, *maintenant*, et sous ce rapport il veut dire *présent âge*. De sorte que l'interprétation revient toujours au même, soit qu'on prenne *nu*

(1) *E*, temporis periodus, ævum. Ihre, vol. 1, p. 382. *Ee*, *ae* ou *æ* ont le même sens; ils signifient aussi *Loi*: *Christes æ* est la nouvelle *Loi*. Ihre les appelle *notæ perpetuitatis*. On peut voir dans cet auteur les diverses applications de ces termes intéressans.

(2) NY, *novus*, græc. *neos*, pers. *nu*, belg. *nieuw*, angl *new*, hib. *nua*, gallicè *nouveau*.

pour *novum*, ou pour *nunc* (1). Ainsi *nué* ou *noé*, puisque les lettres *u* et *o* s'échangent fréquemment dans les anciens dialectes, et dont le latin *novus* nous fournit ici un exemple, signifie dans la vraie propriété du terme *nouvel âge*, *nouvelle génération*, il veut même dire *nouveau monde*, car *siècle*, *génération* et *monde* sont originairement synonymes.

On aura donné au conservateur de l'espèce humaine, au père de la *régénération* des peuples, et au chef des *nouvelles ères*, le nom de *Noë*, pour éterniser par la force du terme la mémoire de la destruction du monde ancien, et du commencement d'un autre. Il est remarquable que le mot par lequel les teutons rappellent le déluge exprime la cause de cette terrible punition du genre humain; *sond-vliet*, c'est ainsi qu'on le nomme, signifie *déluge du péché*, pour dire que dieu ne s'est déterminé à cette grande vengeance qu'à cause des *péchés* des hommes.

C'est précisément cette idée que les émigrés atlantes ont conservée sur le désastre de leur au-

(1) Rectè putat Wachterus, cognatam esse hanc vocem particulæ *nu*, cujus æquè lata ditio est; quid enim aliud *novum* est quam quod *modo fit*? Ihre, tom. 2. p. 263.

Nu, *nunc*. Conspirat Hellas et universus orbis europæus. Græcè *nun*, pers. *nub*, a. s. isl. et isl. *nu*, germ. *nu*, *nun*, ang. *now*. Ihre, loco citato.

cienne patrie; le prêtre de Saïs qui raconte à Solon l'histoire des atlantes et la submersion de leur pays, commence par dire que ce peuple *étoit la meilleure génération d'hommes qui eût jamais existé.* Il formoit une république fédérative composée de *dix* provinces, dont chacune étoit gouvernée par un chef particulier, et d'après ses propres loix, mais dont le premier rang appartenoit à la dynastie atlantique, ou *noble.* On peut remarquer que l'on compte précisément *dix* générations de patriarches avant le déluge, et que le mot *patriarches* est le même que celui d'*atlantes. Patriarche* formé du grec PATRIA, *patrie*, et de ARKOS, *prince*, veut dire gouverneur ou chef de la patrie, comme le mot *atlante*, formé de ATLANS, *patrie.*

On se régloit dans la république des atlantes, tant pour le gouvernement de la confédération, que pour celui de chaque état particulier, d'après des loix écrites sur une colonne posée dans un superbe temple au centre du pays; c'étoit dans ce sanctuaire que les dix rois s'assembloient par intervalles de quelques années, pour déliberer sur les affaires communes.

En considérant les rapports que les loix des atlantes avoient avec les loix du ciel, ou avec l'astronomie, on découvre encore ici un rapprochement marquant entre la colonne atlantique, et les colonnes du patriarche Seth.

Rappelons nous à cet effet le passage d'Hé-

siode cité à l'article des atlantes (1) qui dit qu'à l'extrémité de la terre Atlas soutient le vaste ciel.

Les pieux et sages atlantes se sont soutenus dans la pureté des mœurs pendant une longue série de siècles, *per multa secula.* Ils méprisoient tout excepté la vertu, ils regardoient les choses de la vie comme frivoles et les richesses comme un fardeau : mais le vice empoisonna à la longue cette innocente et heureuse vie. La cupidité, l'injustice, et la violence s'introduisirent parmi les hommes, et la corruption monta à un si haut degré que la justice du ciel crut devoir arrêter ce funeste débordement.

Jupiter, gardien des mœurs, et vengeur des loix, qui voit tout, vit la dépravation de ce peuple, et il résolut, dit Platon, de le *punir.* A cet effet il convoqua les dieux dans les demeures célestes au milieu de l'univers, d'où le père des dieux et des hommes contemple les générations. C'est dans cette assemblée auguste que Jupiter addressa aux dieux le discours suivant. . . .

Ici finit le récit de Platon dans le dialogue intitulé *Critias* ; la harangue de Jupiter et la suite de l'histoire sont perdues, mais le résultat de la délibération du divan n'est pas un secret.

---

(1) Voyez tome premier, page 67. de cet ouvrage.

Platon l'avoit déjà indiqué dans un autre endroit ; il rapporte dans son *Timée* que la nation des atlantes avoit péri par les eaux, et qu'il ne s'étoit sauvé qu'un petit nombre d'individus (1). Voilà donc une catastrophe semblable à celle du déluge, et à laquelle on peut assurément appliquer le terme de SOND-VLIET, *déluge du péché*.

Nous venons de dire que *siècle* ou *génération* signifie aussi *monde* : WERELDT, dit Ten Kate, veut dire *mundus*, et anciennement *seculum ;* les anglo-saxons disent *woruld* ; leur expression *on* WORULDA *woruld*, signifie *in secula seculorum* (2). De sorte que notre chant religieux per *omnia secula seculorum*, veut dire *par toutes les générations des générations*, *et par tous les mondes des mondes* (3).

C'est en prenant siècle pour *monde*, que nous appellons clergé *séculier*, celui qui reste dans la société des hommes, pour le distinguer du clergé régulier qui se détache entièrement du *monde* par des vœux.

---

(1) Exiguo semine quondam publicæ cladi superstitit. Plato, pag. 524.

(2) WERELD, *mundus* et olim *seculum* ; angl.-sax. *woruld*, angl. *world*, germ. *welt* ; angl.-sax. *on woruld*, IN ÆVUM ; in thissere *worulde*, IN HOC SECULO *; on worulda woruld*, IN SECULA SECULORUM. Ten Kate, tom. II, p. 519.

(3) Per omnes generationes generationum, et per omnes mundos mundorum.

Monde en allemand se rend par *welt* (1); on fait dériver ce mot du verbe WELT, *volvere*, *revolvere*, de sorte que dans ce sens *monde*, qui signifie déjà *siècle* et *génération*, coïncide encore avec *révolution*.

Outre le *Nere* de 600 ans et la *Sare* de 3600 ans, les chaldéens avoient encore une autre très-grande période de 432000 ans qui contient précisément le nombre de 120 *Sares*. L'historien Berose assure que c'est cette immense durée de 432000 ans que les chaldéens assignerent à l'exis-

---

(1) On demande ce que veut dire en allemand WELT, *monde*? Il faut remarquer que nos pères disoient *werlt*: à parler proprement ce n'est que le tour de la terre, *orbis terrarum*, parce que WERREN, *tourner*, WERRE, *wirr* chez les *Anglais*, signifie ce qui *tourne en rond*.

Je ne suis pas du sentiment de ceux qui prétendent que le mot WERELD dérive de WAREN ou [illegible], *durer*, en y sousentendant *siècle*, [illegible]. Ces sortes d'opinions ne reçoivent de la certitude qu'à mesure qu'elles sont appuyées de l'autorité d'anciens livres.

Des exemples de cette nature ne sont pas rares. Ils ne découvrent pas seulement l'origine des mots, mais ils montrent que ces mots ne sont pas aussi *arbitraires qu'on se persuade* communément; rien n'est l'effet du hasard dans ce monde. Et si nous jugeons autrement, ce n'est que parce que nous en ignorons les causes; et comme l'*allemand semble s'approcher de l'origine* beaucoup plus que d'autres idiomes, on y peut connoître plus sûrement les mots primitifs et originaux.

Ce passage est de Leibnitz, tom. VI, pag. [illegible] de ses *Collectanea etymologica*; c'est une suite de celui que nous avons rapporté en note au tome premier, page 74 de cet ouvrage.

tence du monde, à compter de la date de sa création, jusqu'au moment du déluge. On s'est beaucoup récrié contre l'assertion de l'ancien historien de la Chaldée; sans doute la discordance entre cette chronologie et celle de l'histoire sacrée est énorme lorsqu'on prend les années de la genèse, antérieures au déluge, pour des années solaires de 365 jours : mais qu'il soit permis de faire à ce sujet quelques remarques.

Dieu mécontent de la conduite du genre humain, et résolu d'y mettre un terme, dit au chap. VI. de la genèse « mon esprit ne demeurera pas » éternellement dans l'homme parce qu'il est » chair; *ses jours seront de* 120 *ans*. (1).

S'il étoit permis de prendre ces 120 *ans* pour de *grandes années* ou des *sares*, et de croire que dieu n'a pas voulu fixer ici un terme à la vie de l'homme individuel, mais qu'il a voulu déterminer la durée du premier âge du genre humain, où du monde antédiluvien, le texte sacré se trouveroit en harmonie avec les traditions chaldéennes; 120 *sares* font 432000 ans ordinaires, ou 720 *neres*, et suivant ce que nous venons de dire, l'époque du déluge auroit eu lieu précisément, à la fin de la 720me *nere*. Mais sans nous arrêter à cette opinion, qu'il

(1) Dixitque Deus non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est; eruntque dies illius 120 annorum. Genesis, cap. VI, ℣. 9.

seroit cependant très-possible de concilier avec toute l'histoire antédiluvienne de la Bible, avec les traditions des Brakmannes, des égyptiens, et avec le chant des sibylles, il est au moins certain que la chronologie chaldéenne se rapporte à ce nombre de 120 *ans*; de sorte que dans ce cas même il n'y auroit de la discordance entre l'opinion vulgaire et celle des chaldéens, que sur la question de savoir si on doit envisager dans le texte de l'écriture, les 120 années, auxquelles dieu fixa la durée de la race humaine, comme de *grandes années* ou comme de *petites*.

Ce sont les différentes acceptions du mot *monde*, WERELD, jointes à la manière de compter par *générations*, qui ont donné lieu à ces singulières fictions cosmogoniques sur la fin des générations, sur une multitude d'anciens mondes, et sur le retour d'un nouvel ordre de choses au bout de chaque année majeure, dont retentissent les astrologies anciennes. S'arrêter au bout d'une grande année, et recommencer le calcul chronologique par de nouvelles périodes, c'étoit comme recommencer un *nouveau monde*; abandonner la série des générations présentes et passées, pour entamer un autre *ère* par des générations nouvelles, sembloit annoncer une espèce de régénération d'hommes. Les astrologues qui attribuoient aux astres non seulement de l'influence physique, mais aussi de l'influence mo-

rale, sur les destinées du monde sublunaire, se sont emparés de ces analogies, et s'en sont servis pour établir des APOCATASTASES, ou grands siècles de restitution, au bout desquels le monde prenant une fin, il devoit s'élever une nouvelle génération d'hommes, ou un nouvel ordre de choses conforme à celui qui avoit existé au commencement de cette grande révolution. On rapportoit sur-tout ces prodiges créateurs aux grandes périodes qui dans leur immense espace sembloient avoir la propriété de ramener les mouvemens des planètes et des étoiles fixes au même point du ciel, et de ramener ainsi l'influence céleste à ses effets primitifs. Cicéron appelle le siècle de restitution *annus rediens* (1). Mais lui et d'autres ne s'accordent guères sur le temps de sa durée; l'usage le plus commun le portoit à 36000 ans qui font 10 *sares* ou la douzième partie de la grande période de 432000 ans.

Avant de remonter à l'origine des autres arts, sciences, et institutions sociales dans leurs rapports avec la nation élysienne, fixons quelques instans nos regards sur la langue teutone.

De la Langue teutone.

Nous avons déjà remarqué que Leibnitz et d'autres écrivains allemands ont regardé la langue

---

(1) Homines enim *populariter* annum *tantummodo* solis, id est *unius* astri reditu metiuntur. Cicero in somnium Scipionis.

teutone comme la source de la nomenclature mythologique : ajoutons qu'il a régné parmi les Belges allemands une tradition perpétuée jusqu'à nos jours sur la haute antiquité et l'excellence de leur idiôme. On continue d'être dans la persuasion que le flamand est la langue primitive des hommes. Frappés de cette idée, quelques curieux ont fait des essais pour vérifier cette opinion; deux sur-tout se sont distingués dans cette carrière, ce sont Adrien Schrieckius d'Ypres, et Goropius Becanus d'Anvers (1).

Selon Schrieckius le mot *Adam* est le même que *aerd-man*, homme créé de terre, [illegible]. Nous nous bornerons à cet exemple, car c'est peut-être le seul qui offre quelque apparence de conviction. L'auteur [illegible] et sans principe a enfanté les étymologies les plus ridicules et a plutôt nui à son sujet qu'il ne l'a servi.

Goropius Becanus a pris pour fondement de son systême la fable égyptienne [illegible] rapportée par Hérodote ; que nous avons [illegible] plus haut (2). Il assure que [illegible] *bançonne* signifie pain, [illegible] comme ce mot avoit [illegible]

(1) Le premier dans un ouvrage in-folio qui a pour titre *Origo rerum Celticarum et Belgicarum* [illegible] vrage du même format, intitulé [illegible]

(2) Voyez pages [illegible] et [illegible] du tome I. de cet ouvrage.

faveur du peuple phrygien sur celui d'Egypte, l'auteur a, pliqua cette circonstance à sa nation, et donna pour cette raison à sa production le titre de *becceselana*. La grande difficulté consistoit à mettre cette idée d'accord avec l'opinion qu'il avoit sur le site du paradis terrestre, et sur les suites de la confusion des langues dans la construction de la tour de Babel.

L'auteur étoit, avec tous ses contemporains, dans l'opinion que le paradis avoit existé en Asie, situation sans doute bien éloignée dès bords de l'Escaut. Il avoit à appréhender aussi que la langue primitive ne fût altérée dans l'évènement de la tour de Babel; voici son expédient pour sortir d'embarras : l'auteur, comme on l'a vu, avoit aperçu que les anciens habitans de la basse Belgique avoient porté le nom de *cimmériens*, il laisse donc à leurs ancêtres ce nom qu'il fait dériver de Gomer fils de Noë, en les faisant émigrer du paradis, qu'il suppose avoir existé dans le fond de l'Asie. Il les fait côtoyer la mer caspienne et la mer noire, les mene directement dans la Phrygie, et de là dans la Belgique : comme, en suivant cette hypothèse, ils ne se sont pas trouvés à la construction de la tour de Babel, leur langue n'a pas été altérée; elle est demeurée telle qu'on l'avoit parlée au paradis. On peut juger de là du pouvoir que les préjugés exercent sur l'esprit des hommes.

L'opinion qui place le paradis en Asie, est

née de la même source qui fait rapporter à cette partie de la terre toutes les merveilles de l'antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que la genèse n'allègue rien de positif en faveur de l'Asie; elle ne détermine pas le site du paradis; et il est assurément indifférent sous les rapports de la croyance religieuse, de penser que le créateur l'a placé en Asie, en Afrique, ou en Europe. L'écriture place au paradis une réunion de quatre fleuves dont les noms primitifs ont disparu. On a jusqu'ici fait de vaines recherches pour découvrir en Asie un emplacement physique qui présente le confluent de quatre fleuves; [illegible] de quoi on ne doit pas s'embarrasser dans notre élysée, sans être obligé même de nous attacher aux quatre eaux indiquées par [illegible]. On peut remarquer aussi que la première émigration dont il est parlé dans la genèse [illegible] en orient : *Cain*, y est-il dit, *fut* [illegible] *terra ad* [illegible] (1) [illegible] corde parfaitement avec ce que nous avons [illegible] marquer sur le sens du nom que Dieu a [illegible] race humaine dont il a [illegible]. [illegible] dit dans l'écriture que Dieu ayant [illegible] et la femme, les a appelés *Adam* [illegible] *Adam* n'étoit donc pas [illegible] appartenoit non au premier homme [illegible] l'espèce humaine primitive. [illegible] que

(1) [illegible]

Adam signifie *roux*; c'étoit donc un nom appellatif qui indiquoit une nation *rousse*, ou peuple *à cheveux roux*, tel qu'Homère nous dépeint le peuple élysien dans la personne du *FLAVUS RHADAMANTUS*, *radman aux cheveux roux*, qui présidoit aux Champs Elysées. On se rappelle aussi que *radman* signifie *devin* ou *prophête* (1). Le patriarche Adam étoit sans doute *prophête*, et même le premier qui ait été doué de cet art divin. Flave Josephe lui attribue la prophétie relative à la destruction du monde par le déluge.

L'historien juif qui nous donne l'étymologie du mot *Adam*, nous apprend en même temps au chap. I, où il parle de la création de l'homme, que les hébreux donnent à la femme le nom d'*Issa*. Remarquons bien ce mot; *Issa*, *isse*, *esse*, sont des particules terminatives que nous employons pour changer un nom propre masculin en féminin. Ainsi de *princeps* on fait PRINCIP-ISSA, *princ-esse*; de *python*, PYTHON-ISSA, *python-isse*, PYTHON-ESSE. De *burger*, CITOYEN, *burger-esse*, CITOYENNE. On peut se rappeller, pour plus d'évidence, ce que nous avons dit au sujet des mots *Caïn* et *Seth* (2), ainsi que l'étymologie que nous avons donnée du mot *Noé* (3). mais ce qui est encore plus important c'est le

(1) Voyez page 50. du premier volume de cet ouvrage.

(2) Voyez ci-avant, page 133.

(3) Voyez ci-avant, page 156.

verbe dont l'écriture fait usage pour exprimer l'action créatrice du monde. Le commencement de la genèse, *in principio creavit Deus cœlum et terram*, est rendu en hébreu par la phrase suivante : *bresith* BARA *eloeim eth asamain oueth aares ;* le mot *bara* répond à celui de *creavit*. *Bara* est visiblement emprunté du flamand BAREN *gignere, proferre, parere*. Les hébreux et Moïse l'auront conservé à cause de sa grande propriété et de sa force pour exprimer la nature de l'acte de la création. En interprétant le texte sacré dans le sens du verbe BAREN, *produire*, *engendrer*, on entend que Dieu a *produit* ou *engendré* le monde ; et il paroît que c'est dans ces vues que Moïse exprime la création du ciel et de la terre par le terme *génération ; istæ sunt*, dit-il, chap. 2 et 4, GENERATIONES *cœli et terræ*. GÉNÉRATION est la production d'un être *générateur*, c'est l'effet de l'action de BAREN, *produire*, *engendrer*. Cette interprétation s'accorde avec la doctrine des Brackmannes sur la création du monde. Dieu, selon ces philosophes, a tiré l'univers de sa propre substance ; c'est probablement dans le même sens que le père Mallebranche prétend que nous voyons et contemplons tout en Dieu. L'apôtre St. Paul n'auroit-il pas voulu rendre la même idée lorsqu'en parlant de l'être suprême, il dit, *in ipso vivimus, movemur et sumus*. S'il étoit vrai que le texte sacré sur l'origine du monde dût être entendu de cette manière, la question

qui divise si malheureusement les esprits sur la création du monde *ex nihilo*, viendroit totalement à cesser, et ne présenteroit plus qu'une vaine dispute de mots.

Il seroit inutile d'entrer en détail sur le caractère d'originalité et sur la grande beauté de la langue teutone, sur l'immense quantité de ses monosyllabes, sur la richesse de ses expressions, sur la propriété et l'énergie de ses termes, sur l'ingénieuse dérivation de ses composés. L'usage que nous en faisons sans cesse avec tant de succès pour éclaircir les ténèbres étymologiques des vieux temps, ne laisse rien à désirer sur ce point. D'ailleurs quel éloge plus flatteur que d'avoir été la langue des fortunés habitans de l'Elysée, et des premiers hommes de la terre! Nous nous contenterons d'un seul exemple de la composition de ses mots pour faire sentir l'esprit de sagesse qui a présidé à toute leur nomenclature, c'est le nom de l'être suprême; Dieu est nommé AZ; observons que ce terme formé de A première lettre, et de Z dernière lettre de l'alphabet, veut faire comprendre par la seule force de sa forme que Dieu est le *principe* et le *complément* de toutes choses. C'est la même idée que l'auteur de l'apocalypse a exprimée chap. I. ℣ 8.; il y est dit, *ego sum* ALPHA *et* OMEGA (première et dernière lettres de l'alphabet grec): PRINCIPIUM *et* FINIS *dicit dominus*.

De l'art d'Ecrire.

Ce qui a été dit sur la nature du *thot* des égyptiens et de ses *steles* ou colonnes, n'a pas besoin d'appui pour constater que l'invention de l'écriture ou de l'art de peindre les idées par des caractères alphabétiques, est due au génie de ce même peuple élysien auquel nous devons l'origine de tous les arts et de toutes les sciences. En parlant des *steles de thoth*, qu'on définit comme des colonnes sur lesquelles on gravoit les lettres, nous avons remarqué que le mot STELÈS, *stylen*, pouvoit s'appliquer même à nos premières lettres alphabétiques. Les caractères *runiques* sont dans ce cas, et offrent ce phénomène, ils ont tous pour élément une ligne perpendiculaire en forme de STELÈ, *styl*, *bâton*, *colonne*, ou de lettre I majuscule (1). Les lignes transversales ou latérales seules distinguent la valeur des caractères. Sous ce rapport les lettres runiques sont des espèces de *steles* ou *stiles*,

(1) On les appelle *runstabe* ou *runestafwer*, inde Scipiones et Baculi runici denominationem traxerunt. Locc., antiquit. sueo-goth., p. 85.

Rustici etiamnum in *Scipionibus* suis calendaria *runis* vel gothicis litteris inarata gestant, ex quibus anni tempora, *novilunia* et *plenilunia*, annos bissextiles, *aureum numerum*, literas dominicales, aliaque ad eam rem spectantia exactissime supputare sciunt. Locc., pag. 85. Il faut lire l'auteur, *folio sequenti*, où il parle de la *verge* de Circé.

et tout porte à croire que les allemands en ont pris leur terme STAB, BUCHSTAB, *bâton*, dont ils font usage aujourd'hui pour exprimer *lettre* ou *alphabet*.

Les seules traces de lettres runiques qui nous restent sont des *épitaphes* sur des cippes qu'on trouve en grand nombre dans la Suède et le Danemarck. Ce sont des monumens respectables de la vénération religieuse que les peuples du nord ont constamment portée aux mânes de leurs pères et de leurs ancêtres. On se rappelle que le mot *rune* est rendu par le mot *mystère* (1). L'écriture runique étoit consacrée à l'usage du culte, et des mystères de la religion. Tous les anciens peuples ont eu deux sortes d'écritures, l'une sacrée réservée aux prêtres, aux savans, et au culte, l'autre civile consistant en caractères *courans* plus propres à l'usage du commerce et des relations sociales; c'est cette dernière dont les Phéniciens ont porté la connoissance dans la Grèce.

De l'Arithmétique.

On a probablement commencé par compter par les doigts, et c'est cette méthode qui a borné la première série des nombres à dix. Il existe encore plusieurs peuplades en Afrique et en Amérique qui ne comptent en nombres simples que jusqu'à cinq et même jusqu'à trois seulement. Tout cela est conforme à la mar-

---

(1) Voyez ci-avant, page 138.

che des choses. Mais pourquoi dans ce systême décimal n'a-t-on pas fait usage de simples chiffres jusqu'au bout ? Pourquoi le nombre *dix* est-il exprimé par deux caractères, le chiffre 1 et un o ou zéro ? La solution de ce problème tient à des considérations majeures qui exigent des développemens.

On sait que les anciens ont cru entrevoir dans la nature des nombres plusieurs propriétés mystiques. Macrobe nous rappelle des singulières idées sur ce sujet. Parmi les rapports des nombres avec différens objets, l'auteur range ceux qu'ils ont avec les *corps célestes ;* le nombre *huit*, marque l'harmonie du ciel dans les *huit* sphères qui sont toujours en mouvement (1).

Le nombre *neuf* se rapporte aux *neuf sphères*, qui constituent l'universalité du monde ; le Soleil, la Lune, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, le Ciel et la Terre ; au-delà de ces neuf *orbes* ou *Sphères* physiques, il n'existe plus rien dans la masse des êtres créés. C'est cette considération qui a fait borner les caractères simples des chiffres au nombre neuf. C'est dans le même esprit qu'on a concentré tous les arts et toutes les sciences dans le

---

(1) Sed et ad ipsam cœli harmoniam, id est, concinentiam, hunc numerum magis aptum esse non dubium est; cum sphæræ ipsæ *octo* sint quæ moventur. Macrob. in somn. Scip., lib. 1, cap. 5.

nombre *neuf*, en les faisant représenter par *neuf* muses. Mais au-dessus de ces êtres créés, se trouve le Créateur. C'est cet être suprême, invisible, éternel, auteur des *neuf* orbes, qu'on a voulu représenter par le nombre *dix*, formé de deux caractères, dont le premier est le chiffre 1, et l'autre un o ou zéro. Le chiffre *un*, ou *monas*, désigne Dieu dans son essence d'être *unique* et principe de tout, le zéro par sa forme sphérique représente les *neuf* orbes ou l'univers, c'est la forme de l'œuf Orphique, ou de celui d'Orosmade, symboles du monde (1). Ainsi comme la série décennaire commence par *un*, et qu'elle finit par *un*, et que le dernier n'est accollé qu'à un zéro, *emblême du monde*, il en résulte que le langage numérique, non moins que le langage alphabétique, a pour but de représenter la divinité comme le *principe* et la *fin* de toutes choses.

On a remarqué une propriété dans le nombre *neuf* qui quadre très-bien avec les idées qu'on vient de détailler. En multipliant le nombre *neuf* par un simple chiffre quelconque le produit donne toujours en chiffres *additionnés* le nombre neuf. Neuf multiplié par deux,

---

(1) *Unum* autem quod *monas* dicitur. Ipse non numerus dicitur sed fons et origo numerorum. Hæc monas, *initium*, finisque omnium, ad *summum* refertur *deum*. Macrob in somn. Scipionis, lib. 1. cap. 6.

donne 18., 1. et 8. font neuf; multiplié par huit, il donne 72.; 7. et 2. font encore neuf, et ainsi du reste. Si la multiplication se fait par de grands nombres, le produit se divisera toujours par le nombre neuf. Cette qualité n'est pas propre au nombre *neuf* comme tel, mais comme étant le dernier chiffre simple. Si les Elysiens avoient adopté lè système duodécimal, et que le nombre *onze* eût été le dernier nombre simple, il auroit présenté le même phénomène. Pourquoi donc les Elysiens, qui étoient si enthousiasmés du système duodécimal, comme on le voit par leur division zodiacale, ont-ils cependant dans le calcul des nombres préféré le système décimal? Il faut leur supposer des motifs bien pressans; ces motifs ne peuvent avoir été autres que ceux qu'on vient d'alléguer. C'est qu'ils trouvoient dans le système décimal un motif pour adapter le calcul de l'arithmétique à l'œuvre de la création de l'univers.

Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est qu'ils ont conformé la forme matérielle du mot *neuf* à cette idée. Le nom NEGEN (*neuf*) lu de droite à gauche, ou de gauche à droite, présente toujours le même mot NEGEN. Il ressemble à l'univers qu'on trouve toujours le même. Ainsi l'alphabet et l'arithmétique sont d'accord pour donner, par des résultats mystérieux, la même idée abstraite de la nature et de la composition de l'univers.

De la Géometrie ; du systême métrique des anciens ; dimension de la Circonférence de la Terre.

Si les hommes ont commencé à compter par leurs doigts, ils ont aussi commencé à mesurer par leurs membres; les doigts, les pouces, les palmes, les coudées, les bras, les brasses, les pieds, la stature même de l'homme sont les premières mesures du genre humain : l'homme doué d'intelligence trouve dans son propre physique des moyens de suppléer aux ressources de l'art pour satisfaire à ses besoins.

Du moment où l'on découvre l'invention des fabriques de *lin* et de *laine* dans l'île de *Hollande*, HELLAND, on doit s'attendre à y trouver aussi l'invention de la mesure pour le commerce des toiles. Cela se vérifie d'une manière si frappante que, même jusqu'à ce jour, l'instrument destiné à mesurer les étoffes porte le nom de ce pays. L'*aune*, qui est cet instrument, se nomme *elle*, *helle*. Or, *helle-maet* signifie dans la juste valeur du terme *mesure de Helland*, *mesure du* PAYS ÉLYSÉE.

L'aune dans nos usages répondoit à la longueur d'un *bras étendu*. Cette circonstance a fait donner le nom de *elle* ou *helle* au bras même. On appelle ELLE-BOG le *pli* du bras ou la *coudée*. C'est de ELLE que les grecs ont pris leur

mot *ôlené* (1). ULNA en latin, qui vient de la même source, signifie AUNE et BRAS, *ambabus ulnis amplecti*, c'est embrasser, serrer des deux bras.

Une pareille mesure offroit un grand avantage, et c'est à quoi les vues des premiers législateurs aboutissoient constamment. Tout homme sans secours d'instrument et *sans embarras de calcul*, pouvoit d'une manière approximative fixer, par la seule étendue du bras, la quantité d'étoffe qu'il jugeoit nécessaire.

Comme les choses de première nécessité ont assurément donné naissance aux premières inventions; il est à croire que les premières mesures ont des rapports aux comestibles les plus importans et les plus usuels, c'est-à-dire, aux mesures relatives aux premiers produits de l'agriculture.

Les lexicographes ont remarqué avec étonnement le vaste usage du mot SAC, nom de la mesure ordinaire pour le commerce de blé. Ce mot, qui paroît d'abord si peu intéressant, s'est conservé dans tous les dialectes du Nord; il est passé dans le grec, dans l'hébreu et dans d'autres langues étrangères.

En considérant qu'on évalue communément à un *sac* la quantité de blé qu'un homme consomme dans le courant d'une année, et que

---

(1) ÔLENÉ, *cubitus*, *brachium*, *ulna*. Lexic: Schrevelii.
ÔLLOS, *curvatura brachii*. Idem.

le *sac* aura été ainsi la première mesure des grains parmi les nations civilisées, et dans le commerce, comme il l'est encore, le lecteur jugera sans doute que c'est à cette considération que le mot *sac* devra l'universalité de son usage.

Bailly remarque que lorsque les orientaux parlent de coudée, ils désignent une espèce de *grains*, et le nombre de ces *grains*, qui, placés à côté les uns des autres, déterminent l'étendue d'un doigt.

C'est dans le même esprit qu'on a mesuré les terrains par *dagwand*, dont quatre font un bonnier. *Dag-wand* signifie une portion de terrain, qu'on peut labourer en un jour (1).

Le pied et le pas de l'homme sont une mesure ordinaire pour quantité d'objets; c'est en marchant qu'on mesure l'espace et les distances. Nos anciens ont eu la sage attention de calculer les mesures itinéraires sur la capacité de l'homme. Au lieu de dire *lieue*, *mile*, comme la plupart des nations, les belges comptent les distances itinéraires par *heures*. On donne le nom d'*heure*, URE, au chemin que l'homme fait en *une heure de temps*. Il résulte d'une pareille dénomination cet avantage, que du moment où

(1) Modius agri (ait Kilian) id quod *uno die* arari aut verti potest, à *dagh* (jour) et *wenden*. — C'est ce que nous appelons *journal*.



l'on connoît la distance des lieux en nombre d'*heures*, on connoît le temps nécessaire pour en faire le chemin.

Ce qu'il y a de particulier ici, c'est l'analogie entre ce calcul et la grandeur de la terre. Les chaldéens disoient qu'un homme marchant d'un bon pas, sans obstacle et sans discontinuer, feroit le tour du globe en une année de temps (1). Cette vérité ne se manifeste nulle part avec plus d'exactitude que dans les mesures itinéraires de la Belgique. Il y a 8666. heures dans l'année de 365. jours un quart; la circonférence de la terre, à raison de 25. lieues par degré, monte à 9000. lieues de France; il y a dans ce calcul un excédent de 334. lieues sur le nombre d'heures, ce qui cependant n'a pas empêché Dominique Cassini de faire la même remarque que les chaldéens. Mais en considérant que l'heure itinéraire de la Belgique, quoiqu'elle varie de province à province, est néanmoins généralement un peu plus grande que la lieue de France, on trouvera que l'estimation des chaldéens s'applique très-convenablement au système itinéraire de la Basse-Gaule.

Aristote et d'autres savans nous indiquent la grandeur de la circonférence du globe, suivant l'opinion des anciens; mais l'ayant rapportée en

(1) Achilles Tatius in Uranologio, cap. 16.

stades et mesures de différente proportion, il en est résulté une grande incertitude dans le calcul. On peut voir dans les ouvrages de Bailly comment ce savant est parvenu à concilier les variantes, et à réduire les évaluations à une seule et même mesure. L'auteur, après avoir rapporté les opérations géométriques faites de nos jours par Picard et d'autres, pour constater la mesure d'un degré du méridien de France, remarque que la mesure rapportée par Aristote, et qui est aussi la plus ancienne, tient le milieu entre la mesure de Picard et celle vérifiée par des géomètres postérieurs, et qu'elle se rapproche de très-près de l'une et de l'autre.

Il résulte de là que la mesure d'Aristote est celle qui répond au nord de la France, ou au 50ᵉ degré de latitude boréale. On se rappelle que les druides se vantoient de connoître l'étendue de la surface du globe, et qu'ils enseignoient cet important point à leurs disciples (1). Toutes ces circonstances démontrent à l'évidence que la mesure, rapportée par le philosophe grec, est le fruit du génie et du travail des anciens géomètres gaulois. Aristote, il est vrai, ne nomme point la patrie des auteurs de cette mesure; il l'attribue tout uniment aux *mathématiciens*; mais qui étoient ces mathématiciens?

---

(1) Voyez tome premier, page 33. de cet ouvrage.

C'étoient sans doute des savans d'un pays où les géomètres portoient le titre de *mathématiciens*, et ce peuple étoit celui de la Belgique.

On se rappelle que le terme *mathématiciens* est un composé de ces trois mots flamands *met de mate*, qui signifient littéralement *avec la mesure* (1). On donnoit le nom de *mathématiques* aux sciences dont les opérations étoient assurées par des mesures prises à l'aide des instrumens ou à l'aide des nombres, et qui de là sont appelées sciences *exactes*.

Le mot *mathesis* vient visiblement de *mate*, *MESURE*; et quand on se rappelle que *go*, *gio*, *geo*, *gau* etc. signifie *terre* (2), et que le grec *metrein* est un composé de *meten*, on cessera de regarder le mot *géométrie* comme un terme primitivement grec. Les Indiens ont une grande mesure itinéraire, nommée *gau*. *Gau-mate*, *géomate*, *géometrie* sont identiques.

Dans l'état de discordance, où se trouvoient les mesures itinéraires des différentes villes et

---

(1) L'article *de* s'exprimoit aussi anciennement par *the*. Celui-ci est encore en usage en anglais; de sorte que *met de mate* s'écrivoit aussi *met the mate*: rien de plus commun d'ailleurs dans l'ancienne ortographe que de voir les lettres A et E se confondre; *mat the mate* ne différoit pas de *met the mate*. Voilà lettre pour lettre la racine du terme *mathématiques*.

Voyez aussi tome second, page 120. de cet ouvrage.

(2) Voyez tome premier, p. 129. de cet ouvrage.

provinces de la Belgique, on prenoit néanmoins pour mesure commune, et pour mesure de comparaison avec les autres mesures, celle du Rhin (*Rhynland*). C'étoit un hommage rendu au berceau principal des sciences. L'heure itinéraire du pays du Rhin est évalué à 15000. pieds ou 10000. coudées, à raison d'un pied et demi par coudée (1). Bailly, en combinant les différentes mesures de la circonférence de la terre, rapportées par Aristote, Eratosthène, Hipparque et Ptolomée, trouve qu'elles se réduisent en dernière analyse au nombre de soixante-douze millions de coudées. Ceux qui évaluent le degré du méridien à *vingt lieues belgiques*, se trouveront parfaitement d'accord avec ce calcul. 360. degrés, multipliés par vingt, font 7200., et les 7200. lieues, multipliées par 10000., donnent exactement le nombre de 72,000,000. de coudées.

Bailly a cru que les anciens avoient pris le type de leurs mesures dans l'étendue du méri-

---

(1) *De nederlandsche myle ofte ure gaens word gemeynelyk genomen op* 15000. rhynlandsche *voeten*. Le mile belgique ou heure de chemin se prend communément sur 15000. pieds du pays du Rhin Voyez tome I., p. 37. de cet ouvrage.

Pour trouver les proportions entre deux différentes mesures, on prend le pied du Rhin divisé en mille parties égales. Voyez Le Page, professeur de mathématiques estimé dans l'université de Louvain, dans un traité flamand de l'arithmétique et géométrie, imprimé à Louvain 1769., pages 118. et 116.



dien terrestre. Selon lui, la coudée ne seroit devenue la mesure primitive et commune, que parce qu'elle quadre si bien avec la grandeur du globe. Mais comment admettre une pareille opinion? Les savans, qui ont mesuré la terre, avoient sans doute des modules exactes, avant que d'entreprendre cette immense opération, et pourquoi eussent-ils changé des mesures qui leur avoient été d'un si précieux secours? D'ailleurs les mots *coudées*, *pied*, *bras*, ne se rapportent-ils pas directement au physique de l'homme!

L'introduction de l'agriculture a donné naissance à la géométrie. Il a fallu arpenter les terres, pour distinguer les propriétés et pour régler les contributions publiques. La trigonométrie est un premier besoin de l'état, aussi les législateurs élysiens dans leur panthéon ont-ils consacré cette science d'une manière digne de toute son importance. Le *triangle* céleste, emblème de l'art géométrique, est placé immédiatement au-dessus du bélier, premier signe du zodiaque. C'est annoncer hautement la grande utilité et l'intérêt de cette science.

Il seroit inutile de parler ici particulièrement de l'astronomie. Cette science, en tant qu'elle se lie avec notre sujet, a été traitée d'une manière suffisante, et n'offre rien de nouveau. Il ne reste qu'à développer les idées religieuses, les rits des sacrifices, la sanctification du mariage, et la cérémonie de l'initiation aux mystères.

De Dieu.

Rien ne constate mieux la haute idée que nos ayeux ont eue de *Dieu*, que les différens termes dont ils se sont servis pour exprimer son essence, ses attributs et ses relations avec la créature humaine. Dans la mythologie, *Jupiter* est le dieu *suprême*; il est le père des dieux et des hommes. On se souvient que le mot *Jupiter*, formé de *juperste* ou *uperste* rend cette idée. *Uperste* signifie *suprême* (1); sous ce rapport, en disant *Jupiter*, on professe que dieu est l'*être suprême*, l'être souverain du monde et de tout ce que le monde renferme. Mais dieu n'est pas seulement chef de l'univers, il en est aussi le *créateur;* cette vérité est exprimée par le mot THEUTATÈS, *père ou créateur du temps*; le créateur du temps est nécessairement le créateur du monde; tout est dans le temps; les corps intégrans de l'univers sont, selon l'expression de Platon, les instrumens du temps, *organa temporis* (2). Sous ce rapport, dieu est *infini*; il est lui-même le temps *infini* ou *sans bornes*, parce qu'il a toujours existé, même avant le temps dont il est père. On sait que c'est dans cet esprit que les prêtres législateurs des perses attribuoient au *temps sans bornes* l'origine de l'homme et de toutes choses.

---

(1) Voyez ci-avant, page 45.

(2) Item, pag. 17, 123 et 154.

Un être suprême et père de tout est aussi nécessairement unique. On a consacré ce dogme par le mot *Az*, qui signifie MONAS, *unité*. On se rappelle qu'il veut dire aussi *premier* (1); c'est le chef des nombres ordinaux et cardinaux. Comme premier principe et créateur de tout, il est le complément de tout; c'est cette idée qui est retracée, comme nous avons remarqué (2), par la qualité des lettres dont il est composé; A est la première et z la dernière lettre de l'alphabet élysien, comme *alpha* est la première, et *oméga* la dernière lettre de l'alphabet grec.

Mais le terme, que nos pères ont spécialement consacré dans l'usage ordinaire, pour exprimer la divinité, c'est *god*; ce nom signifiant *bon* (3), marque les relations entre l'être suprême et l'homme; il exprime le dogme de la *providence*; le mot *bon* est relatif; dieu est souverainement *bon*, ou *bon* par excellence, à cause du soin paternel qu'il prend des objets qu'il a créés et qu'il gouverne. C'est la providence qui nous attache intimement à la divinité; c'est la providence divine qui veille au bonheur de l'homme et qui commande notre reconnoissance, nos hommages, notre soumission, notre culte religieux. Désigner l'être suprême sous le titre

(1) Voyez tome premier, p. 118 et 120 de cet ouvrage.

(2) Voyez ci-avant, page 172.

(3) Item, page 16.

de souverainement *bon*, est une idée d'autant plus sublime, qu'elle nous représente ce même être comme souverainement *juste*. Un monarque n'est pas bon, s'il n'est pas *juste* : la justice fait essentiellement partie de sa puissance et de sa nature. Son devoir est de punir les méchans, comme de récompenser les probes. Ainsi le titre de *bon*, *GOD*, inspire tout à la fois, par la force de son sens, dans l'esprit de l'homme, l'*amour et la crainte de dieu.*

Les persans ont dans leur théologie conservé le terme GOD, mais un peu altéré ; ils disent *chod*, *choda*. Cet auguste titre n'étoit pas ignoré des grecs ; ils l'avoient littéralement traduit par le mot *to agathon* qui signifie *bon* ; on peût voir, dans Macrobe, l'extrême vénération qu'ils témoignoient pour ce divin titre. L'auteur, en traitant des occasions dans lesquelles les philosophes avoient coutume de se servir de fictions ou de fables, convient qu'ils en faisoient usage, lorsqu'ils parlent de l'âme, des puissances de l'air, de l'éther, ou des autres dieux, *vel de cœteris diis* ; mais, continue-t-il, lorsque dans leurs écrits ils élevent leurs idées jusqu'à *dieu*, comme chef suprême et souverain de toutes choses, que les grecs appellent *to agathon* (le bon) et *proton aition* (*première cause*), alors ils ont recours à des *comparaisons* et des exemples. Ainsi, lorsque Platon se sentoit animé pour parler *peri tou agathou* (du bon), il n'osoit pas

exprimer ce qu'il en pensoit. Tout ce que je sais, disoit-il, c'est que les hommes n'en savent rien, et qu'il n'est pas donné aux mortels d'approfondir la nature de cet être. Platon, ne lui trouvoit rien de semblable dans les choses visibles que le *soleil*; c'est pourquoi il se servoit de cet astre *comme terme de comparaison*, lorsqu'il essayoit de donner quelque idée sensible de cet être *bon* par excellence, auteur de toutes choses.

On voit de là qu'on a injustement accusé les grecs de polythéisme et d'idolâtrie, à cause qu'ils sembloient vénérer tant de différens dieux. Les philosophes distinguoient sagement ces prétendus dieux sensibles, les *theoi*, de cet être spirituel invisible qui est le créateur et régulateur de toutes choses. Ils reconnoissoient cet architecte, ce monarque suprême, malgré l'impuissance où ils étoient de comprendre les élémens, les qualités et les attributs de son essence.

Ce passage de Macrobe justifie pleinement la remarque que nous avons faite plus d'une fois, que les vrais philosophes ne citoient point le soleil comme *terme identique* avec la divinité, mais seulement comme *terme de comparaison*, prise du rapprochement entre les vertus *physiques du soleil* et les vertus *divines*.

Des Sacrifices.

Dès que l'homme a reconnu l'existence d'un

être souverain, créateur, conservateur et dispensateur de toutes choses, il a dû sentir son entière dépendance de cet être invisible, et il a senti également l'obligation de lui rendre des hommages, et de lui payer le tribut de sa reconnoissance.

L'homme religieux a commencé à remplir ce devoir par le sacrifice de ce qu'il avoit de plus précieux, c'est-à-dire des alimens destinés à la conservation de son être. Songeons bien à ce qu'il faut entendre par ces offrandes religieuses: dieu n'a pas besoin d'alimens ni de sacrifices. Offrir à dieu, c'est reconnoître son suprême domaine; c'est lui offrir les alimens, et ne s'en servir ensuite que comme des bienfaits de sa munificence. Par ce moyen, les objets offerts entrent dans le *domaine de dieu* et deviennent *sacrés*. De là le mot *sacrifice* qui, comme on voit, est formé de *sacrum facere*, CONSACRER. C'est le changement de la nature des biens, c'est la consécration, qui constitue l'essence du sacrifice.

Dans les premiers temps, on ne *détruisoit* pas les offrandes en l'honneur de la divinité. On ne croyoit pas que dieu, qui a créé les comestibles pour l'usage de l'homme, exigeât un pareil sacrifice. Après les avoir offerts, on les mangeoit au nom et comme des présens de l'être suprême: c'est sous ce rapport que les premiers sacrifices étoient eucharistiques, c'est-à-dire, des actions de graces.

Sous le même rapport, les sacrifices étoient toujours suivis de repas; le mot latin *ARA*, *autel*, qui dérive de *AR*, *spica*, ÉPI, fait voir que les premiers sacrifices consistoient en offrandes de blé. Les législateurs avoient bien compris que le meilleur moyen de cimenter l'amitié, la paix et la concorde parmi les fidèles, c'étoit de les réunir à des intervalles fixes dans des repas fraternels. C'est de ces momens de récréation que les pieux instituteurs profitoient pour prêcher aux fidèles leur dépendance de l'être suprême, et pour leur inspirer les principes de leur religion, en reconnoissant que les alimens, dont ils alloient faire usage, étoient un don de la providence. En conséquence, on les offroit à dieu, les prêtres les bénissoient, et cet acte du sacrifice achevé, les convives en faisoient un festin commun, en chantant la gloire et la bienfaisance de l'être suprême. Un père de famille, assis à table au milieu de ses enfans, qui, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, bénit les alimens, avant d'y toucher, ressemble à un prêtre sacrificateur des premiers âges. L'usage de faire succéder des festins à la célébration des mystères parmi les gaulois duroit encore du temps de Pline. « Pendant que les » druides, dit l'auteur, s'occupent dans la nuit » de la sixième lune, *sextæ lunæ*, de leurs céré- » monies religieuses, le sacrifice et le repas se » trouvent duement préparés, *sacrificio epulisque*

» *ritè præparatis.* » Ce sont ces festins religieux, auxquels, selon les poëtes, les dieux prenoient un si grand plaisir. C'est dans ce sens qu'Homère dit qu'Hercule se plaît dans les repas des dieux immortels (1).

Ce sont ces repas qui ont donné lieu au mot *communion* religieuse, terme consacré pour désigner une assemblée ou une république de fidèles, *cœtus fidelium*; les agapes des premiers chrétiens étoient dirigées dans le même esprit.

On n'admettoit aux repas communs que les gens de bien, on en excluoit les indignes. Cette *excommunication* étoit la censure la plus redoutable des mœurs; c'étoit une peine, qui, sans être *corporelle* ou *fiscale*, étoit néanmoins le plus ferme appui du bon ordre. Les gouvernans élysiens traitoient les fidèles, comme un bon père traite ses enfans; c'étoient sous tous les rapports de vrais PÈRES DE LA PATRIE, *vaderlanders*, *ATLANTES.*

La matière des sacrifices se régloit sur la nature des alimens dont l'homme a fait usage selon les temps et les lieux; tant qu'on ne mangeoit que des productions végétales, les sacrifices se bornoient à ces alimens; les victimes sanglantes s'introduisirent avec l'usage de manger la chair d'animaux.

Les auteurs, en traitant des sacrifices san-

(1) Oblectatur in conviviis inter immortales deos. Hom.

glans, disent communément, qu'on a commencé par immoler des *pourceaux*. Mais ce n'est pas sans doute pour la raison chantée par Ovide; »On a immolé des porcs, dit-il, à la déesse »Cérès, à cause des dégâts que ces animaux »causoient dans les moissons.» Se défaire d'un animal, par la raison qu'il est nuisible, n'est pas faire un sacrifice; il est de l'essence du sacrifice d'emporter *privation*, on ne sacrifie que ce qui est cher et digne d'être présenté en don, ou en offrande.

Si les porcs ont été les premiers holocaustes, c'est que ce sont les premiers animaux domestiques qu'on a fait servir à l'usage de la table; et la raison de cette priorité, c'est que le porc n'offre à l'homme aucune autre sorte d'utilité. Les vaches donnent du lait, le taureau traine la charrue, les poules fournissent des œufs, les moutons de la laine, le porc n'est bon qu'à être mangé. Il est donc naturel de penser qu'on a commencé par cet animal, et qu'on n'a touché aux autres espèces que lorsque la surabondance l'a permis.

Les premiers sacrifices ont été eucharistiques ou des actions de grace. Les sacrifices propitiatoires, expiatoires, impétratoires, sont d'une date postérieure; ils ont été particulièrement introduits à la suite des sacrifices sanglans.

L'homme, quoique convaincu de la justice de Dieu, n'a pas dû croire qu'elle fut incompa-

tible avec la *clémence* : un être souverainement *bon* est essentiellement *miséricordieux*. On a donc été persuadé que la justice divine pouvoit être fléchie par des prières, par des soumissions, par des sacrifices (1). De là les sacrifices propitiatoires pour les morts, dont nous avons vu les exemples dans la descente d'Ulysse aux enfers (2); de là aussi les sacrifices impétratoires, expiatoires, dont on faisoit usage dans le cas de quelque grande calamité publique pour appaiser la colère céleste. Nous savons à quels cruels excès l'aveuglement et la superstition des hommes ont porté ce dernier culte. Non contens d'immoler des animaux, les hommes se laissèrent entraîner par la crainte et la superstition jusqu'à offrir des victimes humaines; ces sacrifices répandus chez un grand nombre de nations policées, avoient spécialement lieu dans le cas de peste, de famine, ou de quelqu'autre grand fléau. On mesuroit la grandeur du sacrifice sur la grandeur du mal; plus la calamité étoit grande, plus on s'attachoit à y proportionner la valeur de l'holocauste; on ne faisoit grace à personne; souvent une princesse royale, un héritier du trône, étoient les victimes de cet usage. L'éloquence la plus expressive, les conseils les plus énergiques, étoient des moyens impuissans pour détourner le peuple

(1) Placatur donis Jupiter ipse datis.

(2) Voyez tome second page 36 de cet ouvrage.

de l'idée, que les grands fléaux étoient des effets de la colère céleste, provoquée par les crimes des hommes, et qu'il falloit appaiser les dieux et mitiger leur couroux, par les sacrifices les plus précieux. Le seul remède à ce mal c'étoit un sacrifice d'*un prix audessus de tout sacrifice humain;* c'est ce divin bienfait que la religion chrétienne a procuré au genre humain. C'est le sacrifice de la nouvelle loi qui a fait disparoître les victimes humaines. Ne soyons ni injustes ni ingrats, convenons franchement et avec reconnoissance d'une vérité qu'aucun homme de bonne foi ne sauroit révoquer en doute.

Ce que nous venons de dire au sujet du saint sacrifice de la messe, invite à faire quelques observations sur l'étymologie de son nom, elles serviront à fortifier les idées que nous venons de développer sur l'origine et la nature des premiers sacrifices.

Du Sacrifice de la Messe : étymologie du nom.

L'opinion publique ne s'est pas positivement prononcée sur le sens du mot *Messe.* Quelques-uns, dit Ten Kate, soit faute de connoître la signification du mot *Messe*, soit faute d'attention, l'ont fait dériver, avec le moine Kero, du latin Missus, *quia mittitur populus*, mais continue l'auteur, indépendamment de ce qu'une pareille dénomination ne convient ni à la nature, ni à la majesté du sujet, tout le monde sent que le

féminin *Missa* n'est pas applicable à cette idée. En effet *Missa*, s'il vient du latin *mittere*, est le participe passif féminin de ce verbe et veut dire *res missa*, mais comment adapter cette expression à celle-ci *MITTO VOS*, *je vous renvoie*, *vous pouvez vous en aller*. Ten Kate donne la véritable origine du mot ; il le tire de l'allemand *MESS*, *Messe*, en franc-théotisque *MISSA*, en flamand *MISSE*, qui originairement signifie *table*, et qu'on emploie aussi pour signifier *fête*, *festin*, *solemnité*, *foire*.

Un autre auteur qui nous en donne la même idée, et qu'on regardera, à cause de son caractère, comme un témoin plus respectable, est Albaspinæus, évêque d'Orleans. Ce prélat, dans un traité fait exprès sur les rits de la *Messe*, soutient formellement que le mot *Messe* vient du teuton *MESSE*, *Misse*, en latin *festivitas*, *solemnitas* ; de sorte que dans le sens de cette explication l'*ite*, *missa est* veut dire *allez-vous en*, c'est *fête*, *divertissez-vous* (1). On se rappelle que c'est le même discours que Circé, embléme de l'ancienne église, adresse à Ulysse lors de son retour de l'enfer après la cérémonie des sacrifices ; "maintenant, lui dit-elle, allez, mangez, »buvez, et divertissez-vous toute la journée (2).»

Le Pape Benoit XIV, dans sa dissertation sur le saint sacrifice de la messe, rapporte l'opi-

(1) Voyez tome 2. p. 67 de cet ouvrage.

(2) Item p. 63.

nion de l'évêque Albaspinæus, ainsi que celle du moine Kero, et il semble pencher vers la dernière. Mais ce n'est pas sans doute par conviction, car, en la développant, il sent lui-même tout l'embarras qu'elle présente; mais c'est probablement à cause que l'autre opinion offre, au premier abord, quelque chose de profane, et peu convenable à la sainteté du sacrifice.

Une circonstance, à laquelle Albaspinæus et Ten Kate n'ont pas songé, et qui cependant tranche pleinement la difficulté, c'est que l'*ite, missa est* ne se dit que dans le cas où le temps *permet des fêtes ou des rejouissances.* Ce verset n'est pas en usage dans les temps sacrés du carême, de l'avent, ni dans les messes funéraires; dans ces cas on se sert du verset *benedicamus domino*; on remarque aussi que dans les messes, où l'on omet l'*ite, missa est*, on ne lit pas l'hymne *gloria in excelsis*. La raison en est qu'on ne chantoit la gloire de Dieu, que dans des momens de fêtes, et dans des transports de joie et d'allégresse.

Il est donc démontré que messe signifie *fête, solemnité, recréation publique.* Cette acception s'accorde avec sa signification primitive; MESS, *messe*, MISSE, comme on vient de le dire, signifie originairement *table*; les latins en ont fait le mot *mensa*. Les fêtes des anciens fidèles étoient des banquets fraternels qu'on appeloit *ker-missen*, festins d'*église* (1). C'est dans ces communions reli-

(1) Voyez tome 1. p. 255 de cet ouvrage.

gieuses qu'on célébroit les sacrifices par l'offrande qu'on faisoit à Dieu des alimens préparés pour la table. Les *premiers autels étoient des tables à manger ;* communier est encore dans le langage moderne de l'église se présenter à la *table* du seigneur. C'est à *table*, au milieu, et dans la communion des apôtres, que dans la dernière cène le seigneur a institué le saint sacrifice de la nouvelle loi. De sorte qu'en style religieux *sacrifier et manger* semblent s'identifier. Les premiers sacrifices, comme on a dit, étoient des sacrifices de *latrie*, ils s'adressoient directement à l'être suprême dispensateur de tout bien ; mais dans la suite des *foibles* mortels, entraînés par l'éloquence *envénimée*, pliée et *répliée* en sens *tortueux*, des mauvais génies, qui prétendoient posséder *la science du bien* et *du mal*, ont été détournés du vrai culte, et ont commencé à sacrifier aux *pommes* dorées du jardin des hespérides ; en voyant ces hommes manger des sacrifices offerts aux astres, et nommément au soleil, qui sous le nom d'*Apollon*, *APPEL*, est la pomme par excellence, ne pouvoit-on pas en style mystique dire à leur égard, qu'ils *mangeoient de la pomme défendue* (1) ?

---

(1) Les lecteurs sentiront que cette période offre une grande idée que l'auteur n'a pas eu le temps d'éclaircir et d'étendre ; nous n'avons pas dû nous permettre d'en changer les expressions et la tournure. *Note de l'éditeur.*

Du Gui de Chêne, de la Sanctification du Mariage, origine du mot MARIER.

On peut remarquer comme une chose singulière que les auteurs tant anciens que modernes, qui ont traité des mœurs des gaulois et des germains, n'ont rien dit au sujet de leurs mariages. César, Strabon, Pline, Tacite, etc. passent sous silence cet intéressant sujet. Pelloutier qui a fait un ouvrage sur les mœurs des Celtes en deux volumes in quarto, où il entre souvent dans les détails les plus minutieux sur quelques-uns de leurs usages, ne touche pas la même matière. Ccpendant le mariage est l'institution la plus importante de la société; la réunion des familles particulières compose la grande famille ou la République. Une bonne constitution domestique est le premier garant de la bonté de la constitution politique. Il n'est pas croyable qu'un peuple, chez lequel on trouve la source de toutes les bonnes institutions sociales, ait manqué de régulateur sur un objet si intéressant. On voit d'ailleurs le grand prix que les Celtes en général attachoient à la foi conjugale, par l'épreuve qu'ils faisoient de la légitimité des enfans sur les ondes sacrées du Rhin (1). On remarque aussi dans la guerre des cimbres contre les romains à quelle extrémité les femmes Celtes poussoient leur dévouement à leurs maris. La raison de cet

---

(1) Voyez tome second pag. 103. de cet ouvrage.

incompréhensible silence, c'est que la sanctification du lien du mariage des Celtes se pratiquoit dans les cérémonies religieuses sous une forme mystique, dont les étrangers ignoroient la nature. Cette sanctification étoit figurée par la bénédiction du *Gui de Chêne*, dont Pline nous a heureusement conservé la mémoire. Ce savant naturaliste, plus curieux que César et d'autres , est le premier ou plutôt le seul qui ait fait attention à cette cérémonie, et qui l'ait crue digne d'être transmise à la postérité : il n'en a donné, il est vrai, qu'une description purement matérielle, et il traite même la cérémonie de superstitieuse. Mais peu nous importe son jugement; son récit suffit pour dévoiler par les propriétés naturelles du Gui, par la valeur de son nom, et les circonstances de la cérémonie, la nature du mystère, et pour y apercevoir tous les caractères essentiels à la sanctification du lien du mariage. Peu d'auteurs qui ont parlé du Gui de Chêne, nous donnent une explication de sa nature; ils se contentent d'exprimer le mot comme si tout le monde le connoissoit.

Une faute commune aux auteurs qui ont parlé du *Gui* de Chêne, c'est de ne pas donner une idée de ses qualités physiques. On semble supposer que tout le monde en est instruit et qu'il ne faut que prononcer le nom pour être entendu; cependant cette plante est rare, et peu connue. Commençons donc par examiner sa na-

ture, et les rapprochemens qu'on en fera avec la nature du lien conjugal, nous donneront la première clef du mystère.

Le *Gui*, en latin *Viscus*, est une espèce de grande mousse qui naît sur quelques arbres, particulièrement sur le Chêne (1); cette plante ne croît et ne vit pas seule; elle *s'attache* fortement à d'autres, *in aliena vivit*, dit Pline. Voilà déjà une analogie bien sensible avec l'état matrimonial; le *Gui* porte de baies dont on compose une matière *glutineuse* qui a la vertu d'*unir* et d'*attacher* des objets de différente nature comme le *lien* du mariage *unit* les époux. Ce n'est pas tout, le *Gui* a une autre qualité singulière: on croit qu'il ne se reproduit pas sans être mûri dans le ventre d'un oiseau, particulièrement d'une grive, ou d'un Pigeon ramier (2). On aperçoit

---

(1) On peut voir la description et la figure du *Gui de Chêne* dans Duhamel au mot *Viscum*, *Gui*; c'est, dit l'auteur, une plante parasite qui se nourrit de la sève des arbres où elle est attachée.

Duhamel traite d'erreur l'opinion où l'on était, „ que les „ semences du *Gui* fussent incapables de germer, si elles „ n'avoient auparavant passé par l'estomac des oiseaux qui „ se nourrissent de leurs baies.

(2) Hæc est natura ut nisi maturatum in ventre avium non proveniat. Plinius, lib. 16. cap. 44.

Les grives sont fort avides des baies du Gui, et comme c'est cependant avec de la glu qu'on les prend, Plaute en a pris occasion de dire: *turdus* (grive) *exitium sibi cacat*.

encore ici un rapprochement frappant entre la propagation du *Gui* et celle du genre humain. Apres avoir rapporté toutes ces propriétés physiques, qui étonnent par leur analogie avec la nature du mariage, Pline observe que les druides n'avoient rien de plus sacré que ce *Gui*, et le Chêne sur lequel il naît. La coutûme de ces prêtres, dit-il, est de choisir des *forêts de Chênes* pour sanctuaires de leur culte et de n'offrir aucun sacrifice sans y mêler des branches de Chênes.

L'auteur raconte ensuite les solemnités du sacrifice; c'est à la *sixieme lune*, dit-il, que la cérémonie a lieu. On commence par chercher un Chêne qui porte du *Gui*, car cette plante, dit-il, est rare. Ensuite le prêtre sacrificateur vêtu de blanc monte sur l'arbre et coupe avec une faucille d'or la plante, qu'on a soin de recevoir dans une saie blanche; avant la cérémonie on prépare le *sacrifice* et le festin. Les victimes sont deux taureaux BLANCS, *candidi coloris*, qui n'ont jamais porté le *joug*, et dont on *lie* les cornes pour la première fois.

Peut-on méconnoître dans ces deux jeunes taureaux l'emblême de deux jeunes époux qu'on lie pour la première fois par le nœud du mariage pour porter ensemble le *joug* nuptial? Le mariage n'est-il pas nommé CON-JUGIUM, COMMUNE JUGUM, *joug commun*? Et les époux ne sont-ils pas appellés *conjuges*, par la raison que le



mariage les accouple, les lie et les met sous un même joug ? Cet emblème apprend d'une manière bien sensible aux fiancés les devoirs et les *charges* d'un état auquel ils vont consacrer leur future existence.

La couleur, qu'on exige dans les victimes, n'est pas un symbole moins expressif; la couleur *blanche* des taureaux avertit les jeunes gens qu'ils doivent apporter en mariage une pureté virginale, un corps, comme un cœur, sans taches (1).

La destination de ces taureaux comme victimes, est une preuve que les gaulois regardoient le lien du mariage comme une espèce de *sacrifice* fait à l'état, et au bien-être du genre humain.

Après la bénédiction du Gui on immole les victimes, et pendant le sacrifice on *prie Dieu, qui en a fait présent aux hommes, de vouloir aussi le leur rendre salutaire.* Voilà exactement le type de nos *prières de table.* Pline ajoute que le Gui pris en infusion procure de la *fécondité aux ani-*

---

(1) Il n'étoit pas permis à un juge de porter des gands durant l'exercice de ses fonctions, c'étoit pour l'avertir qu'il devoit avoir ce qu'on appelle les mains *pures.*

Albus color candoris integritatisque index apud plerasque gentes habebatur. Keysler, antiq. germ. p. 459.

On connoit l'hymne, *domine lavabis me et super nivem dealbabor.* Psalm. 50. ℣ 9.

maux stériles, et qu'il aide à la *conception* du sexe qui porte cette plante sur soi (1).

Cette croyance peut être mal fondée, mais elle n'est pas moins un indice que, dans l'idée du peuple, la consécration du Gui avoit trait à l'état du mariage, institué pour la propagation *légitime* de l'espèce humaine.

Si, après la combinaison de toutes ces circonstances, il étoit possible de former encore quelque doute sur la nature et le but de la sanctification du Gui, il disparoitroit devant le terme seul consacré par les gaulois pour exprimer l'union conjugale : le mot *mariage* est formé du verbe *marier*, et *marier* est le même que le teuton *maren* qui signifie *unir*, *lier*, *attacher*. C'est aussi dans ce sens qu'il est formellement appliqué au Gui des arbres ; le vrai nom de cette plante, appelée en latin *viscus*, est *mare-takken* qui veut dire littéralement, branches *mariées*. Le verbe *marier* ou *marer*, en tant qu'il signifie *lier*, *attacher*, est encore en usage dans des composés, on dit *amarer* et *démarer* pour dire *attacher* ou *détacher* un vaisseau (2).

---

(1) Conceptum fœminarum adjuvare si omnino secum habeant. Plinius, lib. 24. cap 4.

(2) *Marren*, *maren*, detinere, alligare.

Mare-takken, *viscus vel muscus quercinus* une sorte de grande mousse dont les baies ou graines servent à faire de la glu, à laquelle par conséquent s'applique proprement le mot MAREN, *detinere*, *alligare*. Ten Kate tom. 2. p. 673.



Pline remarque que les gaulois appeloient le Gui *omnia sanantem*. Le naturaliste romain n'a fait ici que traduire le teuton *gutheil*, ou *gut-hul*, nom dont on se servoit pour exprimer la vertu bienfaisante du Gui. Keysler rapporte que le peuple dans quelques cantons d'Allemagne étoit habitué vers le temps de noël à parcourir les rues, et les villages, et à frapper aux portes et fenêtres en criant *guthyl*, *guthyl* (1).

Une semblable coutûme a longtemps régné en france. Des enfans et des garçons se répandoient également dans les campagnes la veille du premier de l'an, et chantoient *au Gui l'an neuf.* Keysler traduit ces mots *ad viscum novus annus*, interprétation purement matérielle, qui prise en sens littéral, ne dit rien à l'esprit. L'auteur auroit dû dire qu'ils renfermoient *le souhait d'un heureux mariage* dans le cours de la nouvelle année.

Le sens du mot *maretakken* est clair et expressif; mais quelle est l'étymologie du mot *Gui?* Personne n'a essayé d'éclaircir ce mystère, et sur ce point nous sommes assurément réduits à de pures conjectures. Il est très-possible que par

(1) Plinius expressis verbis ait illud (viscum) druidum lingua, quæ gallis, germanis, britannis, aliisque septentrionalibus ferè communis, nec nisi dialectis discrepans est, vocari *omnia sanans*, quod voce *gutheyl*, vel *gutheil* aptissimè exprimitur, utpote nihil aliud indicante, quam *bene*, vel *optime sanans*. Keysler antiq. germ. p. 307.



Gui, on ait voulu exprimer, non la mousse du Chêne, mais la potion composée de cette plante, qui servoit à féconder le mariage. Il est très-admissible aussi de supposer que ce breuvage sacré se faisoit avec du *petit-lait*, dont les belges ont toujours fait le plus grand usage. Or en langue du pays petit-lait se dit *hui* ou *wei* (1). Dans ce cas rien ne devroit étonner que les gaulois, qui substituoient toujours *g* ou *gu* à la lettre W, eussent changé le mot *hui* ou *wei* en *gui* de sorte qui *Gui de Chêne* signifieroit proprement *potion* composé de *petit-lait et de mousse de Chêne*.

Les gaulois, dit Pline encore, regardoient le Gui de Chêne comme un présent du ciel (2), cette idée indique bien formellement qu'on regardoit le mariage figuré par la consécration de cette plante comme une *institution divine*.

C'est par suite de cette opinion que le Chêne étoit spécialement consacré à Jupiter; on l'appeloit *arbor Jovis*. Nous avons vu dans l'explication du systéme hebdomadaire que le mariage de Jupiter avec Junon est l'emblême de l'union conjugale élevée à la dignité de sacrement (3). Sous ce rapport le Chêne appartient à Jupiter

---

(1) *Hui*, wei van melck, *petit-lait*, la sérosité du lait caillé.

Hui drinken, boire du petit-lait. Halma diction.

(2) E cœlo missum putant. Plinius lib. 16. cap. 44.

(3) Voyez ci-avant p. 52.

comme tige emblématique de la génération *légitime* des hommes. Jupiter étoit le père des dieux et des hommes, le Chêne étoit l'emblême *de l'arbre de vie.* C'est sans doute de cette cérémonie mystique qu'on a pris l'usage de figurer la généalogie des hommes par un *arbre*, et qu'on appele branches, les familles qui tiennent à la ligne commune. Les nommer MARE TAKKEN, *branches mariées*, c'est leur appliquer formellement le nom de la plante qui en est la figure symbolique.

On peut juger maintenant du haut intérêt de cette auguste cérémonie; *indissolubilité du nœud du mariage*; *pureté* et *innocence de mœurs* dans l'engagement; idée des *devoirs et des charges* attachés à cet état; *sainteté* de l'union conjugale; tout y étoit retracé et enseigné par de figures capables de frapper les esprits les plus grossiers. Ce spectacle dogmatique étoit d'ailleurs entouré de tout ce qui pouvoit humainement en rendre l'impression plus profonde et plus durable. Le lieu de la scène, étoit une triste et lugubre forêt; la cérémonie se célébroit dans le silence de la nuit, à la lueur sombre de la lune, dans un lieu ouvert, comme si on prenoit à témoin le ciel et la terre. Elle étoit exécutée par des mains consacrées aux autels, par des ministres regardés et vénérés comme les organes de l'être suprême. L'imagination la plus féconde, le génie le plus sublime, l'amour de l'humanité le plus vif, ne peuvent inventer rien de plus pittores-

que et en même temps de plus utile et de plus salutaire. Cependant quel est le jugement qu'en porte Pline ? L'auteur, savant naturaliste, mais dangereux moraliste, Pline, le même qui dans son ouvrage fait profession d'athéisme, et qui ne voit dans les pyramides d'Egypte que les monumens d'une vaine ostentation, Pline enfin, après avoir donné la description de ce spectacle religieux, finit par le regarder comme la plus frivole des superstitions (1). Jugeons par ce trait du cas qu'on doit faire des auteurs romains, lorsqu'ils parlent des mœurs et des mystères de nos pères.

La cérémonie et le sacrifice du Gui se terminoient par des festins et des divertissemens. Il est probable que la *couleur blanche* des taureaux étoit un symbole de *pureté*, qu'on exigeoit non seulement des époux, mais aussi de ceux qui assistoient aux festins ; il falloit s'y présenter *in veste nuptiali*.

Les belges appeloient le mariage *Ehe* ou *Ee*, c'est le même terme qu'on employoit pour signifier *loi ;* c'étoit bien ouvertement annoncer que le pacte nuptial étoit une loi publique et inviolable. Un autre nom qu'on lui donne communément de nos jours c'est TRAUWE qui signifie *foi*, *fidélité*. Cette dénomination est un avertissement perpétuel aux mariés de garder religieusement la foi conjugale.

(1) Tanta gentium in rebus frivolis plerumque religio est. Plinius, lib. 16. cap. 44.

Si les écrivains romains n'ont point senti la force des moyens mystérieux que les druides employoient pour rendre le mariage sacré et respectable, ils ont cependant bien remarqué, quoique sans s'en douter, les effets surprenans qu'ils avoient fait sur les mœurs du peuple. Un des premiers effets devoit être naturellement la proscription de la polygamie, car elle étoit incompatible avec le symbole du Gui; aussi Tacite dit que chaque germain n'avoit qu'une femme (1).

César va plus loin (2): il observe d'abord que les gaulois se marioient tard pour donner le temps nécessaire au développement de leur constitution physique; et il ajoute qu'on regardoit comme une chose honteuse d'avoir connu une femme avant l'âge de vingt ans.

Des Druides; étymologie de ce terme: leur nom primitif: origine des villes de Bruges et de Gand.

Les Druides tenoient le premier rang dans la hiérarchie gauloise; c'étoient les pontifes de l'église, les bardes en étoient les prêtres, PRES-

(1) Singulos germanos singulas habuisse uxores. Tacitus de moribus germanorum.

(2) Qui diutissime impuberes permanserunt majorem inter suos ferunt laudem hoc ali staturam, ali hoc vires, nervosque confirmari putant. Intra annum vero vigesimum fœminæ notitiam habuisse in turpissimis rebus habent. Cæsar de bello gallico.

BITEROI, *vieillards*, qui chantoient des hymnes; les scaldes en étoient les psalmistes, qui accompagnoient le chant religieux du son de la lyre ou de la harpe.

On n'est pas encore d'accord sur l'étymologie du mot *Druides*. La plupart, conformément à la conjecture de Pline, le font dériver du mot DRUS; *Chêne*, parce que les Druides célébroient constamment leurs mystères dans des bois de *Chêne*. Mais ce n'est pas par la raison que *Drus*, comme dit Pline, signifie Chêne en grec, car sans doute les prélats gaulois n'auront point cherché leur titre dans un idiôme étranger, mais à cause que *Deru* a la même signification en langue celtique (1).

Cette étymologie est simple et naturelle; il entre d'ailleurs dans l'esprit de la nation de donner des noms appellatifs aux ministres du culte pris du lieu de leur ministère. C'est ainsi que le mot *ecclésiastiques*, titre de nos prêtres actuels, est formé de leur sanctuaire, nommé *ecclesia*. C'est par la même raison qu'on a appelé *templiers*, les chevaliers religieux attachés à la garde du *temple* de Jérusalem.

Cette interprétation est d'autant plus probable, que *Druides* n'étoit qu'un nom appellatif. Le nom propre, primitif et qui marque leur profes-

---

(1) *Deru* enim vel *derw* celtis quercus erat. Keysler antiquit. germ., p. 318.

sion, est *mages*; et c'est ce que Pline exprime assez bien en disant : ils donnent le nom de Druides à leurs mages (1). *Mage* vient du mot *MAG*, *nature*, et veut dire scrutateur de la nature. La première étude des instituteurs élysiens et des Druides étoit celle de la *nature*. Nous avons vu que l'histoire-naturelle faisoit partie de leur instruction publique. L'application mystique, que les Druides faisoient si heureusement du Gui de Chêne, est déjà un indice non seulement de leurs connoissances physiques, elle l'est aussi du bon esprit avec lequel ils dirigeoient cette science vers le bien commun. C'est sur la nature des choses en général, c'est sur la nature de l'homme en particulier, sur ses besoins, sur ses foiblesses, sur ses devoirs, qu'ils arrangeoient les institutions sociales. La connoissance de la nature leur tenoit lieu de règle et d'inspiration. Philon appelle lès mages de Perse *scrutatores naturæ* : on se rappelle que le docteur Hyde, malgré toutes ses recherches n'a pu découvrir dans les langues orientales la source du mot *mages* (2). Les savans prêtres, qui ont porté en Perse la doctrine des élysiens, ont conservé le nom de *mages*, parce que dans cette nou-

---

(1) Druides, sic enim suos appellant magos. Plinius, lib. 16. cap. 44.

(2) Voyez tome second p. 192 et 193 de cet ouvrage.

velle terre ce mot n'a pas changé d'*acception*. On n'y a pas perdu son sens primitif, et on ne l'a pas corrompu et rendu odieux comme chez nous. *Mag* est la racine de *magie*, qui signifie originairement science de la nature tant divine qu'humaine, c'est sur cette science qu'étoit fondé le culte divin; ce qui a fait dire à Platon, selon l'expression rapportée par Ammien Marcellin, que la magie étoit *purissimus deorum cultus*. Les ministres du culte étoient donc des *mages* ou *scrutateurs de la nature divine et humaine*. Leur nom a conservé sa dignité, et leur est demeuré propre, tant que le culte est resté pur et intact; mais la révolution dans les idées religieuses a entrainé sa chûte. Au lieu de regarder la magie comme une science de la nature, on est parvenu à attacher à ce mot l'idée d'un pouvoir surnaturel et malfaisant. On a prodigué le nom de mages aux personnes qu'on croyoit posséder l'art ou le pouvoir de changer l'ordre naturel des choses, d'opérer des sortilèges et des prodiges, et on a fini par traiter *Circé*, emblême de l'ancienne église, de *magicienne*, de *sorcière*, d'*enchanteresse*.

Le mot *mag* dérive du verbe MAGEN, *mogen* (1), il veut dire *force des choses*. Nous avons justement remarqué que ce terme est supérieurement imaginé; il n'est guères possible de pein-

(1) Voyez tome second p. 194 de cet ouvrage.

dre plus fortement cette vertu créatrice et *conservatrice*, qui retient toutes les parties de l'univers en ordre et leur conserve la vie. Ceux qui font dériver *VITA* de *vis*, le grec *BIOS*, *vie*, de *BIA* aussi *vis*, parlent dans le même sens. Peut-être est-ce sous ce rapport qu'on a donné le nom de *mag* à l'estomac; c'est par la faculté de l'estomac que la vie se répand et s'entretient dans l'homme. Peut-être est-ce la même idée que Philon a voulu exprimer par le mot grec *pathos*, qui, dans sa traduction de la théologie des phéniciens, doit désigner, le principe créateur de tout (1).

Le mot *natuer*, dont nous nous servons aujourd'hui, après avoir perdu le sens du mot *magie*, loin d'avoir autant d'énergie n'en a pas même l'égale signification. Le latin *natura* dont il est formé, vient de *NASCI*, *naître* et désigne proprement une propriété *innée* de chaque objet en particulier. Mais *mag* est la propriété générale constitutive ou organique du monde; c'est la force *attractive* de toutes ses parties sans distinction, c'est l'*amour des principes* qui règne après le *mêlange organique des matières*, et qui soutient l'édifice de l'univers.

L'usage de célébrer l'office divin dans des forêts a duré jusqu'au temps du christianisme. C'est

---

(1) Rerum omnium procreationis principium. Eusebius, preparatio ad evangelia, p. 33.

de là que tant de lieux ont conservé jusqu'à ce jour le nom de *HOUT*, *forêt*, et de *EECK*, *chêne* (1). Il en existe plusieurs en Flandre; on les appeloit *luci sacri*, à cause de leur consécration au culte. Les Druides étoient logés dans le sein, ou à portée de ces forêts sacrées. C'est dans ces habitations solitaires qu'ils partageoient leur temps entre leurs devoirs religieux, l'instruction de la jeunesse, et l'étude des sciences. Leurs principales méditations se dirigeoient vers les constellations, dans lesquelles ils contemploient le tableau de tous les devoirs sociaux.

---

(1) Selon le Poëte *fortunatus*, NEMUS ou NEMESIS signifioit en gaulois *temple*, ou plutôt *forêt sacrée* qui servoit de temple. Le concile de Leptines en Hainaut en prohibant les cérémonies célébrées dans l'intérieur des bois, les nomme *nimidæ*.

Le concile de Leptines de l'an 743, a un paragraphe intitulé: *de sacris sylvarum*, *quas* NIMIDAS *vocant*.

Les mots *numen*, qui signifie divinité; *nemus*, *forêt*; *nemée*, forêt consacrée par le premier des travaux d'Hercule, qui parvint à y tuer un lion; *Nemesis*, Déesse qui inspiroit une sainte *horreur*; NEMESTRENUS, qui présidoit aux forêts sacrées; *Nemetes*, surnom de Jupiter, dérivent tous de la même source, et établissent l'affinité qui existe entre les divinités, les temples et les forêts.

Nembroth vient de *Nemus*: les jeux *néméens*, institués sans doute pour former des héros à la chasse des bêtes féroces, c'est la même origine que nos *tournois* etc., c'est toujours pour former des héros.

La ville de *Nemegue* est peut-être un des lieux de cet ancien exercice.

De là le nom de *munster*, que portoient les chef-lieux de leurs résidences, (terme qui, comme on sait (1), signifie lieu consacré aux mystères); ou à l'observation des astres. Les missionnaires chrétiens, devenus maîtres de ces couvens payens, les ont appliqués à leurs usages, en les changeant en lieux pieux selon les rites de la nouvelle loi. Ils y ont établi de savans religieux qui consacroient également leur vie au service de la religion et aux sciences. Ils ont conservé l'ancien nom de *munster*. En latinisant ce mot, on l'a changé en *Munsterium* ou *Monasterium ;* et c'est de ces demeures religieuses des payens que la plupart de nos premiers monastères ont pris naissance. On se souvient que *Thorhout* étoit un lieu distingué de l'ancien culte, c'étoit le sanctuaire de Jupiter desservi par les Longobards idéens (2). Son nom veut dire *LUCUS CONSECRATUS DEO THOR, forêt consacrée au dieu Thor :* aussi est-ce un des premiers temples payens de notre pays convertis en lieux pieux ou monastères. Keysler fait mention d'un autre *THORLOFF*, ou *TORSLAUB*, *thori lucus*, situé dans le Jutland (3).

---

(1) Voyez ci-avant page 24. et note.

(2) Voyez tome 1. pag. 196. de cet ouvrage.

(3) Ejusdem S. Eligii opera Fanum existimo, ut et Torolti, sive Toroaltii, nunc *Torout*, cui etiam *nemus* ingens et *lucus* adjacet, *profanis quondam superstitionibus obnoxius*, non templum tantum, sed et *Monasterium* postmodum conditum sit, a S. *Medardo* quondam inceptum. Keysler, antiq. germ. p. 63.

On conçoit aisement que ces établissemens religieux de la nouvelle foi ont attiré insensiblement autour d'eux d'autres habitations de fidèles : ils sont effectivement devenus le point de ralliement de quantité de familles, et on est généralement d'accord que plusieurs villes ne comptent point d'autres commencemens.

Indépendamment de *Thorhout*, dont nous venons de parler, il est certain que les villes de Bruges et de Gand doivent en partie leur origine et leurs accroissemens à des monastères érigés sur les débris de ceux des payens. Vredius nous donne les détails qui regardent la ville de Bruges. Il existoit, selon lui, sur le terrain, que couvre aujourd'hui cette ville, une forêt de Chênes consacrée à Jupiter (1). St. Tron, le même dont une ville du pays de Liege porte le nom, devenu propriétaire de ce *lucus sacer*, y a fait bâtir un monastère vers l'an 670.. Ce couvent ayant été détruit par les normands dans les années 800, on en a successivement construit et doté de ses revenus deux autres, dont l'un fut appelé saint Tron, nom de son patron primitif, et l'autre EECKHOUTE, *forêt de Chênes*,

(1) Ei non modicum splendorem dedit *lucus* vicinus Jovi sacer è quercu, hodièque *quercetum* appellatus. Eam arborem ethnici omnes, nostrique etiam franci velut sanctam habuerunt, ex eaque oracula sua excepêre. Vredius p. 411.

en mémoire de son origine. Ce dernier et devenu avec le temps une riche et opulente abbaye située au milieu de la ville. Elle a conservé son nom de *Eeckhoute*, *quercetum*, jusqu'au moment de sa suppression.

La forêt sacrée de Chênes de Gand se trouvoit au quartier de St. Pierre. C'est le canton des casernes ; il porte encore de nos jours son ancien nom de *Eeckhoute*, *forêt de Chênes*. Le culte qu'on exerçoit dans ce boïs a fait dire à Baudemond, dans la vie de St. Amand, que les habitans de Gand adoroient des *arbres* et des *forêts*. Les moines qui nous ont donné l'histoire des premiers travaux évangéliques dans les Gaules, n'ont pas mieux compris la nature du culte religieux des Druides, que les écrivains romains.

St. Amand premier apôtre de Gand, ayant réussi à convertir le peuple, n'a pas manqué, d'après le systême du temps, de fonder sur ce même canton un monastère qui dans le commencement n'étoit qu'une maison humble et solitaire, appelée *Celle* de Pierre, comme étant consacrée à l'apôtre Pierre. C'est de là que la porte de Courtrai a pris le nom de *Peter-celle-porte*, dénomination dont le sens est généralement méconnu, et qui signifie à la lettre *porte de la celle* ou *monastère de Pierre* : *cella* signifie *Couvent ;* ce terme était très-usité dans le moyen âge.

De Westminster et de Londres ; leur origine.

Vers le temps où St. Amand jettoit les fondemens de l'abbaye de St. Pierre à Gand, d'autres zélés missionnaires répandoient la foi évangélique en Angleterre, et y fondoient également, sur les ruines de l'ancien culte, la célèbre abbaye de Westminster, devenue dans la suite le palais du parlement britannique (1).

Il ne faut d'abord que le seul mot *minster*, le même que *munster*, pour conclure que dans l'endroit où le monastère a été construit, il devoit y exister une maison religieuse du rite payen. L'histoire constate pleinement cette idée : Sulcardus, cité par Cambden, assure en termes formels qu'il se trouvoit dans le même lieu un temple consacré à Apollon, *delubrum Apollinis* (2). Voilà donc le culte d'Apollon distinctement établi dans le chef-lieu de l'Angleterre. En rappellant ce fait plus haut, nous en avons

---

(1) Voyez ci-avant la note à la page 25.

(2) Hæc suburbia ad *monasterium* Westminster percurrunt, quæ nunc urbi Londino ita adjungitur ut ejus pars videatur, cum tamen ipsa per se civitas sit, et suis gaudeat magistratibus et privilegiis : *Thorney* hæc olim a *spinis*, nunc *Westminster* ab *occiduo* situ et monasterio dicitur. *Apollinis delubrum* eo loci olim extitisse author est Sulcardus, ex cujus *reliquiis* Sebertus Rex orientalium saxonum alterum divo Petro erexit. Cambden britannia, tit. midlesex, pag 331.

Voyez aussi tome second p. 132. de cet ouvrage.



pris occasion de dire que c'est probablement de ce chef que l'Angleterre porte encore dans ses armoiries la lyre, ou la harpe d'Apollon (1), et que les Eaux de Bath sont appelées dans l'itinéraire d'Antonin, *AQUÆ SOLIS*, *eaux consacrées au soleil* (2).

Observons en outre que le local, où le sanctuaire d'Apollon étoit bâti, portoit le nom de *Thorney*. Gardons nous de faire dériver ce nom, avec Cambden et d'autres, de l'anglais *THORN*, *épine* ; une pareille étymologie ne mérite aucun égard. *Thorney* vient de *THOR*, *Jupiter*, comme l'anglais *THORS-DAY*, *Jeudi*, vient du même mot. Apollon est l'emblême de l'ordre sacerdotal attaché au culte de *THOR*, *Jupiter*.

On peut se rappeller le sort des compagnons d'Ulysse dans l'île de *Trinacrie*, qui étoit, comme nous pensons l'avoir démontré, l'Angleterre (3). Ce pays nourrissoit une grande quantité de bœufs et de moutons consacrés au soleil, c'est-à-dire destinés à la cérémonie des sacrifices. Le devin Tirésias avoit sévérement défendu d'y toucher. Malgré cette défense, les compagnons d'Ulysse eurent l'impiété de les immoler et de les manger. On sait que le soleil ou Apollon en porta ses plaintes à Jupiter et que ce juge suprême vengea cet attentat sacrilège par la mort des coupables.

---

(1) Voyez ci-avant page 25.

(2) Voyez tome second p. 132. de cet ouvrage.

(3) Item page 130. et suiv.



Comme Westminster et Londres ne forment qu'une même ville, on peut s'attendre que le local de Londres aura tenu aussi au culte des prêtres d'Apollon. C'est une vérité dont la preuve résulte de la propriété du nom de Londres même. Parmi les curieux, qui ont recherché l'origine de cette intéressante ville, Cambden s'est beaucoup rapproché du fait; il fait venir *London* du mot *LHWN*, qui signifie une ville construite d'arbres et de bois, *urbs nemorosa ;* sans doute Londres peut passer pour telle sous un certain rapport; mais ce n'est pas dans le sens voulu par Cambden; elle ne peut être appelée ainsi que par la raison qu'elle étoit autrefois une forêt sacrée, *lucus sacer*, et que c'est cette circonstance qui a donné lieu à ses commencemens et à sa splendeur. Le nom de cette ville joint aux circonstances qu'on vient de détailler ne laisse sur ce point aucun doute.

Londres, en anglais *London*, est nommé par les cambro-bretons, habitans originaires du pays, *Lundain* (1), et par Ammien Marcellin *Lundinum ;* le mot *lund* dont on le voit formé, signifie *lucus*, *forêt*. Il est appliqué dans le sens de *lucus sacer* à une fameuse forêt consacrée au dieu Odin près de la ville d'Upsal; on appelle ce bois *odens-lund*, terme que Keysler (2),

---

(1) Cambden in Britannia, tit. Midlesex, p. 123.
(2) Keysler antiquit. germ., pag. 61.

membre de l'académie royale de Londres, rend par ces mots *lucus Odino deo sacer*. Ihre donne au mot *lund* la même signification, et il n'est pas inutile de remarquer que *lunder*, mot qui approche de si près de celui de Londres, signifie également une forêt en langue islandàise (1).

On voit donc que la ville de Londres a une origine religieuse. Toutes les villes les plus illustres de l'antiquité, telles que Babylone, Persépolis, Thèbes, Memphis, Athènes etc., doivent principalement leur célébrité à la piété de leurs savans fondateurs. Rome sans les institutions religieuses de Numa eût demeuré une bourgade obscure.

Les auteurs qui ont traité de l'usage des forêts sacrées, ont bien remarqué que ce culte a été universel, et qu'il date des temps les plus reculés (2). On ne doit donc pas s'étonner d'après tant de rapprochemens faits entre l'histoire sacrée et les traditions profanes, de trouver le même culte avoué par nos livres saints. Le chef des patriarches Juifs s'est servi d'un bois comme d'un sanctuaire pour adorer l'éternel. Abraham, dit l'écriture, arrivé à Bersabée y a planté une forêt

(1) *Lund*, *lucus*. Cambro-brit. *elwyn*, islandicè *lundur*. Ihre, hoc verbo, tom. 2. p. 107.

(2) Fuit universalis hæc religio à primordiis mundi tradita. Keysler, antiq. germ., p. 60.



dans laquelle il a invoqué le nom du Dieu éternel (1). La patrie de ce patriarche étoit *ur chaldæorum*. Les interprétes ont fait jusqu'ici de vains efforts pour constater le lieu qui étoit ainsi appelé dans la Chaldée asiatique. Le nom *Ur* fait assez voir qu'il s'agit ici des *Kalten*, *Chaldéens* de l'Europe. *Ur* est la patrie des Atlantes, dont *Ur-ans*, *Uranus*, est le chef ou premier roi en sens emblématique.

Après avoir déterré la source de la fondation de Londres, il ne sera pas déplacé d'éclaircir l'origine de la ville de Paris ; cette grande capitale figure aussi dans les *fastes de l'ancienne religion*.

De Paris.

On a déjà fait remarquer que les noms particuliers de plusieurs habitans des Gaules avoient trait à leur profession. Les Nerviens étoient des agriculteurs ; les Ménapiens des constructeurs de vaisseaux ; les Morins des marins ; les Suèves des navigateurs ; les Cattes des chasseurs ; les Saxons des ingénieurs hydrauliques etc. Les Parisiens sont dans le même cas ; leur nom exprime leur profession originaire. Les hommes qui ont fondé Paris, étoient des navigateurs. Les armoiries de cette ville, qui présentent un vais-

(1) Abraham verò plantavit *nemus* in Bersabée, et invocavit ibi nomen domini Dei æterni. Liber Genesis, cap. 21. ℣. 33.

seau, en sont un indice incontestable. Le mot *Parisiens* devra donc avoir de l'analogie avec l'art de la navigation. Mais ne cherchons point le sens de ce mot dans la langue gauloise; les Parisiens étoient, selon César, des gaulois *celtes*. C'est donc à la langue celtique qu'il faudra avoir recours, et c'est aussi là où nous trouverons la vraie signification du nom de ce peuple.

Les *nautæ parisiaci* qui, du temps de Tibère, ont élevé ce fameux monument dans la cité, ne laissent sur ce point aucun doute. Paris faisoit partie de la Gaule *celtique*; cela veut dire, que cette partie avoit *été envahie* et *occupée* par les Celtes, comme dans le dixième siècle la Normandie a été occupée par les Normands: ceux-ci étoient entrés par mer; il est probable que les Celtes auront également pénétré dans la Gaule par mer. Ainsi rien n'empêche de faire usage ici de la langue celtique pour rechercher l'origine de Paris.

Si les Celtes sont les fondateurs de Paris, s'ils sont navigateurs, et s'ils ont voulu exprimer cette profession par le symbole de leurs armes, il s'ensuivra que nous devons chercher dans la langue du nord la racine du mot *Parisiens*, de *Lutèce*, leur première cité, et que ces noms doivent avoir des rapports avec la navigation et le commerce; le résultat va justifier notre conjecture d'une manière frappante. *Parisii*, c'est ainsi que César s'exprime, prononcé avec un *P* aspiré comme

Pharisii, vient du celtique PHAREN, *naviguer.* C'est de ce verbe que dérive le mot *phare*, *fanal*, tour élevée, destinée à éclairer la *navigation* durant les ténèbres. Les peuples du nord disent *faren*, *fahren*, les belges VAREN, *naviguer.* Mais on remarque que les peuples du midi, en adoptant ces sortes de mots, changent communément les lettres F et V en P; c'est ainsi que le mot septentrional *fader*, en flamand *vader*, est en latin *pater.* De même le teuton *fisch*, en flamand *visch*, est en latin *piscis.* Or, comme F et V se prononcent comme PH, il n'est pas douteux que le mot *Parisii*, provenant du teuton *fahren*, et du belge *varen*, ne soit dans le même cas. C'est de cette identité entre le PH et le F que le *phare* de Boulogne s'écrivoit aussi *fare* (1). Lorsque Charlemagne alla visiter sa flotte à Boulogne, il y trouva, dit un historien latin, le *fare* tout délabré, *farum vetustate labens.*

Une preuve à laquelle il n'y a rien à répliquer, c'est que dans une autre partie de l'Europe il existoit un *Paris*, qu'on prononçoit comme *Pharos* ou *Pharis.* C'est l'île de *Paros*, située à une des bouches du Danube, où nous avons trouvé des *Sidoniens*, des *Morins*, pères

---

(1) Π ante inventum Φ pro eo usurpabatur, ut et apud latinos antiquos; in rostrata duelli columna, Pænicas pro Phænicas. Anse de Villoisin, anecdota. Venetiis 1781, p. 301.

d'Orphée. Il y a, dit Strabon, dans ces eaux plusieurs îles dont les plus notables sont *Tugurium* fondée par les *Isséens*, et *Pharos*, nommée autrefois *Paros*, fondée par les *pariens* (1). Strabon ajoute que le célèbre Démétrius *Pharius* étoit natif de cette dernière île (2).

On voit d'abord que le nom primitif de *Paros* doit avoir été *Pharos*, puisque Démétrius en portoit le surnom de *Pharius*. Ceux qui connoissent les nombreuses émigrations des Goths, des Cimbres, des Gaulois, dans les contrées qui avoisinent le pont-euxin, ne seront pas surpris de rencontrer dans ces lieux une colonie insulaire, ou navigatrice du nom de *Paris* ou *Pharis*. Le nom de *Pariens* ou *Phariens* étoit mieux formé pour être appliqué aux fondateurs d'un pareil établissement que celui de *Parisiens*.

Mais pourquoi a-t-on changé le nom de l'île de *Paros* en *Pharos*? C'est sans doute pour ne laisser aucune équivoque sur le sens du mot; c'est pour conformer la prononciation du terme avec la nature de son origine. *Paris* doit être

---

(1) Post illas aliæ insulæ jacentes è quibus inter meliores Tugurium ab *Isseis* conditum, *Pharos* quæ antea *Paros* dicebatur à Pariis ædificata; hujus oriundus fuit Demetrius *Pharius*. Strabon lib. VII.

(2) Cet auteur fait aussi mention d'un fleuve nommé Parisus qui tombe dans le Danube et traverse un pays habité par les *Galates*.

prononée comme *Pharis* pour peindre sa véritable acception.

Remarquons que Strabon fait mention ici d'une île située dans les mêmes lieux fondée par les *isséens*. Quelques auteurs, qui ont bien aperçu que Paris devoit avoir été originairement une colonie *navigratrice*, ont cru trouver dans le nom du village d'*Issi* près de Paris, un appui à leur opinion. Le rapprochement du mot *Issi* avec celui de *Isis*, est sensible; la déesse *Isis* étoit l'idole des *Suèves*. Ils la vénéroient sous le symbole d'un *navire*, *in formam liburnæ* (1).

Le chef-lieu de la peuplade parisienne étoit l'île de la Seine, qui en a conservé jusqu'à ce jour le nom de *cité*. C'est assurément dans ce lieu que résidoient les pilotes ou les chefs de la navigation. Mais pour que cette île dévint propre et commode à l'habitation des hommes, il a fallu la rapprocher des bords opposés de la rivière par des communications solides, permanentes, et durables. Par ce moyen cette cité insulaire devenoit, comme elle l'est encore, une espèce d'*isthme*; ce sont ces deux considérations qui l'ont fait appeler *Lutetia*,

---

(1) L'auteur des monumens celtiques, Mr. Cambry, page 362 parle d'une ville célèbre nommée Is que la tradition place dans la baie de Douarnenes au sud ouest de la Bretagne près Quimper, et qu'on prétend avoir été submergée par un déluge.

nom qu'elle porte dans les commentaires de César. *Lutetia*, formé de *lut-eeth*, signifie à la lettre, dans les idiômes du nord, *isthme des pilotes*.

Lut, le même que *lot*, *lote*, *loots*, puisque le verbe radical est *luit*, en anglo-saxon *Lutan*, signifie *pilote* (1). Nous verrons à l'instant pourquoi, en adoptant le mot celte *lote*, nous y avons préposé la syllabe *pi*, en disant *pilote*.

Eeth dans les langues du nord signifie *isthme*, témoin *Ihre* dans son savant lexique (2).

Les pilotes sont des experts dans l'art de la navigation; ce sont eux qui gouvernent les vaisseaux, qui les conduisent à travers les écueils. Leur fonction originaire est de *sonder les eaux*; et c'est de là que vient leur nom. *Sonder* se dit en teuton *pylen*; *pyl-loot* est l'instrument qui sert à sonder; de là le nom de *pyl-loot*, ou *piloot*, qu'on donne aux *sondeurs* et conducteurs des navires (3).

Il résulte de là que les fondateurs de la ville de Paris sont des marins *celtes* arrivés par mer. Ils auront pénétré dans l'intérieur du pays par

---

(1) Voyez Ten Kate pag. 665.

(2) Ed, *isthmus*, islandice EITH, veteres danos EETH hoc sensu usurpasse testimonio sunt verba allata in dantske magazin. Ihre verbo *Ed*. tom. I. p. 382.

(3) *Pyl-loot*, *piloot*, *lootsman*, navarchus, ductor navium, explorator vadorum. Kilianus hoc verbo.

les eaux de la seine; ce sont eux qui auront donné au premier port de la rivière le nom de *havre*, synouyme de *have*, qui en langue du nord signifie *port*.

Le local de Paris, dont le sol craieux étoit peu propre à un établissement agricole, offroit de grands avantages à une colonie navigatrice et commerçante. La commodité de la rivière, de ses îles, la présence de grandes forêts, tout invitoit un peuple adonné au commerce et à la navigation à y fixer ses Lares et ses Pénates.

On peut juger, tant de la prospérité, que des mœurs de cette colonie, par les monumens déterrés dans les fondemens de la cathédrale de Paris en 1711. On sait que Louis XIV, accablé de désastres dans la malheureuse guerre pour la succession d'Espagne, avoit imploré le secours du ciel et fait le vœu religieux de retablir le chœur de l'église de notre Dame. Le sort des armes ayant secondé ses vœux, on abbatit le bâtiment du vieux chœur, et en creusant dans les fondemens on y trouva les précieux monumens qu'on a eu soin de déposer dans le Musée des antiquités.

Ces monumens représentent des pierres, sculptées avec inscriptions, d'un autel érigé en l'honneur de Jupiter, sous le règne de Tibère par les chefs-bateliers de Paris (1). L'inscription de

(1) Ce sont des autels en pierre de St. Leu, érigés à Jupiter sous le règne de Tibère, dans le commencement

là première pierre porte, *sub Tiberio cæsare, Jovi optimo maximo*, *NAUTÆ PARISIACI*.

---

de notre ère par les *parisiens*, *commerçans par eau*, dit Mr. le Noir dans son *musée des monumens français* tome premier page 109 : ces monumens curieux chargés de basreliefs et d'inscriptions au nombre de six, forment cinq autels; ce fut dans le courant du mois de Mars 1711 qu'en fouillant dans le chœur de notre Dame, pour y ériger l'autel du fond connu sous le nom de *vœu* de Louis XIV, que l'on trouva ces monumens.

Le premier autel est chargé de trois basreliefs et d'une inscription que voici :

TIB. CESARE.
AUG. JOVI. OPTVMO.
MAXSVMO. M
NAVTÆ PARISIACI
PVBLICE POSIERVNT.

ce que Mr. le Noir traduit ainsi :

Tibère César, ayant accepté ou pris le nom d'Auguste, les commis ou les officiers de la navigation du territoire de Paris (les nautes) *ont consacré publiquement cet autel en action de graces à Jupiter très-grand et très-bon.*

Nautæ se traduit ici par *nautes* (négocians par eau) parce que, dit Mr. le Noir, nous n'avons pas dans notre langue de mot qui signifie précisément celui là.

On voit donc que Mr. le Noir, a senti que *nautæ* étoit ici un nom distingué parmi les *bateliers* : en effet le corps des bateliers est distingué en *schippers* et *matroosen* : *schipper* c'est le propriétaire ou l'officier du navire, les matelots, *matroosen*, sont les manœuvres.

Le premier basrelief représente un groupe de trois per-

Ces respectables débris font naître plusieurs réflexions : ils confirment d'abord que Paris doit

---

sonnes qu'aucun caractère ne distingue, il porte pour inscription :

SENANI VEIL P

Il est probable qu'on y a représenté ceux qui ont fait les frais de l'érection ; c'étoient des marchands navigateurs de la Seine ; eh bien *senani* fait assez voir son analogie avec la *Seine*. *Veil* veut dire en celtique VENALIS ; *veilen* est *venum exponere*, faire négoce ; voyez Ten Kate vol. 2. p. 713. On dit encore aujourd'hui *te koop veilen* ; l'inscription signifieroit donc *négotians de la Seine*, *marché de la Seine*. *Veil*, dit Ten Kate, *venalis*, en allemand FEIL, *waer van ons* VEILEN, *venum exponere*.

Grammaye a bien conjecturé que *falla*, vouloit dire *maisons de vente* ou de dépôt des choses vénales, aujourd'hui *Halles*. Ihre verbo *Fal*, dit qu'il signifie *Promercalis* ou venalis, en all. *Val* et germ. *feil*. Lazius croit que *feil* vient de *venalis*, d'autres le voudroient, dit Ihre, tirer du grec *Πωλέω*. Sa racine est dans le flamand VEILEN, *te koop veilen* : le mot *veil* veut dire aussi *tutus*, *securus* ; *veilom* est un lieu *sûr* ; de là aussi notre mot *schure*, *hordeum*, endroit où l'on met les grains en sûreté ; une halle est une place sûre, ou marché où l'on expose à la vente ses marchandises avec sûreté.

Le second basrelief porte l'inscription EVRISES ; il représente un groupe de trois personnes qui portent des piques, un d'entr'eux porte un cercle, que quelques-uns prennent pour une couronne : leur nom *Eurises*, a beaucoup d'analogie avec *Euristhée* frère aîné d'Hercule.... or il paroît qu'une des figures porte l'image d'*Hercule* protecteur de la navigation.

son origine à une peuplade navigatrice. Ils prouvent aussi que la cité étoit la demeure des maîtres du corps de la navigation et du commerce. Ils ne font pas moins présumer qu'on n'a choisi ce local pour fonder la première église de Paris, que parce que c'étoit un ancien sanctuaire payen. En cela on ne faisoit que suivre le systême adopté par les prédicateurs chrétiens d'élever les temples de la nouvelle foi sur les ruines de l'ancienne.

On conviendra assurément aussi que Paris, à cette époque, devoit déjà avoir atteint un haut degré de prospérité. Ce ne sont que des peuples aisés et policés qui se distinguent par des monumens de ce genre.

Mais une chose qu'on aime à y voir, c'est l'esprit de piété qui animoit ces anciens Parisiens. Aussi est-ce dans leurs sentimens religieux que nous allons trouver la source du nom de la rivière, qui arrose leur ville, la *seine*.

Le mot *seine* veut dire *bénédiction*; il vient du teuton SEINEN *bénir*. On dit aussi *seghenen* (1), c'est de celui-ci qu'on a formé le latin *sequana*, On connoit la vénération que les anciens avoient pour les eaux des grandes rivières. Les ondes du Rhin étoient appelées *aquæ venerandæ*; les

---

(1) *Seghenen*, bene precari, benedicere. — *Seynen*, Flandrice, idem *seghenen*, bene precari. Kilian his verbis.

eaux du Gange, celles du Nil, étoient réputées sacrées. Les celtes parisiens appeloient leur rivière *seine*, ou rivière de *bénédiction*, parce que c'étoit au secours de ses eaux qu'ils devoient les succès de leur navigation et de leur commerce. C'étoit un terme de vénération et de *reconnoissance;* c'est sans doute dans le même esprit que le port maritime de cette intéressante rivière fut nommé *port*, ou *havre-de-grâce*.

Une circonstance qui vient admirablement à l'appui de ces idées, c'est que la *seine* étoit avantageusement connue dans l'Edda des Scandinaves. Elle est comptée dans cette bible sacrée parmi les grandes rivières de l'*empire des dieux*.

La piété n'étoit pas la seule devise de nos ancêtres. *Piété* et *justice* étoient la maxime perpétuelle de leurs législateurs. Il est à croire qu'on aura établi le tribunal de justice sur le *Mont-martre* (1). Le nom du lieu en donne de puissants indices; *Mont-martre*, le même que *Mons-martis*, s'identifie avec le grec *Areopagos*. On sait que le mot Areopagos veut dire *Colline de*

---

(1) On n'est pas d'accord sur son origine; Mr. le Noir, dans son musée des monumens français, dit: qu'il reste à Montmartre encore quelque ruine d'un temple; ce qui est cause que Frédégaire appelle cette montagne *Mons-mercurii*, et Abbon *Mons-martis*, d'où, dit-il, est venu le mot de *Montmartre*. (Sauval tome premier page 60.)

Il est plus probable que ce mot vient de MATROOS, *matelot*, autrefois MARTROOS.

Mars, et que c'étoit le nom du célèbre tribunal d'Athènes. Colline de Mars, *mont de Mars*, sont identiques. On doit combiner ceci avec les détails que nous avons donnés sur les attributs de Mars en traitant du *mardi*, DIES MARTIS jour, consacré à l'administration de la justice (1).

Saint Denis, selon les fastes des Gaules, a subi le martyre à *Montmartre*. En faisant attention que *Montmartre* offre le même sens que le grec *aréopage*, on trouvera dans cette ressemblance la source de l'erreur qui a fait confondre Dionysius Areopagita d'Athènes, avec Dionysius de *Montmartre*, patron de la France.

Les Parisiens ne sont pas seulement redevables aux celtes de la fondation de leur *cité*; ils doivent au même peuple les premiers accroissemens de leur ville. C'est une vérité attestée par le nom encore existant des anciens remparts de Paris. *Boulevards* est un terme corrompu du teuton BOLLE-WERCKEN, *fortifications*. Il veut dire proprement des bastions construits en forme ronde à l'instar de BOLLEN, *boules*.

Maintenant on ne s'étonne pas du grand crédit, dont le corps des bateliers et celui des marchands ont joui à Paris pendant tant des siècles. Il étoit défendu de naviguer sur la seine sans être en *hanse* avec le corps des *Nautes*. Le terme *hanse* (2), dont les ordonnances royales

(1) Voyez ci avant page 41 et 42

(2) Voyez tome premier page 122 de cet ouvrage.

se servent, et dans lequel on aperçoit le radical du nom des villes *anséatiques*, met le sceau de l'évidence à ce que nous venons de dire.

De l'initiation aux mystères.

Tous les écrivains, qui ont traité des anciens mystères, conviennent que l'origine des initiations se perd dans la nuit du temps et qu'elle remonte aux premiers âges de la civilisation des peuples; la célébration des mystères est le fond de la première religion, elle nous retrace tous les dogmes essentiels de la vrai croyance religieuse.

Dans le commencement le cérémonial des initiations a été simple et modestement adapté au sujet, comme il arrive dans toute institution primitive. Il a varié en passant chez les nations étrangères en raison du zèle religieux qu'on a mis à l'adopter, et du luxe qui régnoit dans chaque pays où il s'introduisoit.

Les mystères les plus estimés pour le fond de piété, étoient ceux de Samothrace; les plus célèbres pour la pompe et la magnificence, étoient les mystères d'*eleusis* près d'Athènes. Ces derniers étoient appelés les mystères par excellence; et le sanctuaire d'éleusis passoit pour le grand temple de la grèce.

On a singulièrement divagué sur l'origine du mot *eleusis* : l'opinion commune le fait dériver du grec ELEUTHEIN, *venir*, *arriver*; ainsi *eleusis* voudroit dire *arrivée*, en désignant par là l'ar-

rivée de Cérès dans l'Attique pour y porter l'art de la culture du blé. Cette fausse étymologie est de la même force que celle que [illegible] et d'autres donnent du mot [illegible], en le faisant procéder du verbe [illegible].

Nous l'avons déjà dit, [illegible] dénote une [illegible] (1). Ces [illegible] qui lui est propre ; on peut remarquer que lorsqu'Homère par l'organe de Protée [illegible] à Ménélas le site des *Champs élysées*, il se sert du singulier ; il le nomme [illegible] l'analogie entre l'un et l'autre terme est frappante.

C'est d'après la [illegible] interprétation du mot *eleusis*, que quelques-uns [illegible] les *fêtes éleusines* qu'une commémoration [illegible] de l'invention de l'agriculture. L'auteur [illegible] que les mystères [illegible] trations, et l'[illegible] légales. Plusieurs écrivains [illegible] que le but de l'institution étoit de rappeler aux hommes leur triste état avant [illegible] a enfin qui prétendent que la doctrine qu'on enseignoit aux initiés [illegible] tion et l'ordre du monde physique. [illegible] opinion a sa source dans la fausse [illegible] du terme *démiurgos*, [illegible] étoit parvenu [illegible]

L'hiérophante qui présidoit aux [illegible]

---

(1) Voyez tome premier pag. 26, et tome second pag. [illegible] de cet ouvrage.

appelé par les grecs *demiurgos*. On a toujours interprété ce mot par celui d'*Architecte*, ou créateur du monde *physique* ; et c'est d'après cette idée qu'on se figure que le pontife représentoit le créateur de l'univers, et qu'il donnoit aux initiés des instructions sur les secrets de la cosmogonie.

On conçoit avec peine comment on a pu se méprendre si constamment sur le sens de ce terme. *Demos* ne signifie pas *monde*, mais *peuple*, et par *peuple* on entend une multitude d'hommes associés et liés par les mêmes loix. On en a justement inféré que *demiurgos*, qui littéralement signifie *facteur du peuple*, veut dire fondateur des nations policées, ou architecte du monde moral (1).

Ce qui a pu donner lieu à la méprise, dont nous venons de parler, c'est qu'on étoit dans l'opinion que le démiurge initiateur donnoit des leçons sur l'œuvre de la création, et sur l'ordre du monde physique. Mais en cela il n'y auroit rien qui devroit surprendre. La création du monde moral, c'est-à-dire la civilisation des peuples, étoit modelée sur la formation de l'univers. Le systême hebdomadaire, qui est la distribution des grandes institutions sociales, avoit pour type l'œuvre de la création. Il est très-présumable qu'on expliquoit les mystères de la formation du

---

(1) Voyez ci-avant page 27, et tome second page 21 de cet ouvrage.

monde en tant qu'ils se rattachoient aux institutions sociales, afin de rendre celles-ci plus respectables, et de faire sentir aux initiés que la consécration du septième jour au repos étoit une institution divine.

Une chose qui ne laisse aucun doute sur ce point, c'est que dans les sanctuaires des initiations, dans lesquels on avoit tracé le tableau céleste, les planètes y étoient arrangées, non dans l'ordre qu'elles gardent dans le ciel, mais suivant le rang qu'on leur avoit assigné dans le système hebdomadaire. Saturne dans l'antre mithriaque, où les Perses célébroient les mystères, étoit peint le premier; venoient ensuite le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, exactement dans le même ordre où ils se trouvent dans les jours de la semaine. Si on n'avoit eu en vue que de donner des instructions physiques sur la cosmogonie, une pareille peinture n'auroit servi qu'à égarer l'esprit des initiés.

Exposer aux yeux des initiés les images des animaux qui forment le système zodiacal, étoit un sage moyen pour leur faire sentir la force des préceptes qui formoient le code zodiacal, régulateur de la vie sociale. On peut se rappeler l'heureux usage qu'Ulysse a fait de cette science dans sa lutte contre les poursuivans de Pénélope (1).

---

(1) Voyez tome second page 66 de cet ouvrage.

L'évêque Warburton a fait de grands efforts pour persuader que dans les mystères on enseignoit l'*unité de Dieu*. Le zèle de ce savant prélat étoit inutile; car ce dogme pouvoit-il être reservé pour l'instruction exclusive des initiés, dans le temps ou le nom *Az*, qu'on donnoit à l'être suprême, l'annonçoit publiquement à tous les fidèles ?

Mais si généralement les écrivains ont été si peu heureux à deviner la nature de la doctrine qu'on enseignoit dans les sanctuaires des initiations, ils ont du moins assez aperçu le but salutaire de cette pieuse institution. Ils s'accordent tous à dire que l'initiation tendoit à fortifier la piété, et à consoler l'homme malheureux des misères de la vie. Le pieux Pausanias, qui avoit été initié, assure »que les grecs de la plus haute »antiquité ont regardé les mystères d'Eleusis, »comme ce qu'il y avoit de plus propre à por»ter les hommes à la piété.» La célébration des mystères étoit, dans l'opinion d'Aristote, la plus précieuse de toutes les institutions religieuses.

Cicéron leur rend aussi un digne hommage (1): »Nous avons reçu, dit-il, dans les mystères des »leçons qui rendent la vie plus agréable, et nous

---

(1) *Initiâ*que ut appellantur, ita re verâ principia vitæ cognovimus : neque solùm cum lætitia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi. Cicero, de legibus, libro secundo.

»en tirons des espérances heureuses pour la »mort.»

»Ceux-là, dit Isocrate, qui ont le bonheur »d'être admis à l'initiation, emportent en mou»rant des espérances flatteuses pour l'éternité.»

Aristide ne s'explique pas moins énergiquement; les mystères, selon lui, nous procurent non-seulement des consolations dans la vie présente, et des moyens pour nous délivrer du poids de nos maux, mais encore le précieux avantage de passer après la mort à un état plus heureux.

Nous avons déjà vu l'éloge que Diodore de Sicile fait des mystères de Samothrace; et combien les plus grands héros ambitionnoient d'être reçus à cette initiation (1). Nous avons observé à cette occasion que le nom primitif de *héros*, qui est *held*, provient de l'acte d'initiation. *Initier* est exprimé par les mots *hellen*, *hulden*, verbes dont dérive *huldinge*, *INAUGURATION*, titre conservé encore pour l'initiation aux saints devoirs de souveraineté, ou le sacre des monarques. Plutarque, dans un passage, que nous allons éclaircir bientôt, appelle les îles du Bas-Rhin, où nous avons trouvé la source des mystères, les îles des génies et des *héros*.

Nous ne nous étendrons pas sur les cérémonies usitées dans les mystères d'eleusis. Ces

---

(1) Voyez tome second page 89, 90 et 91 de cet ouvrage.

fêtes duroient neuf jours, sans doute pour célébrer par ce nombre la gloire de Dieu dans son œuvre de la création des neuf sphères de l'univers. Les grecs, en voulant enchérir par l'éclat de la pompe, et de la magnificence sur les nations, qu'ils appeloient barbares, ne firent qu'altérer le but primitif de ces saintes institutions; et c'est de là qu'est née cette variété d'opinions sur la nature du culte mystique. L'institution primitive des mystères est aussi simple dans son cérémonial qu'elle est sublime dans sa conception, et salutaire dans ses effets, ainsi qu'on a pu en juger par les détails de l'initiation d'Ulysse (1).

Le dogme d'un dieu vengeur et rémunérateur dans la vie future est la base de la vraie religion; mais ce dogme est un mystère. Comment savoir qu'il existe un autre monde, et comment être instruit de ce qui s'y passe, sans les secours des oracles divins? Les pieux législateurs, qui se sentoient éclairés sur ces points essentiels par des inspirations célestes, ont bien senti la difficulté qu'il y a de faire reconnoître ces hautes vérités par la seule voie de l'enseignement ou de la persuasion. Ils ont pris le parti de les inculquer dans l'âme grossiere du commun des fidèles par la force des sens, en employant,

(1) Voyez page 31. et suiv. du second volume de cet ouvrage.

à cet effet une espèce de révélation dramatique (1). C'est dans cet esprit qu'ils ont institué la célébration des mystères.

On se rappelle par ce qui a été dit à l'occasion de la descente d'Ulysse aux enfers, que la célébration des mystères étoit un spectacle magique de l'état et de la condition des hommes dans l'autre monde, spectacle qu'on étaloit aux yeux de l'homme vivant, mais entouré du sombre appareil des tombeaux, et presque réduit à un état de mort.

Cette cérémonie se pratiquoit durant les ténèbres de la nuit, dans un antre ou sanctuaire obscur, au milieu des débris de l'humanité.

C'est dans cette sombre scène, où tout inspiroit une sainte horreur, que, par les prestiges d'une pieuse nécromantie, on évoquoit les morts du fond de leurs tombeaux. On faisoit figurer leurs ombres aux regards des initiés, dans le même état de souffrance ou de bonheur où on les supposoit dans l'autre monde. Par ce moyen l'initié apprenoit par ses propres sens l'existence d'une autre vie; on le rendoit témoin oculaire de la punition des coupables et du bonheur des justes. On lui faisoit entendre, soit par l'organe de l'hiérophante, soit par la voix lamentable des souffrans, que le vrai moyen de terminer heureusement la carrière humaine, et de parvenir

(1) Voyez tome second page 38 de cet ouvrage.

à partager la félicité des bienheureux, c'étoit de *cultiver la justice et de respecter les dieux*; vérité si bien sentie par Virgile (1), et si divinement exprimée dans ce vers qu'on ne sauroit trop répéter; *discite justitiam moniti et non temnere divos*, APPRENEZ PAR NOTRE EXEMPLE A ÊTRE JUSTES, ET A RESPECTER LES DIEUX (2).

Voilà exactement le fond et le but de la descente aux enfers et de la célébration des mystères, pratiques religieuses, dont Homère nous a conservé de si heureuses traces, et que toute l'antiquité a tant exaltées, dans le temps même où elles avoient déjà infiniment perdu de leur pureté et de la sainteté de leur origine.

Cette précieuse institution, comme on voit, apprend à l'homme, par le seul secours des sens, tous les mystères fondamentaux du culte. Existence d'un maître souverain de l'univers; providence divine; immortalité de l'âme; dogme des peines et des récompenses futures; tout étoit compris dans cette école dramatique de la vertu.

Pour produire efficacement tout le bien qu'on se proposoit d'un pareil spectacle, et captiver les sens des spectateurs, il falloit naturellement l'entourer de l'appareil et des prestiges capables d'exciter des grands mouvemens dans l'âme, et de soutenir l'illusion de la scène. De là l'usage de célébrer les mystères dans un sanctuaire

(1) Æneidos lib. VI. ỳ. 620.

(2) Voyez tome second page 5 de cet ouvrage.

obscur, et dans le sein des ténèbres. On n'employoit de la lumière qu'autant qu'il en falloit pour le jeu et l'action des ombres. Dans les fêtes éleusiennes, la scène étoit éclairée par la lueur d'un flambeau que portoit un prêtre nommé DADOUQUE. De là aussi la sage mesure de placer le sanctuaire au milieu des tombeaux, ou dans un endroit spécialement consacré au dépôt des morts. Rien n'est plus imposant et plus propre à réveiller dans l'âme de profondes méditations sur les suites de la condition mortelle de l'homme, que cet aspect; c'est par le même motif que les chrétiens ont bâti leurs églises au milieu des cimetières.

L'initiation aux mystères étoit assurément dans son principe une cérémonie aussi effrayante que lugubre. Descendre dans le ténébreux séjour des morts, se voir tout d'un coup entouré d'une légion de spectres, sortant du fond de l'Erèbe, avoir devant les yeux le tableau des plus cruels supplices, entendre parmi les éclats factices de la foudre et le bruit du tonnerre, les cris, les hurlemens, les lamentations des souffrans, un pareil spectacle avoit de quoi déconcerter l'homme le plus intrépide; nous avons vu qu'Ulysse a fondu en larmes au moment où il alloit descendre aux enfers. Il nous a raconté lui-même la frayeur dont il a été saisi à l'apparition des phantômes. C'est pourquoi les récipiendaires devoient se préparer pour cette effrayante cérémonie

par des actes multipliés de dévotion. On leur prescrivoit un noviciat, des purifications, des ablutions, des jeûnes, des abstinences, des sacrifices; on exigeoit des initiés un cœur et un corps purs, une âme humble, (a) contrition et humiliation; et on excluoit rigoureusement du sanctuaire tout homme indigne (b).

En méditant profondément sur la sainteté et le but des premiers [illegible] aux enfers, on semble être autorisé à croire que le [illegible] au moyen du divin fondateur de la religion chrétienne n'est pas étranger à ce sujet, sur-tout lorsque l'on considère attentivement les mystères de [illegible] avec les circonstances et les prodiges qui ont accompagné sa mort. On sait qu'en rendant le dernier soupir le Seigneur est descendu aux enfers [illegible] et que [illegible] a été annoncé à l'univers par des prodiges d'une nature aussi extraordinaire que [illegible]. Le [illegible] le déchirement du voile du temple (c). Le [illegible] est le signe mystique de la consommation du grand œuvre de la [illegible] [illegible] [illegible] le voile [illegible] de cette [illegible] est [illegible] de [illegible] [illegible] le voile qui couvre des [illegible] au [illegible]

(a) [illegible]

(b) [illegible]

mystères. Ainsi le voile déchiré annonçoit au monde l'accomplissement du grand œuvre de la rélévation céleste. Mais quels sont les mystères que le Seigneur est venu nous révéler? Ils sont particulièrement figurés par les autres prodiges et les circonstances de sa mort; et, ce qui est à remarquer, ce sont précisément ceux qu'on enseignoit dans les descentes aux enfers. Au moment où le seigneur meurt, des tombeaux s'ouvrent (1) et des bienheureux quittent ces asiles de la mort pour venir se montrer dans la cité sainte. Il n'est pas difficile de voir dans ce miracle une preuve manifeste des dogmes de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des morts.

Dans les mêmes instans le soleil s'obscurcit, et des ténèbres épaisses couvrent la surface de la terre; indépendamment de ce que ce phénomène présente un témoignage [illegible] que l'astre du jour rend à la divinité de la lumière évangélique, circonstance qui [illegible] hautement le [illegible], il est apparent que cet obscurcissement extraordinaire a des rapports aussi aux ténèbres dans lesquelles on célébroit les mystères.

(1) Et monumenta aperta sunt: et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt.
Et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis. [illegible] cap. 27, ṽ. 52 et 53.

Mais une analogie plus sensible se manifeste dans le sort des deux larrons entre lesquels le Seigneur s'est laissé crucifier. Personne assurément n'attribuera cette circonstance au hasard ; le divin législateur a voulu donner par là une leçon éclatante sur le dogme des récompenses et des peines après la mort ; ce Larron repentant est le symbole de l'état des *heureux*, l'autre Larron le symbole de l'état des *malheureux après la mort.*

Le motif qui nous a particulièrement déterminé à faire ces différens rapprochemens entre la descente aux enfers des législateurs de l'ancienne Loi, et celle du divin législateur de la nouvelle, c'est que parmi les prodiges, qui ont signalé cette dernière descente, il s'en trouve un conservé par Plutarque, qui se rapporte directement au pays où la providence a placé l'enfer des élysiens.

Sous le règne de Tibère s'étoit élevée une question sur la cessation des oracles ; on avoit généralement remarqué que vers les temps d'Auguste presque tous les oracles avoient cessé leur ministère. Plutarque a trouvé cet événement assez important pour entreprendre une dissertation sur les causes qui pouvoient y avoir donné lieu ; c'est dans son traité *de defectu oraculorum* que la question est discutée en forme de Dialogue.

Un des interlocuteurs attribuoit le silence

des oracles à la nature de ceux qui les rendoient; c'étoient selon lui, des génies sujets à la mort et subordonnés à l'être suprême. Les oracles pouvoient donc avoir cessé par la mort de ces Génies, et pour appuyer son assertion, il raconta l'histoire de la mort du *grand pan*, arrivée sous le règne de Tibère (1).

Certain Pilote d'Egypte nommé *Thamus* se trouvant un soir avec son vaisseau près de l'Isle de Paxos, dans la Mer Egée, le vent cessa tout à fait; les gens du vaisseau étoient [illegible] éveillés et passoient même le temps à [illegible] lorsque tout-à-coup on entendit une voix [illegible] appeloit *Thamus*! celui-ci ne répondit pas [illegible] se tût encore au second appel [illegible] troisième, il demanda [illegible] C'est, répliqua la voix, [illegible] des P[illegible] le grand Pan est mort. [illegible]

(1) [illegible]

tions, comme provenant de personnes grandement surprises et affligées de cette nouvelle.

Le vaisseau étant arrivé en Italie, le bruit de cet évènement se répandit bientôt à Rome; et l'empereur Tibère ayant appelé Thamus même et d'autres gens de l'équipage pour vérifier le fait, assembla des savans pour savoir qui étoit ce grand Pan dont on annonçoit la mort. Les docteurs déciderent que c'étoit Pan, fils de Mercure et de Pénélope.

Cette narration finie un interlocuteur nommé Démetrius, officier de marine, prit la parole pour raconter un prodige du même genre, arrivé à lui-même du temps de Tibère.

» La mer *Britannique*, disoit-il, est parsemée » de différentes îles dont la plupart sont *déser-* » *tes*, et dont quelques-unes sont nommées les » *îles des génies et des héros* (1); je fus choisi » par l'empereur Tibère pour aller les reconnoî- » tre. Je me rendis d'abord à une de ces îles, » habitée par un petit nombre d'hommes, mais » qui étoient regardés comme *sacrées* et *inviola-* » *bles*. A peine avois-je mis le pied dans cette » île *sainte* qu'il s'éleva un ouragan affreux, il » se manifesta quantité de prodiges, *portenta* » *multa*, et l'on vit des tourbillons de flammes » ravager la terre. Les insulaires prenoient cette

(1) Quarum nonnullæ *geniorum* et *heroum* dicuntur. Plutarchus de defectu oraculorum.

» furieuse tempête pour le signal de la mort » d'un personnage de la plus éminente nature (1).

» Il existoit, continue Démétrius, dans les » mêmes endroits une île dans laquelle on dé- » tenoit Saturne. Ce dieu y étoit entouré d'un » grand nombre de génies, tant pour le servir » que pour l'accompagner. »

Des auteurs sacrés du premier ordre ont cité à l'appui des évangiles l'histoire de la mort du grand Pan; mais ils n'ont pas goûté de même les merveilles rapportées par Démétrius. Cela n'est pas surprenant dans des hommes qui n'étoient pas initiés dans les mystères de l'antiquité. Comment se persuader qu'il existoit dans la mer britannique des îles spécialement consacrées à des génies et des *héros*, lorsqu'on ignore le fond de notre sujet? Comment supposer dans ces eaux une île *sainte*? quel moyen de croire que, par des prodiges particuliers, le seigneur aura voulu signaler dans ces climats lointains, tristes, et réputés barbares, sa descente aux enfers, lorsqu'on n'est pas instruit que c'est dans ces mêmes lieux que la providence a placé le premier sanctuaire des enfers? avec quelle apparence chercher à l'extrémité de l'océan et de la terre, sous le voile allégorique, le paisible séjour du *Dieu du temps et de l'agriculture*, lorsqu'on ignore que c'est précisément le même pays qui

(1) Insulares dixisse aliquem eorum, qui præstantioris humanæ sunt naturæ, desiisse. Plutarchus, de defectu oraculorum.

est le *berceau de l'agriculture, du calcul du temps, de l'astronomie*, et de tous les *dieux de la mythologie?* toutes ces considérations rapportées par Démétrius, qui donnent à sa narration un si grand intérêt selon notre systême, paroissent froides ou invraisemblables dans toute autre opinion. Elles peuvent même révolter des esprits élevés dans les préjugés qui dominent et faveur de l'Asie. » Eusèbe et d'autres grands hommes, » dit l'historien des oracles p. 41, ont cru l'his-» toire de Thamus; cependant ajoute-t-il, elle » est immédiatement suivie dans Plutarque d'un » autre conte si ridicule qu'il suffiroit pour la » détruire entièrement. » Or ce prétendu conte si ridicule est le récit de Démétrius.

Voilà comme depuis des siècles on s'est permis et l'on se permet encore tous les jours, de traiter les mystères qu'on ne comprend pas! le rapport de Démétrius ne porte certainement aucun caractère fabuleux, il est fait dans le style le plus simple, par un capitaine de marine, qui dépose de son propre fait, et qui n'a aucun intérêt à déguiser la vérité. D'ailleurs un auteur si éclairé, si judicieux, si fidèle que Plutarque nous auroit-il transmis cette anecdote s'il n'avoit pas été persuadé lui-même, qu'elle pouvoit renfermer d'importantes vérités, quoiqu'il n'en pénétrât pas le sens. Admirons les secrets du destin qui nous a conservé une avanture si merveilleuse dont toutes les circonstances se

présentent si avantageusement à la suite de notre système, comme si elles étoient arrangées pour en faire le complément.

Meursius, qui a composé un traité particulier sur les rits des fêtes éleusines, remarque qu'on adressoit à la fin des cérémonies aux initiés ces deux paroles *konx, ompax* (1). L'auteur, ni Hesychius, dont il a pris cette formule, n'en donnent l'interprétation : ce qui fait bien voir que le sens en étoit perdu, et que probablement la forme des mots étoit altérée. Le Cler, qui rapportoit tout au phénicien, a cru les ramener à leur première orthographe en les changeant en *kots hamphots*, phrase qui, selon lui, signifieroit en langue phénicienne *veillez et abstenez vous*, en y sousentendant de *malfaire*.

Faute de mieux, l'évêque Warburton et quelques autres ont adopté cette étymologie. Mais des savans plus judicieux l'ont rejettée, et n'ont pas cru que la langue syriaque pût être la source des termes sacrés relatifs à la célébration des mystères.

Cherchons donc l'origine de ces mots dans la langue du pays où les initiations ont pris naissance. Avec un peu d'attention nous y trouverons les termes radicaux d'une formule, dont le Seigneur se servoit dans des cas de la même nature. On sait que le divin docteur, après avoir exposé des mystères en paraboles, ou style

(1) Voyez tome second page 183 de cet ouvrage.

allégorique, congédioit la foule en disant : *comprenne qui peut* (1). Eh bien ! le sens que cette formule présente en latin, *konx*, *ompax*, le présente en flamand ; KONX est formé de KONNEN, *posse*, et OMPAX de PACKEN, *capere*, ou de OMPACKEN, *comprehendere.* De sorte que les mots *konx ompax* reduits à la forme suivante *kond-je*, *pak'se*, ou *kondje*, *ompak'se*, présentent exactement la phrase suivante : *si potes capias*, ou *si potes comprehendas ;* formule, comme on voit, parfaitement adaptée à une cérémonie dans laquelle on enseignoit des vérités mystiques dont on ne trouvoit pas convenable de donner la clé.

Tout le monde sait qu'on n'admettoit les initiés aux mystères que sous la religion du plus grand secret. En grèce on condamnoit même à la peine de mort ceux qui se permettoient de le violer. Mais il n'est pas apparent que cette police religieuse eût lieu dans les premiers âges des initiations. Si on célébroit les mystères dans des sanctuaires obscurs et secrets, ce n'étoit pas dans la vue d'initier les spectateurs dans des connoissances réservées pour eux seuls, puisque les vérités qu'on y enseignoit, tendoient au bien-être général de la société ; mais on faisoit choix de pareils endroits pour produire l'effet qu'on se proposoit des spectacles nécromantiques. Cependant on conçoit assez comment la loi du secret se

---

(1) Qui potest capere capiat. Matth. cap. 19 ỷ. 12.

sera introduite avec le temps. La cérémonie des mystères étant une espèce de représentation théatrale, dans laquelle on faisoit figurer et parler les ombres des morts, et où il étoit libre aux ministres de la religion de débiter telles choses qu'ils jugeoient à propos, il étoit aisé de varier la scène. Les prêtres pouvoient ajouter au fond primitif de l'institution telle doctrine qu'il leur plaisoit. Il étoit dans leur pouvoir d'adapter les discours, et représentations au circonstances et à l'usage des seuls initiés. Dès lors le secret devenoit un besoin, il ajoutoit même au prix, au respect, et à la majesté de la cérémonie. Car telle est la nature des choses que plus on les cache, plus on y attache d'importance.

Mais la loi du secret devint insensiblement, quant au fond et abstraction faite de la forme des cérémonies, un frein inutile; les mystères, qu'on comprenoit jadis, devinrent des mystères de nom et de fait, tant pour les maîtres que pour les disciples. On oublia le sens et l'on ne retint que la forme matérielle; et les fêtes ne se soutinrent que par l'empire de l'habitude. Qu'on examine avec attention ce que les écrivains, qui ont été initiés, et parmi lesquels on compte différens pères de l'église, ont dit à l'occasion des mystères, on appercevra clairement à travers leurs écrits, qu'à l'exception des leçons de vertu et de piété, la doctrine des initiations étoit si obscure et si entortillée, que loin d'être

entendue, elle présentoit souvent, sous une forme matérielle, ou dans le sens littéral, des idées absurdes et même immorales.

On peut se rappeler à ce sujet ce que rapporte St. Clément d'Alexandrie sur la manière dont on faisoit la commémoration de Bacchus. » Les Titans, dit le saint père qui avoit été initié, déchirent les membres du Dieu, ils les jettent dans une marmite posée sur le feu, ensuite ils les retirent pour les mettre à la broche » (1). Cette pratique est visiblement une image commémorative de l'invention de *cuire* et de *rôtir* les viandes pour les manger. Cependant l'auteur, qui ignoroit le mystère, trouve cette cérémonie absurde, impie, et il la fait valoir avec force pour avilir le culte des payens. Ne soyons donc pas surpris de ce grand secret qui a couvert les anciens mystères, c'étoit un secret semblable à celui de la franc-maçonerie, qui étoit trop palpable pour avoir besoin d'être révelé; sans cela il est certain qu'il auroit percé d'une manière quelconque, attendu que cette cérémonie a duré tant de siècles, et qu'il y a eu tant de milliers d'initiés dans les différentes parties de la terre.

Lorsqu'on commençoit la cérémonie de l'initiation, un hérault, posté à la porte du sanctuaire, introduisoit les candidats, et écartoit les autres, en criant à haute voix: *ABITE PROFANI*, *loin*

(1) Voyez tome second page 181. de cet ouvrage.

d'ici profanes. Le mot ABITE, en grec *ekas este*, se dit en langue sacrée *wegh*, qu'on prononce vulgairement comme *wigh*, en pluriel *wighs* (1). Le nom *wighs*, qu'on donne en angleterre aux membres de l'opposition, fait penser que ce dernier pourroit bien tirer son origine de l'autre, sur tout en considérant, d'après l'esprit religieux qui a constamment régné dans ce pays, que la pratique pieuse des initiations doit y avoir été très en vogue. Comme la cérémonie des mystères avoit pour but de représenter au naturel la vengeance céleste du dieu *Thor*, et que même le jour de THOR, *Thorsday*, étoit consacré aux mystères, on pouvoit sous ces rapports regarder les personnes, qu'on admettoït à la cérémonie, comme des partisans de *Thor*, et les appeler de ce chef *Thoris*. Or puisqu'on apostrophoit les profanes par le terme de *wigh*, *wighs*, il est très-permis de croire que ces dénominations, introduites d'abord pour distinguer deux sectes religieuses, seront, après la cessation du culte payen, passées en usage pour désigner deux partis politiques (2). Les

---

(1) On crioit proprement, *abite qui estis profani*, et ici *pro* se prend pour *ante*, comme si on disoit *ante fanum*; c'est ainsi que Cicéron dit *pro æde Jovis*, pour dire *ante ædem Jovis*. C'est des mots *pro fano* qu'on a formé le mot *profani*, PROFANES.

Wegh, apage, apagete. Kilian. hoc verbo.

(2) Voyez tome second page 101. de cet ouvrage.

Thoris, comme on sait, sont ceux qui sont admis aux secrets et participent aux faveurs de la cour, et qui professent les principes du gouvernement. Les *wighs*, semblables à ceux qui étoient écartés des mystères, sont exclus des emplois, des honneurs, des avantages politiques, et composent le parti d'opposition. Il est vrai qu'on rapporte communément l'origine de ces termes au temps des troubles de l'Angleterre du dix-septième siècle. On accumule conjecture sur conjecture, sans s'arrêter à aucune, tant elles sont généralement insignifiantes. Les guerres intestines du dix-septième siècle peuvent avoir ressuscité ces dénominations ; mais certainement elles ne les ont point créées. Il y a de ces termes antiques d'un certain intérêt, que le temps ensevelit dans l'oubli pendant des siècles, mais qu'un tourbillon révolutionnaire remet par une espèce de magie au grand jour comme s'ils étoient nouveaux. Tel est entr'autres le fameux cri de *liberté*, *égalité*, *fraternité ou la mort*. On a cru dans le temps qu'il étoit nouveau et qu'on le devoit au génie révolutionnaire; mais c'est une erreur : ce cri meurtrier a été connu dans les temps les plus reculés. Les anciens francs en faisoient usage pour soulever les gaulois, soumis à l'empire romain, contre leurs maîtres. On peut se convaincre de cette vérité par l'histoire de la guerre de Claudius Civilis contre les romains, décrite par Tacite, et surtout par un

discours infiniment intéressant que le général romain Cerialis adressa aux habitans de Trèves. » Quoique je ne sois pas exercé, dit Cerialis, » dans l'art oratoire, mais élevé dans les armes » avec lesquelles j'ai défendu l'honneur du peu» ple, romain, cependant comme je sais que les » belles paroles et les brillantes phrases sont » chez vous autres gaulois du plus grand poids, » et qu'on ne juge pas du bien et du mal d'a» près leur nature, mais d'après la voix des sé» ditieux, j'ai cru devoir rappeler à votre souve» nir et à vos méditations quelques vérités, qu'il » sera plus utile à vous d'entendre, qu'à moi » de dire » (1).

Ensuite après avoir retracé, sous de vives couleurs, les nombreux avantages que les gaulois avoient reçu de la domination des romains, l'orateur fait clairement voir que les germains, qui les excitoient à l'insurrection, n'avoient d'autres vues que leur propre intérêt, » ils vous pro» voquent, dit-il, sous des prétextes qui flattent » et qui séduisent; ils crient *liberté*, et font va» loir d'autres *noms spécieux* (2); mais, ajoute-t-il,

(1) Neque ego unquam facundiam exercui; et populi romani virtutem armis adfirmavi. Sed quia *apud vos verba plurimùm valent*, bonaque ac mala non *suâ naturâ*, sed *vocibus* seditiosorum æstimantur; statui pauca disserere, quæ profligato bello, utilius sit vobis audisse, quam mihi dixisse. Tacitus, hist. lib. 4. cap. 73.

(1) Cæterum *libertas* et speciosa nomina prætexuntur.

„c'est là le langage ordinaire de tout usur„pateur.»

Tacite n'exprime que le mot *liberté*, sans nommer les autres prétextes qu'il appelle spécieux; mais il n'est pas difficile de les deviner. Ce sont assurément ceux d'*égalité* et de *fraternité*. Les germains, que Cerialis signale comme les auteurs des troubles, avoient pour principe politique *une stricte égalité de possessions foncières* (1). La loi agraire régnoit chez eux dans toute sa force, et ils alléguoient en sa faveur des raisons assez spécieuses.

Quant au mot *fraternité*, ce titre amical étoit sans doute prodigué avec emphase. On sait que les Germains traitoient les Belges de *frères*, par la raison que les Belges étoient Germains d'origine (2). Strabon trouve tant d'affinité entre les Germains et les Gaulois en général, qu'il les regarde tous comme frères, et il croit même, mais à tort, que ce sont les romains qui de ce chef ont donné aux peuples, qui demeurent au-delà du Rhin, le nom de *Germani*. Car, dit-il, ce mot en langue latine signifie *frères* (3). De sorte qu'il est évident

(1) Cæsar de bello gallico. lib. VI. cap. 22.

(2) Voyez ci-avant, p. 28.

(3) Ideo romani hoc illis nomen (germani) jure indidisse mihi videntur, perinde ac eos *fratres* legitimos gallis eloqui voluerint. Legitimi, namque fratres romano sermone germani intelliguntur. Strabo, lib. VII.

que les termes *Egalité* et *Fraternité* sont ceux que le général Cerialis entend par les autres noms spécieux qu'il tait; et que le cri entier se réduisoit à celui-ci : *liberté*, *égalité*, *fraternité*, toujours suivi de la menace de la *mort*, c'est-à-dire par une déclaration de guerre lorsque les provocateurs ne pouvoient autrement parvenir à leur but.

Nous avons un autre exemple frappant de vieux mots, que le hasard rappelle quelquefois à la vie. Dans un sobriquet de parti, qui fut en vogue dans la Belgique au temps des troubles de l'an 1789., on donna spontanément et sans savoir pourquoi, le surnom de *Vyg* à tous ceux qui ne prenoient pas part à l'insurrection. *Vyg*, dans son acception vulgaire signifie *Figue*; mais quel rapport peut-il y avoir entre la nature d'une figue, et un homme qui demeure fidèle à son souverain? personne ne pouvoit éclaircir ce mystère, pas même ceux qui les premiers s'étoient servi de ce sobriquet, et qui [illegible] les plus acharnés à le faire valoir. Les [illegible], qui le regardoient comme un [illegible] de [illegible]velle création, et qui en [illegible] la [illegible] dans quelque circonstance du temps, [illegible] [illegible]mentis par l'histoire. On [illegible] que *Vyg* [illegible] un cri de parti et d'[illegible] de [illegible] [illegible]. On en rencontra des [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de Bruges du 15e [illegible], et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Strada sur les [illegible] des [illegible] [illegible] [illegible]

siècle. *Vyg* s'étoit reproduit comme de soi-même sans qu'on en put dire la raison. Mais ce mot ne doit pas être pris ici dans son acception de *Figue* ; il veut dire *odieux*, et vient du vieux verbe *vygen* ou *vyen*, qui, selon Ten Kate, signifie *odio habère*. De manière qu'on a voulu désigner par là un homme odieux, un homme à qui l'on présage du malheur. Nous n'aurions pas relevé cette anecdote, si ce n'étoit que le mot *vée* ou *vey* (1), qui est né de la même racine, et qui signifie *haine*, ou *imprécation de malheur*, n'avoit donné lieu au latin *væ*, et au grec *ouai*, dont les livres sacrés, et nommément l'Apocalypse, font un si fréquent usage.

Conclusion : songe de Scipion (2).

Le voilà donc déchiré le voile qui nous cachoit l'histoire du monde ancien ! Auguste vérité ! ton flambeau, dont le nuage épais des pré-

---

(1) Ten Kate, tome 2. p. 480.

(2) Mr. de Grave a laissé sa conclusion inachevée et nous en conservons le *titre tel qu'il l'a composé*. Pour répondre à ce titre autant que notre insuffisance nous le permet, nous incorporons dans la dernière partie de la conclusion que nous nous hasardons de tracer, une très-courte analyse des principes respectables exprimés dans ce songe : il ne nous a pas été possible de remplacer notre auteur d'une manière digne de lui : mais du moins nous nous sommes efforcés d'indiquer sa pensée. *Note de l'éditeur.*

jugés nous déroboit la lumière, a triomphé de cet obstacle ; il brille dans toute sa splendeur. La nature des dieux est rappelée à toute la pureté de son origine. Orphée, ce vénérable pontife des Druides ; Hésiode, ce barde aussi gracieux que savant ; Homère, ce divin *Mentor* de l'antiquité ; tous ces grands hommes dont la patrie n'est plus un mystère, loin d'être des écrivains dangereux, méritent notre vénération et notre reconnoissance. La jeunesse peut sans crainte se nourrir de l'étude des fables ; et les amours des dieux et des déesses n'auront plus rien qui doive allarmer son innocence. Elle ne trouvera dans ces mystérieuses fictions que des leçons de vertu, de morale, de piété, ou la commémoration d'inventions salutaires et essentiellement utiles à l'humanité. Enfin nous savons d'où procède cette doctrine (le matérialisme) si désespérante pour le malheureux, si favorable au méchant, si mortelle pour l'ordre social, qui rapporte la naissance du culte à des causes physiques et matérielles. Ce monstre est l'enfant hideux de la décadence des mœurs et de la corruption des siècles. Dès l'enfance du monde les hommes ont senti qu'il existoit une intelligence suprême ; et ils l'ont oubliée seulement lorsqu'ils n'ont plus osé l'aimer, parce qu'ils méritoient de la craindre. Mais cette loi naturelle et si douce, dont la loi nouvelle est le complément, fut la religion de nos pères, fut

celle de leurs ayeux, c'est enfin le culte des premiers sages et des plus grands philosophes de la terre. Les hautes vérités que nous venons de dérouler dans cet ouvrage, vérités qui ont été plus ou moins senties par les sages de tous les siècles, offrent un vaste champ à la méditation, et de grands souvenirs à l'esprit. Si nous promenons nos regards sur la terre, sur les champs parés de riches moissons; cette vue nous rappelle la précieuse invention de la culture du blé et toutes les belles institutions de nos ancêtres en faveur des progrès et du perfectionnement de l'agriculture. On ne peut voir la belle plante du *lin*, sans songer aux pieux emblêmes des trois parques, aux oracles moraux des Sphinx et des Sybilles. La vue des fleuves nous retrace l'usage religieux des ablutions et des purifications. L'aspect des forêts nous rend présentes à l'esprit les augustes cérémonies qui se pratiquoient dans ces lieux sombres et sacrés. Dès qu'un chêne majestueux par son antiquité, par l'étendue de son feuillage et la hauteur de sa tige, s'offre à nos regards, soudain nous nous ressouvenons de la pieuse sanctification du *gui de chêne*, qui imprimoit un caractère si imposant, si respectable, si saint au lien du mariage et aux devoirs des époux.

Franchissons-nous en esprit l'immensité des mers, ou voyons-nous leurs flots se briser contre les rochers du rivage, l'interêt des souvenirs

que cette pensée, que cet aspect provoquent, s'accroit en raison de la majesté de la scène. Quel homme peut contempler la mer en courroux, sans être pénétré d'admiration et frappé de stupeur à l'idée de l'heureuse audace des premiers navigateurs qui ont osé braver cet impétueux élément ? doués d'un sang-froid inaltérable, armés d'un courage héroïque, enhardis par la connoissance des astres figurés par les pommes des hespérides, nos fiers Hercules, loin de redouter la mer, l'ont *épousée*, ils se sont familiarisés avec ses dangers ; ils ont sillonné ses vagues, comme un cultivateur sillonne son champ. C'est de ce mariage emblématique que sont nées les filiations coloniales. Ces nouveaux époux *thébains* assis dans leurs vaisseaux, *IN POCULIS*, ont parcouru les vastes mers, et à l'aide du commerce et de leurs institutions, ils ont unis entr'eux les habitans des *différens climats* connus, comme s'ils n'eussent formés qu'une seule et même famille. Ce sont eux qui, les premiers, ont osé franchir le dangereux détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, nommé par eux *GAT*, *porte*, *FRETUM GADITANUM*, parceque c'étoit la *porte* des deux mers. On les voit ensuite porter leur commerce en Crète ; établir sur le mont Ida le culte des Druides, s'emparer de l'île de Chypre et l'appeler *SITHIUM* du nom de la capitale de leur patrie.

De là ils passent en Egypte, pays maréca-

geux, exposé aux caprices du Nil. C'est dans cette contrée, dont le sol ressembloit à leur terre natale, que leur génie a énfanté des prodiges qui ont passé pour des miracles dans l'ancien monde. . . . . .

(*Ici l'auteur a cessé . . . . . ! Mais les conférences nombreuses que nous avons eues avec lui, nous ont pénétré des ses idées, que nous allons essayer de rendre*).

Là ils ont creusé le *Mœris*, coupé de superbes canaux, élevé ces pyramides qui étonnent encore les voyageurs; bâti la fameuse Thèbes. Là ils ont transplanté, propagé leur théogonie, leur morale, leurs institutions civiles, leurs mystères sacrés et ce redoutable tribunal dont les rois mêmes craignoient les austères, les équitables jugemens. De l'égypte ils pénétrèrent en Asie, ils parcoururent aussi les côtes de la méditerranée; enfin ils répandirent leurs lumières sur l'univers alors connu. Ils laissèrent sur tous les points des traces de leurs arts, de leur sagesse et de leur langue. Car les divers peuples adoptèrent, avec les nouvelles idées, les expressions nouvelles pour eux qui les peignoient chez nos ancêtres. Une des plus heureuses conceptions de la sagesse humaine a été de rattacher le ciel à la terre et d'unir les loix politiques aux loix religieuses. Ce moyen dont les hommes ont abusé en se dépravant, ne pouvoit avoir de danger dans

l'enfance du monde. Il avoit pour but, de convaincre l'homme de l'intérêt que la divinité prenoit à sa destinée et de la reconnoissance qu'il devoit en témoigner continuellement à la divinité. On le démontroit aussi aux esprits les plus grossiers par l'analogie qui existe entre le cours des astres et la fécondité de la terre ; aux esprits plus éclairés, par ce que la morale a de plus pur et de plus sublime. Cicéron nous en donne un exemple frappant dans le beau songe de Scipion, où l'illustre orateur fait parler si dignement le guerrier illustre. Là à travers une physique erronnée qui étoit celle de son temps, il déploie une morale parfaite, qui est celle de tous les siècles et surtout des premiers âges du monde. Le vertueux africain recommande, dans ce songe, à son digne petit-fils, le respect pour la divinité, le dogme de l'immortalité de l'âme, l'amour ardent de la patrie, la résignation aux maux attachés à la condition humaine, la contemplation de l'univers et la reconnoissance envers son créateur (1). Il donne aux astres principaux le caractère qu'on leur donnoit dans la

---

(1) . . . . . Sed sic, Scipio, ut avus hic tuus, ut ego, qui te genui, JUSTITIAM COLE ET PIETATEM : quæ, cum sit magna in parentibus, et propinquis, tum in patria maxima est : *ea vita, via est in cœlum*, et in hunc cœtum eorum, qui jam vixerunt, et corpore laxati, illum incolunt locum, quem vides . . . . . *et plus loin* . . . . . et sic habeto NON ESSE

théogonie élysienne; enfin ce songe est une belle et ingénieuse description du spectacle qui accompagnoit les mystères de l'initiation et des principes religieux et moraux que l'on enseignoit aux initiés dans les champs élysées. Or ces champs élysées, ces îles des hyperboréens, cette atlantide, cet enfer, ces *lieux saints par excellence*, étoient situés aux *extrémités de la terre*, sous le 50ᵉ degré de latitude, et c'est dans ce gouvernement respectable que l'on trouvoit dans toute sa vigueur la maxime sublime par laquelle nous ne pouvons mieux faire que de terminer cet ouvrage : COLE JUSTITIAM ET PIETATEM.

Fin du troisième et dernier volume.

TE MORTALEM SED CORPUS HOC. Ciceronis somnium Scipionis.

Bornons ici les citations, car les lecteurs, qui connoissent ce songe saisiront aisément tous les points de contact qu'il a avec le systême de Mr. de Grave.

Note de l'éditeur.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIEME VOLUME.



A.

B.

C.

D,

E.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

V.

Fin de la Table des Matières du troisième et dernier volume.

